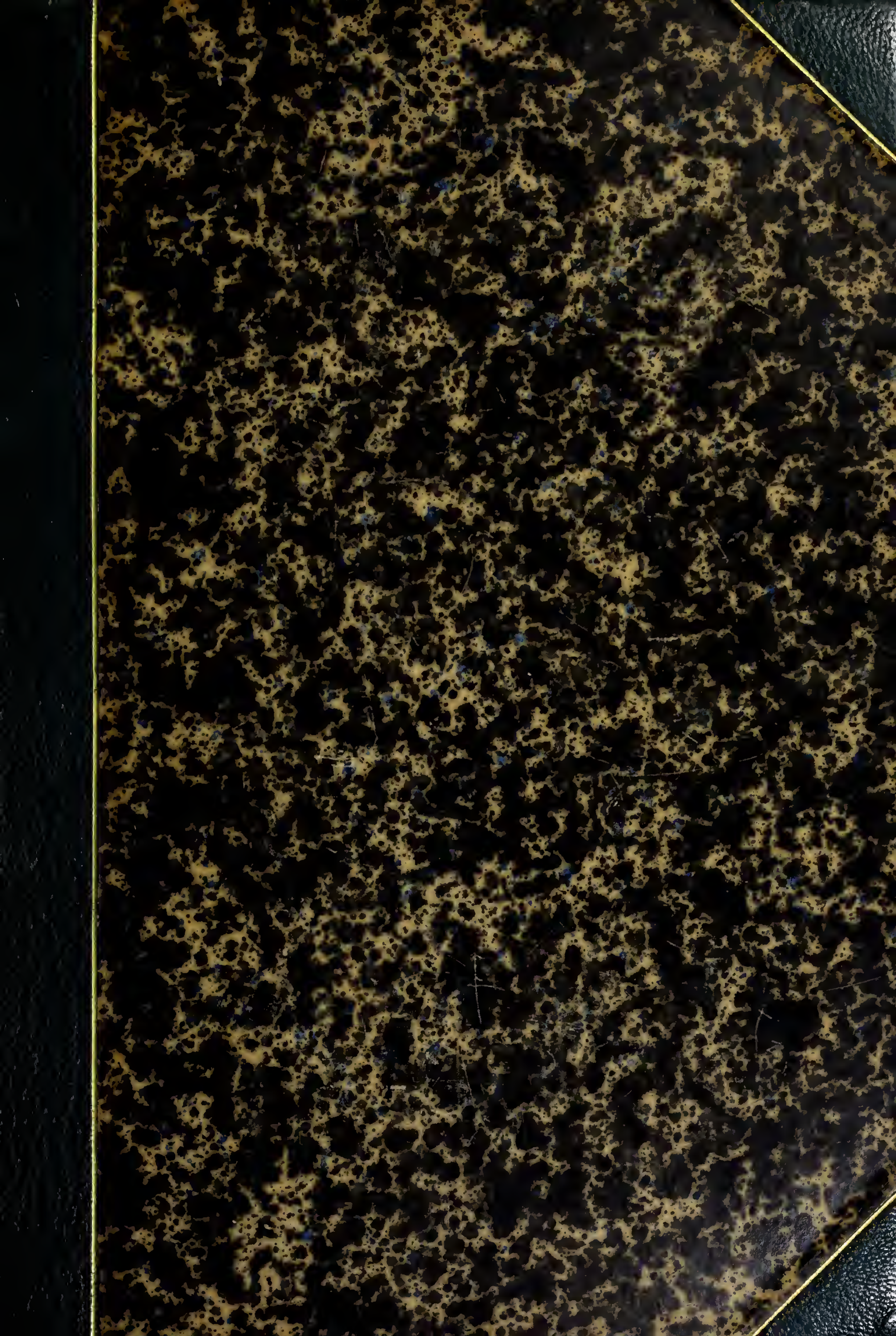








G. DE GONET, Editeur, 6, rue des Beaux-Arts. — MARTINON, Libraire, 4, rue du Coq-Saint-Honoré.
A LEIPSIG chez Ch. TWIFTEMEYER

LES

PARURES.

PARIS. — TYPOGRAPHIE LACOUR ET COMP.

RUE SAINT-HYACINTHE-SAINT-MICHEL, 31, ET RUE SOUFFLOT, 11.


PERLES ET PARURES
FANTAISIE
PAR
GAVARNI
G. de Gonet
Editeur
6. rue des Beaux Arts

LES
PARURES

FANTAISIE

PAR GAVARNI

TEXTE

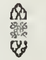
PAR MÉRY

HISTOIRE DE LA MODE PAR LE Cte FŒLIX.

PARIS

G. DE GONET, ÉDITEUR, 6, RUE DES BEAUX-ARTS.

MARTINON, LIBRAIRE,
rue du Coq-Saint-Honoré, 4.



Mme VEUVE LOUIS JANET,
rue Saint-Jacques, 59.

A LEIPZIG, CHEZ CHARLES TWIETMEYER.

PERLES ET PARURES.

LES PARURES.

PREMIÈRE PARTIE.

LA SIESTE.

L'hôtellerie de madame Hombert était fort renommée à Florence, en 1836 ; elle avait une succursale à la campagne ; les voyageurs qui se logeaient en ville, à *Porta Rossa*, près du pont de la Trinité, avaient le droit, en payant, d'habiter le château rural.

Comme bien d'autres, je me suis donné cette excursion pastorale, dans les paysages, où peignit Giotto, où Dante a pensé, où Mazaccio a aimé, où Alfieri a chanté.

Nous étions tous riches alors ; les poètes voyageaient en financiers, ce qui vexait beaucoup les financiers, trop amoureux de leurs priviléges. Aussi se sont-ils vengés en bouleversant tout dans la politique des crises ministérielles, en 1846.

En France, les hommes d'État veulent qu'on ne s'occupe que d'eux ; il y eut un moment où on ne parlait que littérature, musique, romans, beaux-arts.

L'intelligence dominait tout.

On ne parlait plus des hommes d'État : ils trouvèrent cela étrange, et ils allumèrent toutes sortes de brûlots et de feux grégeois, pour se faire remarquer.

On les remarqua trop ; ils disparurent dans l'ouragan de février, et aujourd'hui, ils se plaignent, ces graves étourdis !

Nous étions donc plusieurs artistes au château de madame Hombert, et nous passions des heures charmantes, couchés sous des hêtres touffus, en aspirant cette douce atmosphère que l'Arno apporte du val d'Empoli.

Ces loisirs nous coûtaient fort cher ; mon hêtre touffu me coûtait dix louis par mois ; le berger Tityre ne payait pas le sien à ce prix.

J'avais aussi une chambre nommée en anglais pudique *bed-room*, dont le loyer était fabuleux pour un poète.

Il est vrai que cette chambre était délicieuse : on apercevait de son balcon les hauteurs de San-Miniato, la villa Strozzi, et

une arète des Apennins tout écartelée de verdure sombre, et d'éblouissante aridité.

A l'heure où le démon langoureux de midi conseille la sieste italienne, je payais mon tribut d'indolence matinale à ce beau pays, et je cueillais les pavots du Morphée diurne sur l'étoffe d'un divan, car le lit de gazon était trop brûlant, à cette heure, sous le hêtre virgilien.

L'oreiller de ce divan de sieste était en velours et tout brodé de caractères arabesques; quatre crépines d'or le décoraient aux angles ; il était doux aux tempes comme un petit nuage d'édredon.

Cet oreiller ne paraissait pas appartenir à ce divan. Les deux styles de broderie étaient l'un à l'autre étrangers.

Je me souviendrai toujours de mon premier réveil après ma première sieste, faite sur ce lit de midi.

La croisée de ma chambre, toute grande ouverte, me laissait voir, dans un lointain d'azur et d'or, le campanile de Giotto, le dôme d'Arnolphe, et la tour du Palais-Vieux.

Je voulus m'abandonner, en me réveillant, aux rêveries florentines que ce tableau m'inspirait, mais ce fut impossible.

Il n'y avait dans mon esprit de place que pour un rêve étrange que ma sieste m'avait laissé comme un héritage vaporeux.

Il me faudrait écrire des volumes, et demander mille chefs-

d'œuvre à Gavarni , s'il me fallait conter et illustrer ce rêve; je me contente de l'indiquer en raccourci.

Il me semblait que j'assistais à une fête de harem ; mais quelle fête ! et quel harem !

Le Caucase et la Géorgie , ces deux mines de belles femmes, avaient amoncelé tous leurs trésors dans une immense galerie orientale , où les colonnettes de bois de santal se perpétuaient à l'infini, avec des torsades de rosiers en fleurs. Auprès de cette exhibition d'odalisques, le harem de Salomon était bien pâle et bien indigent.

Toutes ces femmes dansaient des pas espagnols, au son d'une musique, qui n'est écrite que sur la partition des rêves, et dont Rossini se souvient seul en s'éveillant.

Il n'y avait pas l'ombre d'un homme , ce qui ne gâtait rien à l'affaire ; il n'y avait probablement que moi, et j'avais le bonheur de ne pas me voir.

Une lumière douce qui ne venait pas des astres de la nuit et du jour, une lumière élyséenne éclairait cette armée de Vénus de Milo , dansant comme les nymphes du Guadalquivir.

Des milliers d'ogives de fleurs laissaient entrevoir , par leurs éclaircies, toutes les merveilles végétales des jardins d'Alcine, de Calypso et des Hespérides ; des rotondes de marbre , voilées de grands myrtes ; des cascades d'eau vive; des fontaines à conques ; des colonnades de porphyre, des lacs verdis par leurs arbres, où

nageaient des Néréides, en laissant flotter, comme des rames, leurs longues tresses de cheveux blonds et noirs.

Ce tableau était, je vous assure, plus agréable à voir qu'une séance de la Chambre des représentants, même ornée de M. Dupin.

Quand on a fait un pareil rêve, on s'entretient longtemps avec lui au réveil. C'est ce que je fis.

Mon entretien fut long, et la cloche du dîner l'interrompit.

Je n'eus alors d'autre ressource que de le raconter, avec la permission de mes convives : en l'abrégeant, ce récit dura cinq heures, et le lendemain, on fut assez obligeant pour m'en donner une seconde édition, qui en dura dix, toujours en abrégeant.

La sieste du lendemain et des autres midis me donna de nouveaux rêves, et toujours dans le style oriental, qui est le vrai et le style sublime, à mon avis.

Le *qu'il mourût* de Corneille ne vaut pas un madrigal de Salomon à la Salamite.

Après quinze jours, quinze siestes, et quinze rêves obstinément orientaux ou efféminés, ce qui est synonyme, je me mis à réfléchir sur la nature de ces choses, comme le poète Lucrèce.

Cela me parut fort extraordinaire, et je rangeai les rêves de mes siestes dans la catégorie des problèmes d'Euclide.

Je voulus donc en avoir le mot.

Un jour, en sortant d'un songe où j'avais vu Bethsabée dans ses jardins, au point de vue du roi David, je pris le coussin de velours, encore tiède de mes tempes, et je considérai avec attention les caractères arabes dont il était émaillé.

C'était de l'hébreu pour moi, ou des hiéroglyphes pour un Bédouin.

Cependant cette inspection me donna une idée.

Je descendis chez madame Hombert, en murmurant le plus admirable des vers du plus grand des poètes. *Heureux qui a pu connaître les causes des choses* (1) !

Madame Hombert dormait selon l'usage italien.

Cependant elle eut la bonté de se réveiller au fracas des bottes de 1836, et voyant, avec sagacité, sur ma figure, une ride qui ressemblait à un point d'interrogation, elle croisa les bras, et attendit.

— Madame, lui dis-je, vous avez, dans votre château, une chambre d'un prix inestimable...

— Vous venez me demander une diminution ? me dit-elle en m'interrompant.

— Au contraire, répondis-je ; je viens vous prier d'augmenter mon loyer, parce que je crains d'être exproprié par quelque Anglais millionnaire au premier jour.

(1) *Felix qui potuit rerum cognoscere causas !*

(Virgile.)

Mais comme les Anglais millionnaires se sont mis, maintenant, sur le point de marchander en Italie, je ne craindrais pas d'être dépossédé, si vous êtes assez bonne pour augmenter mon loyer mensuel de cent francs.

— Si cela vous oblige, — me dit madame Hombert en riant, — il n'est sorte de sacrifice de ce genre que je ne puisse faire pour vous ; mais respectez mon scrupule et ne me poussez pas à bout.

Je vous laisse votre chambre au même prix, et je ne vous en déposséderai pas, dussé-je me brouiller avec tous les lords qui viennent chez moi.

— Madame, — lui dis-je, en m'inclinant de reconnaissance, — vous me traitez en compatriote, et j'en suis touché...

Veuillez bien maintenant me dire si vous avez acheté à Florence le mobilier de ma chambre n° 8 ?

— Oui, Monsieur... il y a pourtant quelques meubles qui viennent de la grande boutique, ou pour mieux dire, du bazar de Micali, à Livourne.

— Et votre divan, d'où vient-il ?

— De Tomaso Bartolini.

— Un tapissier florentin ?

— Oui, Monsieur.

— Qui n'a jamais voyagé ?

— Je ne crois pas qu'il ait voyagé. Les Florentins ne voyagent pas.

— Au fait, Madame, ils ont raison. Pourquoi voyageraient-ils ? Voyager, c'est critiquer sa ville natale.

— Pardon, Monsieur, — me dit madame Hombert d'un air soucieux, — vous me faites là des questions qui ont un air singulier...

— Oh ! Madame, excusez-moi... je suis ainsi fait... en voyage, je fais toujours des questions étranges ; c'est une habitude... j'ai dix articles à faire dans la *Revue de Paris.*

— C'est différent, Monsieur, mais je ne vous comprends pas davantage, et je vous affirme que vos questions vont faire beaucoup travailler mon esprit.

— Alors, Madame, je ne veux pas vous donner légèrement des soucis, et vous me permettrez de continuer mes demandes, afin que nous puissions arriver à la vérité, en nous éclairant mutuellement.

— Demandez, Monsieur, je vous répondrai, si je puis.

— Vous avez au n° 8 un coussin de velours, chargé de caractères arabes, etc...

— Oui, — dit-elle en m'interrompant, avec vivacité. — Oui, je ne vous ai pas parlé de ce coussin... il n'est pas acheté à Florence, ni à Livourne.

— Et d'où vient-il, Madame, ce coussin ?

— C'est Retschild-pacha qui me l'a donné, l'ami intime du sultan.

— Oh! Madame! ceci commence à s'éclaircir un peu! c'est le cadeau d'un pacha?

— Oui, Monsieur; cet excellent Turc était lié avec M. Belloc, et c'est M. Belloc qui m'a procuré ce locataire.

Retschild a logé six semaines dans ce château, et en partant, il m'a fait plusieurs cadeaux... Vous savez que les Turcs ont la manie de donner des présents...

— Excellente manie, Madame; mais peu contagieuse.

— Malheureusement, Monsieur; il m'a donné un échiquier chinois, un tapis de Smyrne, une paire de babouches d'odalisques, et ce coussin de velours.

— Vous êtes bien sûre, Madame, que ce coussin a fait partie des présents?

— Très sûre, Monsieur... et en voici la preuve... Le pacha me dit, en italien... il parle l'italien comme un Grec de Corfou... il me dit que le grand-seigneur lui avait donné ce coussin, tiré des appartements secrets du harem.

— Que Mahomet soit béni, Madame! voilà au moins une explication!

— Quelle explication vous ai-je donnée, sans le savoir, Monsieur?

— Une explication très satisfaisante, Madame, et je ne veux pas en savoir davantage; je suis fixé.

— Mais je ne suis pas fixée, moi, Monsieur.

— C'est juste, Madame; veuillez bien m'écouter encore un instant.

Alors, je racontai à madame Hombert la fabuleuse histoire de mes rêves de sieste, et je n'eus pas de peine à lui prouver, comme je venais de me le prouver à moi-même, que cette série orientale de songes avait sa source inépuisable dans le coussin tiré du harem du grand-seigneur.

— C'est superbe d'absurdité! — me dit madame Hombert, de l'air d'une femme d'esprit qui croit fermement aux choses incroyables.

— Vous voyez donc alors que c'est vrai, — lui dis-je avec une certaine candeur.

— Comment donc! Monsieur! mais je n'y mets pas l'ombre du doute; je suis d'ailleurs intéressée, comme propriétaire du coussin, à croire, et surtout à faire croire aux vertus de ce présent oriental... Je trouverai sans doute un Anglais millionnaire, qui.....

— Ah! Madame, permettez-moi de vous interrompre sur cet Anglais-là... Voilà maintenant où commence l'erreur : vous feriez dormir, en détail, toute la Chambre Haute sur ce coussin, et vous n'en obtiendriez pas le moindre rêve oriental...

— Vous croyez, Monsieur?...

— Si je le crois, Madame !... Si la chaleur aujourd'hui n'était pas si accablante, et si vous n'étiez pas une femme d'esprit, je vous développerais tout un système complet de métaphysique sur les rêves, et les affinités psychologiques des individus...

— Ah ! mon Dieu ! vous me faites trembler !

— N'ayez pas peur, Madame, vous en serez quitte pour le titre d'un chapitre ennuyeux que je ne parlerai pas.

Il y a des émanations mystérieuses enfermées dans certaines étoffes magnétiques qui se mettent très bien en rapport avec des organisations nerveuses, et.....

— Monsieur ! — s'écria madame Hombert d'un ton d'effroi, — est-ce que vous allez me donner le chapitre ?

— Non ; c'est toujours le titre, et puisque cela vous cause tant de peur, je m'arrête là...

— Arrêtez-vous là, vous avez raison, monsieur... Est-ce qu'on explique ces choses !... folie ! Quand on les explique, on ne les comprend plus.

Laissons-les dans leur vague mystère, dans leurs ténèbres plus claires pour nous que le jour. Voilà, Monsieur, comment la métaphysique gâte et obscurcit tout.

Moi, Monsieur, à quinze ans, je comprenais tous les phénomènes de la nature ; à dix-huit ans, j'épousai M. Hombert, qui était métaphysicien ; il voulut tout m'expliquer, et je ne compris plus rien.

Il y a, dans certaines intelligences, une perception délicate de ces choses qui tient lieu de toute science.

Ainsi, je devine très bien les mystères de mon coussin oriental, et vous avez bien raison, Monsieur, de me dire que jamais ce velours ne donnera un rêve à une organisation d'Anglais.

— Alors, Madame, lui dis-je, ne parlons de cela, je vous prie, à personne, et surtout à aucun membre de la Chambre Haute. Gardons ces mystères pour nous, et soyons-en heureux égoïstement.

— Oui, éloignons les profanes de ce coussin.

— Madame, je comptais quitter votre château la semaine prochaine; mais, à cause de ce coussin, je retarderai mon départ pour Rome; voudrez-vous bien prolonger mon bail, au moins d'un bon mois?

— D'un an, Monsieur, si vous voulez!

— Hélas! madame, c'est impossible! la France ne nous donne pas des congés d'un an; mais je profiterai bien de ce mois.

Mes siestes ne finiront qu'à la nuit, et je veillerai le jour jusqu'à midi.

En ce moment, plusieurs Anglais, très graves, entrèrent pour accrocher leurs clés à des clous, et échanger, avec madame Hombert, quelques phrases en italien d'Edimbourg.

Je saluai la maîtresse du château, en lui lançant un signe d'intelligence, et je fus m'asseoir et fumer un cigarre sous les

vieux pins où Dante et Michel-Ange ne fumèrent jamais, les malheureux !

En fait de mystère, madame Hombert avait raison, l'ignorance est la vraie science ; n'expliquons rien, devinons.

Au reste, s'il fallait tout expliquer dans ce monde inexplicable, notre vie se passerait aux pieds des sphinx de l'Égypte.

Ils étaient de vrais sages, les sages du Nil ; les autres sages sont des fous.

Leurs sculpteurs avaient posé partout ces lourdes figures de monstres accroupis ; on ne faisait pas un pas sans se trouver face à face avec un sphinx, comme on ne peut aussi faire un pas sans se heurter contre un mystère de la nature.

Alors, le sage, placé entre le mystère et le sphinx, voyait une bouche de granit, et il s'en allait dans quelque oasis cueillir les fruits du palmier, les fleurs du jardin, les heures de l'amour. Quel sage !

Elle a été fort longue la série des rêves issus du coussin efféminé de madame Hombert, mais tous ne peuvent être contés, à cause de leur diffusion et de leur incohérence. Il faut du bon sens même dans les songes.

Tous les tableaux de cette galerie du Sommeil, que je vais exposer dans ce musée de Gavarni, ne participent de la nature vagabonde du rêve que par le côté idéal, on peut les comprendre sans efforts et sans commentaires. Les rêves sortis par la porte d'Ebène ne sont pas toujours aussi clairs. L'Apocalypse n'a jamais

eu beaucoup de succès, quoique écrite dans les splendides rayons de l'île de Pathmos, avec la plume d'un aigle et le génie d'un saint; et pourtant l'Apocalypse ne manque pas de clarté pour ceux qui lisent avec les yeux de l'âme.

En attendant, écrivons pour tout le monde, et notamment pour ceux qui lisent avec les yeux du corps.

Il doit être permis ensuite au narrateur de corriger parfois les incohérences du rêve, avec des soudures, des phrases auxiliaires, et des traits d'union.

Mieux vaut même mentir quelquefois, au milieu d'un songe, pourvu que ce supplément de l'imagination réveillée rende le texte plus limpide.

C'est ce qui nous arrivera quelquefois.



LA MANTILLE.

Un écrivain illustre, au siècle dernier, peu connu aujourd'hui, quoique parent de M. de Voltaire, Florian, a écrit un poème en prose, intitulé : *Gonzalve de Cordoue.*

Ce poème commence par cette invocation (on doit toujours invoquer quelqu'un au début d'un poème, du moins c'était l'usage autrefois) :

« *Chastes nymphes qui baignez les tresses de vos blonds* « *cheveux dans les ondes du Guadalquivir*, etc. »

Florian avait beaucoup étudié l'Espagne, il savait même un peu l'Espagnol, mais il ne le parlait jamais, pour mieux prouver

qu'il le savait parfaitement. A force de faire de laborieuses recherches dans l'histoire d'Espagne, il avait découvert une époque très reculée, où de jeunes filles se baignaient chastement dans les ondes du Guadalquivir.

La chose est vraie.

Le *Romancero*, qui parle de tout, cite cet usage des jeunes femmes de Séville et des paysannes des rives du Guadalété, d'où dérive Guadalquivir, qui est bien plus harmonieux.

C'était l'âge d'or de l'Espagne ; toutes les belles Espagnoles passaient leurs jours soit dans les ondes du Guadalquivir, soit dans les bassins des jardins royaux de Madrid.

La terrible guerre, et l'horrible bataille qui coûtèrent la vie au dernier roi des Goths, n'ont pas eu d'autre origine que cet usage contracté par le beau sexe espagnol.

Le jeune roi aperçut Lucinda, surnommée la *Cava*, comme David Bethsabée ; il en devint sur-le-champ éperdûment amoureux...

Et l'Espagne ! et l'Arragon ! et la Castille ! excepté Troye qui n'a pas existé, l'Amour a tout perdu.

Lucinda se baignait, comme dit M. de Florian, et le *Romancero*, et ce bain amena la bataille du Guadalquivir, qui dura trois jours, disent les historiens espagnols, ce qui veut dire six heures en français.

Un sage roi, nommé Fernand, ayant réfléchi sur les malheurs

causés en Espagne par les nymphes du Guadalquivir, et autres ondes voisines, fit un décret qui interdisait la natation aux nymphes de ses États, et leur ordonnait à toutes de se vêtir d'une manière décente, pour ne plus compromettre le repos public avec des batailles qui durent toujours.

Les nymphes de Florian reçurent cet édit avec une désolation fort naturelle ; leur simple et naïve coquetterie s'accommodait très bien d'un usage patriarchal qui amenait par intervalles des batailles de Goths, ce qui réjouit toujours l'amour-propre des Hélènes.

A Séville, la désolation fut plus grande encore à cause du voisinage du Guadalété.

Grand dieu ! qu'allons-nous devenir ? s'écriaient les nymphes espagnoles.

Où irons-nous baigner les tresses de nos cheveux ? et quel costume vaudra jamais celui dont le roi nous dépossède violemment ?

Et elles sortaient, le soir, drapées gauchement de lourdes souquenilles arabes, et s'asseyant sur les rives du Guadalquivir, comme les juives sur l'Euphrate, elles pleuraient (1).

Séville avait perdu sa joie, et l'année son printemps ; les sérénades étaient suspendues ; l'amour s'exilait.

(1) Super flumina Babylonis stetimus et flevimus.

(Psam.)

Qu'allait devenir l'Espagne, ce pays des galanteries, des œillades et des doux propos?

Pour éviter un mal, on tombait dans un fléau; heureusement la Providence veillait.

Dona Lucinda, fille d'un riche publicain de Séville, était une de ces nymphes qui baignaient les tresses de leurs cheveux noirs (ou blonds comme il est écrit dans Gonzalve de Cordoue) dans les ondes du Guadalquivir; le décret du roi lui avait enlevé, comme à tant d'autres, ses chères habitudes, et, comme toutes ses sœurs charmantes, elle s'était retirée dans un boudoir obscur, et gémissait.

On s'ennuie pourtant de gémir lorsqu'on est jeune, belle et espagnole.

Le désir de plaire est un aiguillon bien vif, qui chasse les plus rebelles du fond de leur retraite.

Dona Lucinda cessa donc de gémir, et pensa.

La femme ennuyée qui pense est arrivée au terme de ses ennuis.

Il y a tant de ressources dans le génie féminin; le nôtre, qui est plus noble, à ce que nous disons, est bien indigent!

Sans doute, disait dona Lucinda, il y avait bien des charmes de coquetterie dans ces exercices de nymphes, sous les jasmins de notre beau fleuve; que de conquêtes chastes un seul soir me donnait!

Quel bonheur d'entendre ce concert d'éloges qui s'élevait sur les deux rives!

Comme il m'était doux de rentrer en ville, le soir, escortée par des sérénades, des mandolines et des chœurs qui célébraient mon incomparable beauté!

En disant ces choses, et bien d'autres encore, elle promenait une navette sur un métier, et composait machinalement un tissu fort léger avec des fils de coton, teints dans une essence d'ébénier.

Dona Lucinda ne savait trop ce qu'elle faisait, mais il faut bien se distraire comme on peut lorsqu'on n'a plus de distractions.

Elle avait commencé ce travail autrefois, avant le décret du prince contre les exercices de natation, et c'était une idée de coquetterie qui lui avait mis la navette à la main, car il n'y a que ce défaut charmant qui puisse dompter la paresse chez une femme de Séville, chez bien d'autres femmes de beaucoup d'autres pays.

Cette idée était celle-ci: En sortant des ondes du Guadalquivir, se disait-elle, ce sera charmant de me couvrir de la tête aux pieds de ce tissu à mailles; je réserve cette surprise à mes compagnes. L'ivoire et l'ébène s'associent si bien!

Lorsqu'elle eut fini son travail, elle soupira comme on fait devant un travail perdu.

Il y avait au fond de la galerie du comte son père une belle statue antique, une sœur cadette de la Vénus de Praxitèles.

Dona Lucinda regarda partout, écouta, chercha, et, se trouvant seule dans cette galerie, seule avec des tableaux et des marbres, elle prit en souriant son travail, le déploya dans toute sa largeur, et montant sur un escabeau, elle enveloppa de ce réseau léger la statue antique, en fixant une de ses mailles sur le front, à la division des boucles de cheveux, de sorte que la figure s'encadrait merveilleusement dans des plis noirs, et que tout le corps disparaissait, en se trahissant, sous le reste du voile.

Dona Lucinda descendit de l'escabeau pour juger de l'effet de cette toilette destatue dans le lointain.

La galerie recevait le jour d'en haut, éclairage si favorable et si mystérieux.

Le marbre de la statue s'était incarné ; la vie rayonnait sur le piédestal.

Avec quelle grâce divine cette fille de Praxitèles souriait dans son cadre de tissu ! comme toutes les exquises ciselures de son corps se révélaient amoureusement sous les trahisons de ce voile ! Dona Lucinda battit des mains, pour s'applaudir elle-même, et s'écria :

— Ah ! comme j'aurais été belle ainsi !

Ayant suffisamment admiré, elle dépouilla la statue de ce voile

qui flattait si bien sa nudité radieuse, et s'en enveloppa elle-même pour s'admirer dans une haute glace vénitienne.

Oh! cette fois, elle poussa un cri de bonheur qui fit trembler la statue sur son piédestal! Dona Lucinda se trouva plus qu'adorable; ses yeux noirs luisaient comme deux étoiles sous le manteau d'Érèbe, la déesse de la nuit; son teint s'illuminait d'une fraîcheur savoureuse; son corps se dessinait avec une grâce qu'il n'avait jamais eue, même après les exercices du Guadalquivir.

La fièvre de la coquetterie monta au front de Dona Lucinda. Un jour de retard eût été un siècle; pourquoi perdre un siècle quand on est jeune? Il fallait éblouir Séville sur-le-champ.

Quand une femme espagnole forme un projet, il n'y a pas pour elle de lendemain.

Le soir même, à l'heure où le soleil éclaire horizontalement les rubis des grenades et les étoiles d'ivoire des jasmins, Dona Lucinda pria sa mère de l'accompagner aux allées d'acacias, où le peuple et la noblesse se promenaient habituellement.

La mère qui s'affligeait de voir sa fille si triste, depuis le décret du roi contre les nymphes, se réjouit enfin de la voir sourire, et accepta le tour de promenade aux allées des acacias.

Dona Lucinda fit la toilette de son époque, toilette vulgaire et modeste. Les manufactures de Lyon, de Manchester, de Dublin, n'existaient pas.

Une robe très simple, ou pour mieux dire une tunique de coton

rougâtre, peu resserrée sur la taille à cause de l'absence du corset moderne.

Heureusement, Dona Lucinda était si bien sculptée par la nature, que son corps divin savait très bien corriger toutes les imperfections de sa robe.

Au moment de sortir de la maison, Dona Lucinda déploya son grand voile à mailles étroites, et s'en enveloppa voluptueusement comme fait l'horizon céleste après le coucher du soleil en été.

La mère regarda sa fille, et joignit les mains comme devant une madone ; l'extase se peignit dans ses yeux.

— Ma chère fille ! s'écria-t-elle, qui t'a fait ce beau présent ?

— Moi, chère mère, — dit Lucinda en tournant sur la pointe de ses pieds, comme une danseuse d'opéra moderne.

— C'est ton ouvrage, ma fille ?

— Oui, ma bonne mère ; c'est mon ouvrage ; il faut bien travailler, quand on est riche.

En Espagne, il n'y a que les pauvres qui ont le bonheur de ne pas travailler.

— Ma chère enfant ! que de peines cela doit t'avoir données !

— Un an de travail, ma mère.

— Un an ! ah ! mon Dieu ! ta mère n'a jamais travaillé un seul jour ! tu vaux mieux que moi, ma fille.



LA
MANTILLE

— Ne croyez pas cela, ma mère, je vaux moins; voilà pourquoi j'ai fait ce travail. C'est un caprice de coquetterie.

— Comme cela te sied à merveille, chère Lucinda! je ne me lasserai pas de te regarder! tu es adorable ainsi.

— Vous trouvez, ma mère?

— Et où as-tu copié cette toilette?

— Je l'ai inventée, ma mère.

— Dans ton esprit?

— Sans doute.

— Et quel nom donnes-tu à cela, ma fille.

— Ah! ma mère, le baptême ne vient qu'après la naissance. Je n'ai pas encore de nom. Voulez-vous être la marraine de cet enfant de mon esprit?

— Volontiers, ma fille.

— Eh bien! donnez votre nom; un nom bien choisi...

— Ce n'est pas difficile... puisque les Castillans ont un manteau, il est juste que les Castillannes aient une mantille.

— C'est cela, dit Lucinda en sautant de joie, — c'est une mantille! j'ai fait une mantille! le nom est charmant! Merci, marraine!

Dona Lucinda ouvrit la porte, et prenant le bras de sa mère elle sortit.

Les deux Espagnoles marchaient d'un pas triomphant; la mère surtout était fière comme la mère de Christophe-Colomb et de Fernand Cortez.

Dona Lucinda venait de faire une découverte bien plus précieuse que l'Amérique et Mexico : elle avait découvert la mantille.

C'était toute une révolution pour l'Espagne !

La mantille allait essuyer les dernières larmes que firent répandre la bataille du Guadalquivir et la chute du dernier roi des Goths.

Dona Lucinda parut bientôt sous les allées des acacias, et fut saluée comme le soleil levant sous les colonnades du temple de Quito, par les adorateurs de l'astre-Dieu.

Toute la jeunesse de Séville, qui se promenait avec la nonchalance de l'habitude, s'émut et ondula sous les arbres comme un fleuve ravagé par un ouragan.

Par bonheur, la galanterie espagnole imposait déjà, vers cette époque, de graves devoirs aux hommes; personne ne s'approcha de trop près de dona Lucinda; la foule se tint à distance et arrondit un cercle respectueux autour de la mantille.

La jeune fille resta maîtresse de ses pas, de ses allures, de ses mouvements, et elle profita de sa position pour ajouter un luxe nouveau à la coquetterie d'une Sévillanne; ses yeux ne

regardaient rien, pour laisser toute liberté de contemplation aux yeux des autres; sa démarche prit un caractère de majesté voluptueuse, qui n'ait jamais été révélée par une tunique de coton; ses mouvements, imaginés pour la circonstance, annonçaient déjà l'aurore de ces pas espagnols que le son irritant de la castagnette allait dessiner dans la Castille et l'Arragon, pour l'ivresse des sens et le charme des yeux.

La mère triomphait du succès de la mantille, sa filleule, et elle ne se trompait pas en présumant que cette toilette, si gracieusement inventée, devait amener dans la maison quelque riche parti de mariage.

Les partis se présentèrent en foule le lendemain; ils étaient tous dignes d'être acceptés, mais il fallut faire un choix, à l'aide d'un conseil de famille, car dona Lucinda ne voulut pas prendre une initiative, qui pourtant lui revenait de droit.

On choisit le plus riche, parce que le plus beau était pauvre: c'était un très noble et très laid cavalier nommé Y Fuentès, Y Espadromas, qui recevait, chaque année, deux galions.

Ce fut là une belle découverte pour toutes les jeunes filles en expectative de mari.

Le costume de dona Lucinda devint le costume national du beau sexe, et fut la source d'innombrables hyménées.

On se mariait partout avec enthousiasme; et on peut dire que

la mantille répara bientôt les vides qui avaient été faits dans la population espagnole par la bataille du Guadalquivir.

Le pays fut repeuplé.

A quoi tiennent le bonheur et le malheur d'une nation !



LA COURONNE.

Les écrivains graves qui passent leur vie octogénaire à expliquer ce que leurs prédécesseurs n'ont pas écrit, affirment que la couronne royale a été inventée par Bélus.

Bélus, qui vivait 1993 ans avant l'ère chrétienne, aurait donc été le premier roi dont la tête se serait coiffée d'un cercle d'or, à pointes, comme signe de souveraineté.

La première fois que Bélus parut en public avec sa couronne, il vit éclore beaucoup de sourires facétieux sur les visages des Babyloniens.

Le public de l'Euphrate trouva généralement que le *bandeau sacré* décorait beaucoup mieux un front royal.

Un *bandeau sacré*, ainsi que l'attestent les bas-reliefs antiques, était un ruban de pourpre noué derrière la tête, et comprimant les cheveux trop vagabonds des rois primitifs.

Bélus, en rentrant dans son palais, avec sa couronne, se mira dans le clair bassin d'une fontaine, miroir de l'époque, et se trouva très bien, malgré les épigrammes de son peuple : il renonça donc définitivement au *bandeau sacré,* dont parlent encore toutes nos tragédies.

Selon l'usage des fils de rois de cette époque, Ninus tua son père, et, pour faire diversion à ce parricide, il fonda Ninive et épousa Sémiramis.

Selon l'usage des reines de cette époque, Sémiramis tua son mari Ninus, et monta sur le trône des Babyloniens.

Son royaume comprenait la Médie, la Bactriane, l'Asie mineure, la Syrie, l'Egypte, et beaucoup de déserts.

Babylone murmura beaucoup en voyant monter une femme sur le trône, car, disait-elle, le trône demande une grande majesté de maintien, et jamais une femme n'aura la majesté d'un roi.

Ces bruits arrivèrent aux oreilles de la grande Sémiramis.

Un jour, elle convoqua l'élite de Babylone dans le grand temple de Bélus, édifice qui couvrait une lieue de terrain dans sa longueur.

Mille musiciens, échelonnés sur les rives de l'Euphrate, jouaient des fanfares délicieuses, que Rossini a exhumées d'une fouille pour les mettre dans sa divine *Sémiramide.*

La grande reine descendit de ses jardins suspendus, et vint passer devant son peuple, sous les colonnades infinies, qui remplaçaient les arbres absents, et donnaient une fraîcheur de marbre aux heures brûlantes du milieu du jour.

Sémiramis portait une robe de lin tissue à Tyr, et d'une souplesse merveilleuse ; mais toutes les grandes dames babyloniennes avaient des robes de la même manufacture, et si la reine n'avait eu que cet ornement, elle n'aurait produit aucune sensation.

Heureusement, Sémiramis, en fouillant dans les antiques reliquaires de famille, avait découvert la couronne que Bélus portait si gauchement, et elle la posa sur son front, pur et blanc comme un ovale de marbre de Paros.

Prenez une tige de lis dans la plaine de Sarous, et placez-la sur le casque de cuir d'un soldat numide ; placez-la ensuite dans les boucles de cheveux noirs d'une vierge du Caucase, et vous verrez tour-à-tour éclater le rire et l'admiration devant la même tige de lis.

Ce ne sera pas la faute de la fleur, mais la faute du choix.

Une couronne d'or à pointes est un ornement ridicule sur la tête d'un roi ; cela est si vrai que les rois l'ont reconnu eux-mêmes, et qu'ils ne la portent plus.

On ne trouve plus de monarques couronnés de cette façon que dans les vieux tableaux et dans le brelan carré des rois de cartes.

En 1830, Louis-Philippe portait sur sa tête un chapeau gris de douze francs, et même assez mal brossé.

Sémiramis obtint un succès immense d'admiration enthousiaste avec la même couronne qui avait excité tant d'hilarité autour du vénérable front de Bélus.

Lorsque cette magnifique reine parut sous le premier péristyle du temple, les fanfares de Rossini furent étouffées par les acclamations populaires. — Par le soleil ! par Mithra ! s'écriait-on en babylonien, qu'elle est belle ! qu'elle est grande ! qu'elle est reine ! Que cette couronne d'or lui sied bien ! comme cette parure la met au-dessus de toutes les femmes ! comme les hommes sont petits et s'abaissent devant cette gracieuse majesté !

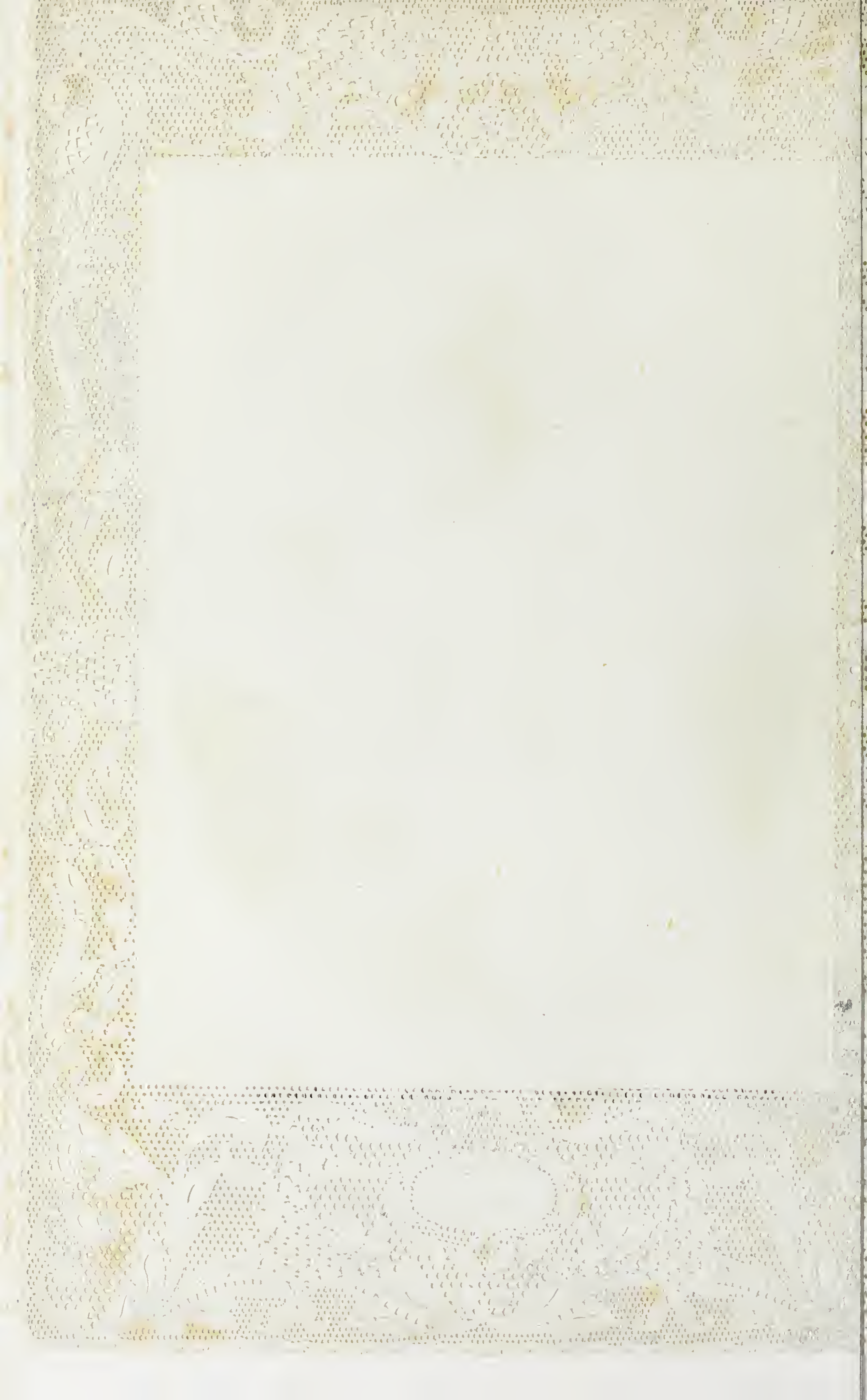
Alors un chœur, composé de toutes les voix, de tous les éloges, de tous les amours, s'éleva sous les colonnades de Bélus ; ce fut comme l'expansion du délire voluptueux de tout un peuple.

Il n'y manqua, sans doute, que ces notes langoureuses qui s'exhalent de l'orchestre de Rossini lorsque le cor accompagne l'hymne d'amour entonné au pied du trône de Sémiramis.

La reine superbe traversa tout le péristyle, malgré sa longueur, et, à chaque pas, elle entendait éclater le même enthousiasme, elle rencontrait le même amour ; Babylone brûlait pour une seule femme, et les brises de l'Euphrate, le parfum des fleurs,



LA
COURONNE



le murmure des fontaines, semblaient plus doux encore sous les vertes arcades des jardins suspendus.

Il y avait là des rois venus du golfe Persique, des confins de l'Éthiopie, des profondeurs de l'Afrique, et même des régions de l'Indus ; ils étaient tous humbles comme des esclaves devant la reine magnifique, et ils lui offraient sur son passage, dans des corbeilles de géroflier, des trésors de myrrhe, d'aloës, de nard, de cinname et d'encens.

Trois princes, parents de Ninus, avaient choisi exprès cette fête pour assassiner Sémiramis ; toujours, selon l'usage de cette époque, où les souverains étaient assassinés dans une fête : eh ! bien ! ce complot avorta.

Les princes et leurs complices jetèrent leurs poignards dans l'Euphrate lorsqu'ils virent étinceler la couronne d'or sur le front de Sémiramis.

Bien plus, on savait généralement dans Babylone que la reine avait assassiné son mari, et quoique cet accident de cour fût passé dans les mœurs, l'instinct moral des bons Babyloniens n'en était pas moins blessé ; beaucoup même avaient manifesté hautement l'indignation causée par cet assassinat de tradition assyrienne.

Dès que Sémiramis parut, ces haines sourdes s'évanouirent, cette indignation se calma ; on ne voulait plus croire à un si grand crime en voyant une si grande majesté.

La couronne projetait des ombres douces sur le front et le visage

de la reine, et faisait ainsi disparaître les traces déposées par le crime et les remords.

Alors commença le règne le plus glorieux dont l'histoire ait gardé le souvenir, règne de près d'un demi-siècle, et tout consacré à la gloire de l'Orient.

Jamais la civilisation ne s'est élevée si haut chez un peuple, ainsi que l'attestent encore aujourd'hui les plus beaux et les plus considérables monuments des arts.

Sémiramis fit admirablement bien deux choses également glorieuses, surtout la seconde, la guerre et la paix.

Dans un empire composé de plusieurs empires, cette grande reine ne comptait qu'un seul ennemi ; *fra tanti regi, e popoli, parmi tant de rois et tant de peuples,* comme dit le poème italien de Sémiramis, un seul ennemi, c'est bien peu. Les rois et même les reines en ont toujours eu bien davantage.

Cet ennemi isolé se nommait Osroës; il était grand-prêtre de profession, croyait descendre du soleil en droite ligne, ce qui lui donnait beaucoup d'orgueil et justifiait ses projets ambitieux.

Sémiramis, toujours très occupée à suspendre des jardins, à soigner la tour de Babel, à construire des colonnades, n'accordait pas une grande attention au pontife Osroës, et le négligeait d'une manière insultante.

Osroës se vengea.

Il fit construire un coffre en bois de sycomore, et y renferma une fausse lettre, une fausse épée et un faux bandeau sacré; puis il appela Ninias, fils de Ninus, et lui dit : Voilà l'héritage de ton père.

Ninias lut la lettre paternelle qui lui disait : « Mon enfant, ceins à ton front mon bandeau sacré, prends mon épée et venge-moi de Sémiramis, c'est elle qui m'a donné la mort. »

Et comme Ninias hésitait, Osroës s'habilla en spectre de Ninus et apparut dans la nuit à ce fils irrésolu, en lui disant d'une voix sépulcrale : Va, mon enfant, poignarde ta criminelle mère Sémiramis.

Poussé à bout, Ninias obéit, et Ninias devint roi, et ceignit le bandeau sacré.

La décadence commença. Trente rois, ceints du bandeau sacré, régnèrent après Sémiramis, depuis Arius jusqu'à Sardanapale, chaque successeur assassinant son prédécesseur pour se conformer aux traditions.

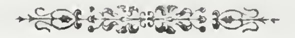
Dans ce période historique, la civilisation et les arts s'éteignirent, la tour de Babel s'écroula pas assises, les temples furent démolis, et les jardins suspendus tombèrent dans l'Euphrate.

Sardanapale ayant été détrôné, en 759, par un grand-prêtre de Babylone, nommé Bélésis, se tua, et le vaste empire de Sémiramis fut démembré.

La couronne d'or que portait Sémiramis était faite à l'image du

soleil : c'était une sphère rayonnante; comme l'astre oriental, cette couronne avait fécondé les rives de l'Euphrate et versé la vie dans ces immenses régions; lorsqu'elle éclipsa, deux fléaux se montrèrent, la barbarie et la mort.

C'est ce que nous verrions sur une plus large échelle si le soleil s'éteignait dans les cieux.



LE CHALE.

Quel nom !

A ce nom, les jeunes femmes éprouvent des émotions ineffables qu'aucun autre nom ne peut donner.

Autrefois on écrivait *shall*, ce qui était beaucoup plus indien ; cette parure a beaucoup perdu de son importance, depuis qu'on écrit *châle*.

La faute est faite, n'en parlons plus.

Ecrivons *châle*, puisque le veulent toutes les enseignes des magasins de la place des Victoires et de la haute rue Richelieu.

Un jour, l'acteur Lekain, ennuyé de jouer Orosmane, avec une perruque poudrée, un haut-de-chausse et un justaucorps, et de dire avec ce costume,

Vertueuse Zaïre avant que l'hyménée....

prit un shall arrivé le matin des Indes, s'en affubla, et se fit Turc aux applaudissements frénétiques du public.

Les femmes qui étaient venues pleurer aux malheurs de la vertueuse Zaïre, ouvrirent de grands yeux secs, et regardaient ce cachemire superbe qui flottait au bout des alexandrins de la tragédie turque.

Grands dieux ! s'écrièrent-elles, que cela est beau! où donc M. Lekain a-t-il pris cela ?

Cela était un vrai shall de cachemire indien, estimé alors trente-six mille livres.

Cela ne pouvait tomber d'abord que sur les épaules d'une femme de cour ou de financier.

Depuis cette représentation de *Zaïre,* si on eût écrit toutes les histoires domestiques qui se rattachent aux cachemires indiens, on aurait l'histoire complète de la femme, en mille volumes bien curieux; ce serait fort court, et plus amusant que l'histoire de France de Mezeray ou d'Anquetil.

Quelle admirable physiologie du beau sexe, fondée sur le shall, et cet ouvrage monumental aurait eu tous les maris pour collaborateurs.

Cela me remet en mémoire le drame conjugal de madame Valérie Sedom.

Quel est ce drame ? demandera promptement un lecteur.

Le voici, répondrais-je, avec la même précipitation.

M. Sedom, vous l'avez tous connu, avait un superbe magasin de shalls, ou châles, rue des Fossés-Montmartre : une fortune colossale a couronné le travail de cet industriel ; il s'est retiré des affaires, et savoure d'heureux loisirs dans ses terres du Calvados.

En 1831, les jeunes femmes qui passaient devant le bazar où M. Sedom se pavanait au milieu de ses splendides étalages, n'avaient pas assez de loisirs et de regards à donner au luxe oriental de la rue des Fossés-Montmartre.

Quelle richesse! quel luxe ! quel éclat !

Tous les caprices adorables, toutes les fantaisies enchanteresses, éclos des imaginations de l'Inde, se matérialisaient en lainage éblouissant avec des arabesques de rèves et de visions produits par les coups de soleil de l'équateur.

Si, dans le paradis terrestre, le démon tentateur n'eût pas réussi avec une pomme, il aurait suspendu un shall au pommier, et cette fois Eve aurait cueilli le fruit.

La jeune Valérie avait alors dix-sept ans, et refusait tous les partis.

Elle regardait le mariage comme le tombeau du bonheur des

femmes ; malheureusement, elle adorait les shalls ou châles de cachemire.

Comment concilier cette antipathie et cette sympathie ? avoir le mariage en horreur, et le châle en adoration.

Cela lui inspirait de poignantes réflexions la nuit.

Quand Valérie était seule, dans la maison, elle ne manquait jamais d'entrer dans l'appartement de sa mère, tremblante, comme si elle allait commettre un crime ; elle prenait dans son tiroir le châle maternel, et se l'ajustait sur les épaules de toutes les manières, en pirouettant devant une psyché.

Après cet exercice qui lui donnait un bonheur ineffable, Valérie reployait le châle, et le remettait en pleurant dans le tiroir parfumé au patchouli.

Quelquefois elle disait à sa mère : — Pourquoi les demoiselles ne portent-elles pas de châles comme les dames ?

— Parce que c'est l'usage, — répondait la mère, de l'air d'une femme qui donne la meilleure de toutes les raisons.

Valérie demeurait place des Victoires, et au moindre prétexte, elle descendait pour faire une station plus ou moins longue devant le bazar de M. Sedom.

Là il y avait toujours quelques soupirs, quelques larmes furtives, et même quelques légers grincements de dents.

Un jour, elle passait avec une femme d'un âge mûr, sa tante,

devant le bazar merveilleux, et celle-ci dit machinalement : — Voilà M. Sedom, le propriétaire de cette belle boutique.

— Ce jeune homme est M. Sedom? dit Valérie.

— Oui, je lui ai acheté trois châles.

— Voilà pourquoi vous le connaissez?

— Je lui ai parlé très souvent, parce que je marchande toujours quand j'achète quelque chose.

— Il a un bien joli nom, n'est-ce pas, ma tante ?

— Oui, Valérie, Sedom est un nom fort joli, et pas commun du tout. C'est bien le nom d'un marchand de châles.

— Il doit être marié, M. Sedom, n'est-ce pas, ma tante ?

— Non, Valérie ; il est garçon.

— Voilà qui m'étonne bien, ma tante.

— Et pourquoi donc, Valérie?

— Parce que..., mais, ma tante, vous avez besoin que je vous explique cela?

— Ah ! je te comprends... Oui.., oui..., tu as raison, Valérie... Un marchand de châles doit toujours être marié, pour donner le bon exemple.

— Vous avez deviné ma pensée.

— Mais M. Sedom est encore très jeune... Il n'a pas trente ans...

et puis, vois-tu, Valérie..... lorsqu'on est dans les affaires de commerce, on n'a pas le temps de se marier.

M. Sedom attend d'avoir fait fortune.

En disant ces mots, les deux femmes rentrèrent dans leur maison, place des Victoires.

Cependant M. Sedom, qui voyait venir chez lui les plus jolies femmes de Paris, avec la distraction d'un industriel, remarqua une jeune personne, une voisine, sans doute, qui s'arrêtait chaque jour devant son étalage, et promenait des regards de convoitise sur ses marchandises de tout dessin et de toute couleur.

La beauté de cette jeune personne fit une vive impression sur M. Sedom, et chaque jour, cette impression était plus vive, même le 15 et le 30 des mois, échéances commerciales, peu favorables à l'amour, à cause de la crainte des faillites et des protêts.

Le 30 juin 1831, M. Sedom avait cent trente-cinq mille francs à payer, et comme il existait à cette époque, en France, une forte crise industrielle, M. Sedom était très soucieux.

Au milieu de ces soucis de fin courant, mademoiselle Valérie vint faire sa station habituelle devant le bazar, et M. Sedom oublia tout, et répondit même assez brutalement à son caissier qui venait lui dire ces terribles paroles :

— Je crois que je serai court de vingt-sept mille deux cent soixante-treize francs, quatre-vingt-cinq centimes.

— Allez-vous promener.

Le caissier ouvrit des yeux stupides et mathématiciens, et resta immobile devant M. Sedom, qui regardait Valérie amoureusement.

Valérie, sa station faite, disparut.

Alors, M. Sedom rentra dans son assiette ordinaire, et se tournant vers le caissier toujours stupéfait, il lui dit :

— Nous allons voir d'arranger cela.

En effet, grâce aux ressources que les industriels ont toujours en portefeuille et en bordereaux, l'échéance du 30 juin se passa très bien.

Toutefois, M. Sedom fit une réflexion alarmante, à propos de cette échéance.

— Quoi ! — s'écria-t-il mentalement, — serais-je devenu amoureux de cette inconnue, au point d'oublier mes devoirs les plus saints, mes devoirs de fin courant !

Le fait était pourtant incontestable.

L'échéance du 30 juin venait de révéler à M. Sedom toute la profondeur de l'abîme où un industriel peut tomber, et cette révélation si grave n'avait pu le distraire d'une pensée d'amour !

Son cœur était donc violemment dominé.

En pareil cas, on ne résiste pas, on cède ; il n'y a pas d'échéance qui puisse arrêter même un industriel sur la douce pente d'une irrésistible attraction.

Dès le lendemain il voulut s'élancer à la découverte de l'inconnue, et ouvrant une petite porte dérobée, il sortit dans la rue des Fossés-Montmartre, et lorsque mademoiselle Valérie eut terminé sa station admirative, il la suivit d'assez loin, et ne la suivit pas longtemps, car elle entra sous une porte cochère de la place voisine, un peu au-dessus de la rue du Petit-Reposoir.

M. Sedom, qui se trouvait alors sous le flanc droit du cheval de Louis XIV, remarqua que mademoiselle Valérie était entrée, d'un pas résolu, sans interroger le portier, ce qui prouvait qu'elle entrait chez elle.

Dès ce moment, M. Sedom dressa ses batteries en conséquence, et comme ses intentions étaient honnêtes, il n'eut pas de peine à se mettre en excellentes relations avec la famille de la jeune personne qu'il voulait épouser.

Les détails intermédiaires seraient de trop ici ; mais disons seulement que M. Sedom, trop occupé par les mille détails de son industrie, et n'ayant pu, comme on dit, *faire la cour* à mademoiselle Valerie, la demanda en mariage selon toutes les formalités prescrites pour ces sortes d'occasions.

Le père de Valérie, M. N***, dit à M. Sedom :

— Je serais vraiment enchanté de vous avoir pour gendre,

mais je ne vous cache pas que ma fille refuse obstinément de se marier.

Vingt partis se sont déjà présentés... vingt partis bien honorables... eh bien ! j'ai échoué vingt fois...

Enfin, monsieur Sedom, vous êtes un homme très avantageusement connu ; vous êtes notre voisin ; vous vous présentez avec des avantages que je me plais à reconnaître, j'essaierai donc une dernière fois de vaincre la répugnance de ma fille ; répugnance d'ailleurs qui ne s'adresse pas aux individus, mais à l'état.

M. Sedom se leva promptement, c'était l'heure du courrier. — A demain, lui dit le père, vous aurez une réponse ; — à demain.

— Eh bien ! ma chère enfant, — dit le père à Valérie, le soir même de ce jour ; — eh bien ! nous avons encore un prétendu... Voyons, écoute-moi jusqu'au bout...

— Mais, mon père, — interrompit Valérie avec dépit, — vous savez bien que je ne changerai jamais.

— Je ne crois pas cela, mon enfant ; je ne le crois pas... et je t'avoue que cette fois je suis très content, moi, du...

— Oh ! mon père, — interrompit encore Valérie, — qu'allez-vous dire ? Ce n'est pas vous qui vous mariez !

— Laisse-moi achever, je te prie... écoute-moi... Nous avons

un voisin... très connu dans le haut commerce... mais que tu ne connais pas, toi, c'est vrai... n'importe!...

— C'est un jeune homme fort intelligent, et placé sur le chemin d'une grande fortune, et...

— Tout cela m'est égal! — dit Valérie avec un geste plein de vivacité nerveuse; — tous les partis que vous m'avez offerts, mon père, se ressemblaient; ils étaient toujours fort intelligents, jeunes, et sur le chemin d'une...

— Valérie, — interrompit à son tour son père, — il est très vrai que je ne te présente jamais que des partis avantageux, mais celui-ci est encore plus avantageux que tous les autres; tu peux le demander à toute la place des Victoires, à tout le quartier de la Banque...

— C'est notre célèbre, oui célèbre voisin, M. Sedom.

A ce nom, Valérie tressaillit et regarda son père avec des yeux ternis par une sorte d'effroi.

— Je te dis son nom, — poursuivit le père sans remarquer le mouvement de Valérie; — je te dis son nom, parce qu'il faut toujours nommer un prétendu, mais tu ne connais pas plus M. Sedom que tout autre voisin.

— Moi, qui le connais, je t'affirme, ma fille, que c'est un parti excellent, et à coup sûr, si tu l'acceptes, je ne me repentirai pas de te l'avoir proposé.

— M. Sedom, dites-vous?...

Valérie prononça nonchalamment ces mots, comme si elle n'y eût attaché aucune importance.

— Oui, ma fille, M. Sedom, notre voisin...

— Toi, tu ne regardes jamais rien dans les rues.

— As-tu remarqué, là, dans la rue voisine, ce beau magasin de châles... avec une devanture superbe?... Eh bien! c'est la maison de commerce de M. Sedom... qui marche de pair avec la maison Ternaux.

— Vraiment! dit Valérie avec une naïveté bien jouée.

— Oui, Valérie, — dit le père avec un ton pompeux et en se levant d'un air solennel; — oui, la maison Sedom est au moins l'égale de la maison Ternaux! première signature sur place! on escompte le Sedom comme le Délessert!

— Tu n'entends rien à cela, toi, Valérie, mais moi, je m'y connais, grâce à Dieu!... et puis, c'est un jeune homme de très bonnes manières... un vrai *fashionable*, un garçon très comme il faut, ce qui ne gâte jamais rien, n'est-ce pas, ma petite?...

— Allons... tu ris... tu ne te fâches plus... Est-ce que nous accepterions, cette fois?

— Mais, mon père, — dit Valérie dans une caresse, — on peut un jour oublier de refuser... qu'en penses-tu?

— Bravo! mon enfant, tu en acceptes un enfin! embrasse-moi! et que tout soit dit!...

— Oh! tu n'accueilles pas le premier venu, toi! tu sais attendre!

— Mon cher père, — dit Valérie en baissant modestement les yeux, — ce serait manquer de confiance en vous... puisque vous m'affirmez que M. Sed...

— Sedom, Valérie, Sedom... S, E...

— Bien! Sedom est un jeune homme si distingué, si comme il faut, je serais la plus ingrate ou la plus aveugle des filles si je vous refusais encore celui-là par une obstination déraisonnable...

— Déraisonnable, c'est le mot; embrasse-moi encore une fois, et je vais de ce pas rendre ma visite à M. Sedom, et lui dire les eux grands mots :

— C'est fait.

— Déjà, mon père...

— Comment déjà! c'est ainsi que se traitent toutes les affaires.

Sitôt pris, sitôt marié, dit le proverbe de mon pays...

— A propos... Valérie... ah! laisse-moi rire d'une idée qui me ient!...

— Rirez-vous encore longtemps comme cela, mon père?...

— Non... une idée vraiment comique!... tu vas voir... Oh! il y a de quoi rire trois jours!... J'espère que tu ne manqueras pas de châles après ton mariage!... Oh! le rire m'étouffe!... ça porte

bonheur!... Comment trouves-tu l'idée de ces châles?... est-ce drôle?

— Ah! oui, je comprends maintenant, — dit Valérie de l'air d'une femme qui sort d'une réflexion profonde, — c'est juste! — M. Sedom est marchand de châles!... tiens! je n'y songeais plus!

— Et moi, ma fille, je viens d'y songer à présent.

— Ah! c'est que vous, mon père...

— Moi, ma fille, je songe à tout.

— Je suis bien curieuse, maintenant, de connaître ce beau magasin de mon futur mari...

— Un magasin superbe; nous avons passé ensemble devant ce magasin cent fois peut-être; mais toi, Valérie, tu ne regardes jamais rien dans les rues.

— Ah! vous me connaissez bien, mon père.

Et le père, embrassant encore sa fille ingénue, sortit pour conter la nouvelle aux amis et aux parents avant de rendre sa visite décisive à M. Sedom.

Lorsque des deux côtés on est d'accord, dans une affaire de mariage, le dénoûment civil et la cérémonie religieuse ne se font pas attendre.

Au bout de huit jours, Valérie devint madame Sedom.

Le jour des noces, Valérie eut un léger souci qu'elle s'empressa de confier à son mari.

— Il me semble, lui dit-elle, qu'à l'état civil, le trouble où j'étais m'a empêchée d'entendre le nom de Sedom ; je n'ai entendu, je crois, que votre prénom, qui est Jean.

— Vous avez raison, Valérie; Sedom n'est pas mon nom de famille. Mon père se nommait Jean.

— Et après Jean?

— Jean, c'est notre nom de maison.

Vous comprenez, Valérie, que dans le commerce on ne peut pas se nommer Jean, sous peine d'être regardé comme un industriel peu sérieux.

Je suis en instance auprès du garde des sceaux pour ajouter le nom de Sedom à celui de Jean, et, en attendant la réponse du ministre, je me nomme Sedom.

L'industriel prononça ces mots avec une légèreté charmante, et du ton d'un homme habitué à parler en public dans un magasin parisien très achalandé.

Valérie garda son souci, car elle se voyait affublée d'un nom faux, que le ministre ne paraissait pas trop décidé à légitimer par ordonnance.

La jeune femme eut un autre souci le même jour ; mais celui-ci parut d'abord moins grave que l'autre.

Toutefois, il exigeait une nouvelle explication.

Elle prit donc un ton très enfantin, et avec un sourire délicieux, elle dit :

— Ma corbeille de noces est charmante, je l'avoue ; elle est faite avec un goût exquis, il n'y manque rien...

— Il n'y manque rien, n'est-ce pas? dit Sedom.

— Oh ! rien, poursuivit la mariée ; rien...... excepté pourtant quelque chose...

— Ah ! voyons cette chose qui manque...

— Au fait, dit Valérie avec insouciance, on peut très bien, et à chaque instant, trouver dans votre maison ce qui manque à la corbeille... vous ne devinez pas ?

— Non, dit Sedom.

— C'est fort ! vous ne devinez pas... Il manque un châle.

Sedom recula deux pas, et prit un air sérieux.

— Un châle ! dit-il.

— Mais, poursuivit Valérie, c'est très facile à voir; voulez-vous que je vous montre ma corbeille?

— Non, non, dit Sedom, c'est inutile ; parbleu ! je le sais très bien qu'il manque un châle, puisque je ne l'ai pas mis.

— Vous le mettrez, c'est très facile.

— Valérie, — demanda Sedom d'un air inquiet, — tenez-vous beaucoup à un châle ?

Cette demande foudroya Valérie ; elle garda quelque temps le silence, et dit ensuite, d'un ton sec et froid.

— Mais il me semble que toutes les femmes aiment les châles.

— Oui, c'est vrai, Valérie ; mais non pas les femmes de notre état... Comment peut-on admettre dans le monde que vous manquez de châles, si vous n'en portez pas ?

— Mais ce n'est pas pour le monde que je porte un châle, c'est pour moi.

— Eh ! bien ! Valérie, demandez-moi tout ce que vous voudrez, excepté un châle ; vous ne l'aurez jamais ; c'est impossible.

— Et pourquoi impossible ? — demanda la mariée avec des yeux humides d'un principe de larmes, et avec une voix qui annonçait des sanglots réprimés.

— Vous me demandez pourquoi, Valérie ?... Eh ! que voulez-vous ?... c'est ainsi... c'est ainsi dans notre état... Il y a des raisons de commerce qui s'y opposent...

— Comment ! monsieur ! — s'écria Valérie en pleurant, — que me dites-vous là ?

— Je vous dis la vérité, ma chère Valérie.

— Si vous portez un châle, vous allez mettre sa couleur et son dessin à la mode, et toutes mes autres marchandises deviendront des *rossignols*.

— Qu'est-ce que c'est que des *rossignols*, Monsieur ?

— Ce sont des marchandises de rebut qu'on envoie aux colonies à soixante pour cent de perte.

— Eh! bien, Monsieur, je porterai quatre châles, j'en porterai dix, vingt, de tous les dessins, de toutes les couleurs. Je les mettrai tous à la mode, et vous n'aurez point de *rossignols*.

— C'est encore plus impossible, Valérie... Vous ne connaissez pas notre état; vous ne connaissez pas les ménagements que nous sommes obligés de garder devant toutes les concurrences de la place des Victoires...

— Expliquez-vous, Monsieur; expliquez-vous vite. La place des Victoires n'a rien à voir ici.

— Elle a beaucoup à voir, Valérie...

— Expliquez-vous, au nom de Dieu! ou je ne me marie pas!

— Ah! vous êtes mariée, Valérie, prenez garde. Le *oui* est prononcé à la mairie du troisième arrondissement et aux Petits-Pères.

— C'est égal! je ne me marie pas!... Voyons, expliquez-moi comment la place des Victoires s'oppose à ce que je porte dix châles, si je veux les porter, moi?

— C'est fort simple, Valérie. Si le public, si les voisines, si les jaloux, si les rivaux de métier vous voient changer trop fréquemment de châles, ils feront partout courir le bruit que vous déflorez tous les châles du magasin, et aucune femme ne viendra m'acheter un châle, de peur de mettre sur ses épaules celui que vous avez déjà porté. On dira dans le public cette médisance: — Toutes les fois que madame Sedom sort, elle prend un châle, le premier venu, à l'étalage; tantôt un rouge, tantôt un noir, tantôt

un bleu, tantôt un blanc, comme fait madame Félix quand elle veut manger un gâteau, chez elle, lorsque la vente ne va pas... Vous comprenez, Valérie, toute la portée de cette...

— Je ne veux rien comprendre, — interrompit Valérie en froissant le jupon de sa robe de noces, — je ne me marie pas... Vous m'avez trompée... vous avez un sot nom... vous vous appelez Jean... c'est affreux... vous mettez sur votre enseigne Sedom...

— Ce n'est pas un faux... Valérie... Il y a Sedom sur mon enseigne, et j'ai le droit de le mettre...

— Ah ! voyons cela, Monsieur ; prouvez-moi cela.

— Et que me direz-vous après si je vous le prouve ?

— Rien.

— Pas davantage? Consentirez-vous à ne point porter de châle?

— Eh bien ! oui, Monsieur ; ce faux nom sur une enseigne est odieux ; prouvez-moi que vous avez le droit de l'y laisser ; mettez-vous d'accord avec vous-même, puisque vous vous nommez *Jean*, et si vous me persuadez, je me marie, je me tais, je ne demande rien.

— Valérie, je vends des châles indiens et des tissus chinois ; mon enseigne doit être écrite selon les règles de l'Orient, avec des lettres à rebours. *Sedom*, lu à l'indienne, veut dire *modes*. C'est un anagramme parfait.

— Tiens! c'est vrai! dit Valérie en souriant.

— Eh bien ! puisque vous avez daigné me sourire, après avoir pleuré, — dit Sedom d'un ton amoureux, — je vous donnerai le *châle-pagode.*

— Qu'est-ce que le châle-pagode ?

— Il est seul et unique dans son genre ; il coûte vingt-quatre mille francs, et il a été fait pour sir William Bentinck, qui l'a donné à une cantatrice du théâtre du roi, à Londres ; et cette cantatrice me l'a vendu dans un moment de gêne, sans l'avoir porté. Acceptez-vous ?

— Oui, mon cher mari, — s'écria Valérie en sautant de joie.

— Eh bien ! je l'ai vendu hier à la princesse Bagration...

— Ah ! mon Dieu ! — s'écria Valérie en pâlissant.

— Mais soyez tranquille, belle Valérie ; il est vendu, mais il n'est pas livré.

Quand on viendra le prendre demain, je dirai que je me suis marié, dans l'intervalle, et que ma femme l'a pris violemment.

— Oui ! oui ! c'est cela ! — dit Valérie en battant des mains.

— Et maintenant, Valerie, — dit Sedom en embrassant sa femme, — serez-vous joyeuse à votre bal de noces qui va commencer !

— Oh ! très joyeuse, mon ami !

— Allons au bal.

Le ministre a autorisé le nom de Sedom en 1839.

Les époux Sedom ont fait une très brillante fortune, ont quitté les affaires, et ils habitent un château délicieux dans la vallée de Montmorency.

Madame Sedom ne porte plus le châle de sir William Bentinck; il est embaumé au camphre, dans un carton, depuis dix-neuf ans. Elle le conserve en souvenir; mais elle se fait remarquer par l'élégante négligence avec laquelle elle porte celui beaucoup plus simple qui lui a succédé.





LE

SCHALL



LA BAGUE.

Vous connaissez tous la rue de Clichy : c'est un des plus charmants quartiers de Paris, surtout à cause des nombreuses maisons d'éducation pour les jeunes demoiselles, qui s'y alignent des deux côtés, jusqu'à la barrière, immortalisée par le maréchal Moncey, le père la Tuile et Horace Vernet, le peintre de toutes nos gloires et de tous nos malheurs.

Au milieu de la rue de Clichy, la rue de nos gynécées, on remarque l'institution de madame Desobri.

C'est une jolie maison bâtie dans le style de la nouvelle Athènes, entourée d'une grille en manière de clôture, avec un vaste jardin et une vue très étendue sur la campagne.

La directrice qui l'a fondée est une institutrice émérite qui, depuis quinze ans, a su gagner la confiance publique.

Elle est secondée habilement par une sous-maîtresse, mademoiselle Vauthier, qui, après avoir été une de ses plus brillantes élèves, est devenue son associée dans l'administration de l'établissement.

Mademoiselle Vauthier était sans fortune : elle s'est vouée à l'éducation comme les jeunes gens pauvres se vouent au sacerdoce.

Du reste, c'est un sacrifice qui lui a peu coûté, car elle aime le travail, et son ardeur à savoir trouve chaque jour dans l'étude un foyer nouveau qui l'excite et qui l'alimente.

Elle a vingt-cinq ans, et sans être belle dans le sens rigoureux du mot, elle a une de ces figures intellectuelles dont le charme principal est dans la physionomie.

Un peu pédante, comme la plupart de ceux qui, par état, pratiquent la pédagogie (l'enseignement public), mademoiselle Vauthier rachète ce léger défaut par des qualités aimables :

Elle est l'amie de presque toutes les pensionnaires, la confidente de quelques-unes.

Parmi les dernières, nous citerons surtout la jeune Léa, dont le père, créé pair de France par Louis XVIII, porte un nom aristocratique.

C'est une charmante fille au teint frais et rosé, aux cheveux blonds et soyeux qui retombent en grappes gracieuses le long de ses joues, à la bouche vermeille, au sourire fin et légèrement moqueur.

Mademoiselle Vauthier aime Léa comme sa fille, et Léa a pour sa sous-maîtresse un attachement profond, une déférence respectueuse.

On sait que chaque pensionnaire a généralement un goût vif et décidé pour une chose quelconque, un caprice d'enfant qui ne l'abandonne qu'après avoir été entièrement satisfait.

Le goût, le caprice de Léa, c'était une bague, un anneau.

Elle ne pouvait voir sans envie un de ces bijoux au doigt d'une femme.

Elle essayait avec ume convoitise indicible toutes celles de ses jeunes amies.

Elle hâtait de ses vœux le jour où il lui serait permis de montrer sa main parée d'un semblable ornement.

C'était enfin entre elle et mademoiselle Vauthier le thème qui habituellement défrayait leur conversation.

— Que vous êtes heureuse, mademoiselle Vauthier, disait ingénument la jeune fille !

Vos doigts rayonnent et chatoient comme des diamants taillés à facettes, tandis que moi...

— Que tu es enfant, ma pauvre Léa!

Ces bagues que tu admires, ne méritent pas d'être enviées :

L'une renferme dans son chaton des cheveux de ma mère, de ma mère que j'ai perdue l'année où tu es entrée ici.

L'autre me vient de ma tante, morte l'année suivante.

Celle-ci est un cadeau d'Augusta le jour de son mariage.

Celle-là, cette rose, m'a été donnée par madame la comtesse du Parc, dont j'ai élevé la fille...

— Ah ! oui, Amélie, qui avait de si beaux yeux noirs et des toilettes si élégantes...

— Enfant ! !

— Eh bien ! que vois-tu là de si digne d'envie?

Je te l'ai dit : la bague, l'anneau, c'est l'emblème de la sujétion, de l'asservissement, de l'esclavage.

Dans l'antiquité, il en était déjà ainsi :

Les Gaulois portaient à leurs bras des anneaux de fer qu'ils n'ôtaient qu'après avoir vaincu leurs ennemis.

Ces anneaux étaient un signe de fidélité à la foi jurée, d'esclavage du serment que faisaient les Gaulois d'exterminer par les armes les peuples des nations rivales.

Les chevaliers carthaginois, les chevaliers romains, portaient

des anneaux d'or qui étaient, non seulement une marque de distinction de l'ordre, mais encore un symbole des devoirs civiques qui étaient imposés à chacun de ses membres.

Les chevaliers ne se séparaient jamais de leur anneau, pas plus que le prisonnier ou le forçat n'est séparé de sa chaîne.

— Anneau grossier et retentissant qu'un lourd marteau a rivé à son poignet ou à son pied.

— Je ne te parlerai pas, ma chère enfant, des anneaux qui se suspendent aux ailes du nez des femmes de certaines peuplades de l'Asie et de l'Afrique : ce sont moins des attributs de coquetterie primitive que des témoignages visibles et matériels de l'asservissement de la femme par l'homme.

— Mademoiselle Vauthier, dit Léa,

— Je vous remercie de la petite leçon d'histoire que vous venez de me donner en passant.

— On pourrait causer tout un jour, ma chère Léa, sur les anneaux et les bagues ; pour cette leçon, puisque tu veux bien l'appeler ainsi, je te dirai encore que la planète de Saturne porte un anneau, et M. de Chateaubriand prétend que cette distinction la fait ressembler *à une veuve inconsolable.*

Cependant, l'éducation de Léa, en ce qui est des leçons du pensionnat, était terminée :

La jeune fille, après avoir eu la meilleure part des prix et des

couronnes distribués solennellement et annuellement à la maison de madame Desobri, était revenue au sein de sa famille.

Son entrée dans le monde, sous l'aile de sa mère, sa fréquentation des bals, des spectacles, des concerts, lui avaient fait vite oublier ses camarades de pension ; mais elle avait continué à voir souvent mademoiselle Vauthier qui dînait tous les samedis à l'hôtel du noble pair de France.

La sous-maîtresse raillait quelquefois son ancienne élève à l'endroit de la fantaisie de celle-ci pour les bagues, et Léa, en dépit des railleries, restait fidèle à son culte, comme un enfant à l'amour d'un joujou préféré.

Léa s'épanouissait au contact du monde comme une fleur aux rayons du soleil :

Sa beauté avait pris des développements qui n'étaient plus d'une pensionnaire de quinze ans et lui avait fait de nombreux admirateurs.

Un jour, au bal de l'ambassadeur d'Autriche, elle attira l'attention d'un jeune diplomate, M. le vicomte Gaston de Valbrun, qui oublia sa gravité jusqu'à danser deux fois avec elle.

Ce Metternich en herbe avait de la distinction dans la figure et dans l'esprit, ce qui ne gâte rien, même en diplomatie.

Il se fit présenter chez le père de Léa, et par ses assiduités aux moindres volontés de la jeune fille, il ne tarda pas à lui plaire.



LA
BAGUE

Il était riche et bien né, il avait devant lui les promesses d'un magnifique avenir :

Il fut agréé par les parents de Léa dont il demanda la main.

Le mariage fut célébré à Saint-Thomas-d'Aquin, et la corbeille de mariage témoigna victorieusement du goût élevé de M. Gaston de Valbrun.

Le lendemain de ce jour si important dans la vie d'une femme, la vicomtesse recevait dans l'intimité mademoiselle Vauthier qui la questionna un peu indiscrètement.

La vicomtesse était radieuse comme une fiancée, ou pour mieux dire, comme une jeune mariée qui entre dans le premier quartier de sa lune de miel.

— Tu es donc bien contente, bien heureuse, disait la sous-maîtresse en embrassant Léa?

— Et comment ne le serai-je pas?

— Mon mari m'a donné de si belles parures.

— Tenez, mademoiselle Vauthier, avez-vous vu une plus jolie bague que celle-ci?

— C'est un anneau de mariage.

Et Léa riait malicieusement en regardant son amie.

— Ma chère enfant, lui dit mademoiselle Vauthier, après l'avoir embrassée de nouveau, rappelez-vous ce que je vous disais un

jour, en vous professant une leçon sur les anneaux et les bagues.

Ces bijoux sont toujours des emblèmes de servitude.

Mais il y a des différences entre les esclavages.

Les uns sont durs à subir, les autres sont doux.

Aujourd'hui vous entrez dans la charmante servitude de l'affection ; votre bague vous l'atteste.

Cet esclavage pour les femmes est préférable à la liberté.



LE TURBAN.

Ceci commence par la formule des contes de fées.

Il y avait autrefois, dans la ville sainte de Bengador, au bord du Gange, un jeune émir qui vivait dans une grande pureté de mœurs domestiques, chose rare en Asie.

Cet émir n'avait point de sérail, ou pour mieux dire, son sérail n'était composé que d'une seule femme dont la beauté eût éclipsé quarante beautés de Jellalabab.

Cette femme, plus belle qu'un sérail complet, se nommait Mahia, ce qui signifie *douce*, en vieux sanscrit.

Mahia était née à Ormus ; elle avait des yeux superbes, qui s'ouvraient comme deux amandes d'Arabie, quand elles éclatent au soleil dans leur maturité ; son teint avait une fraîcheur dorée qui ravissait le regard ; sa bouche était un écrin de corail, où s'alignaient de petites perles fines ; mais son plus grand charme était dans ses cheveux, que les poètes du pays comparaient au torrent du Gouroul qui tombe dans une ombre noire comme de l'ébène en fusion.

Ces poètes exagéraient peut-être, selon l'usage des poètes orientaux qui ne se contentent jamais d'une comparaison raisonnable, mais en restant dans les termes de la réalité bourgeoise, la chevelure de Mahia pouvait être comparée à celle de Bérénice qui a mérité l'honneur de figurer parmi les constellations.

Lorsque Mahia, le soir venu, faisait, loin des profanes, ses ablutions dans un frais bassin, formé par le Gange, sous le kiosque de l'émir, ses cheveux la couvraient comme un voile flottant , et lorsqu'elle sortait de l'eau, elle s'enveloppait de ce tissu naturel, comme de la tunique de la pudeur.

L'émir, qui était poète aussi, en sa qualité d'émir, avait composé une foule de vers sur les cheveux de Mahia ; il ne se lassait jamais de les prendre, par tresses, dans ses mains caressantes, et il leur donnait toute sorte de formes charmantes qui se prêtaient aux comparaisons de ses vers.

Il avait surtout composé beaucoup de *pantouns*, qui sont les sonnets du pays.

Chaque peuple a ses sonnets, mais les Italiens en ont beaucoup plus que les autres nations ; et les Indiens ont beaucoup plus de *pantouns* que les Italiens n'ont de sonnets.

Nous allons donner une idée de cette galanterie poétique de l'émir, en traduisant au hasard, en vile prose, un de ses plus beaux *pantouns* ;

A Mahia,

« Le Jémidar va moissonner le riz dans la plaine du Triplicam, et il roule dans ses mains les gerbes ondoyantes ;

« O Mahia ! tu es une rizière d'amour, et ton émir est semblable au moissonneur, quand il assemble en gerbes tes beaux cheveux !

« Le batteur de riz agite avec ses mains les chalumeaux, et les fait ruisseler au vent du fleuve.

« Ainsi, ton émir, ô Mahia ! aime à livrer ta chevelure vagabonde au souffle embaumé du fleuve saint ! »

Nous ne faisons pas de pareils vers aux femmes, nous poètes occidentaux, parce que les hommes nous railleraient.

Les femmes comprennent tout et ne raillent pas les choses de l'amour ; elles ont un sens de plus que nous, le sens poétique ;

nous avons un sens de plus qu'elles, le sens moqueur, ou en d'autres termes, le bon sens.

Quelquefois des marchands, venus de Perse ou d'Arménie, se présentaient à la porte du palais de l'émir, en proposant la vente d'une esclave de choix ; par curiosité indolente, l'émir regardait quelques instants cette marchandise vivante et la congédiait avec le marchand d'un signe de la main.

Les cheveux de l'esclave descendaient à peine sur les épaules :

C'était à sourire de pitié.

En sortant à travers la ville, les marchands disaient :

— L'émir doit avoir un bien beau sérail puisqu'il a refusé notre marchandise.

Et on leur répondait :

— L'émir n'a qu'une femme, la belle Mahia aux cheveux sans fin.

C'était le surnom de Mahia.

Un marchand arménien, nommé Koëb, ou Koreb, le nom importe peu, s'étant vu refuser neuf fois par l'émir, résolut de tirer une vengeance terrible de ces dédains.

Il se lia d'une étroite amitié avec les domestiques de l'émir, et connut bientôt toutes les habitudes les plus secrètes de la maison.

Un soir, un peu avant le coucher du soleil, Koëb, qui venait de subir un nouvel affront, après avoir présenté à l'émir la plus belle des esclaves, se déshabilla complètement et se plongea dans le Gange, comme un fakir qui veut se noyer pour monter au ciel par le chemin de l'eau.

Koëb ne voulait pas se noyer ; il nagea entre deux eaux jusqu'au petit golfe où s'avançait le kiosque de l'émir, et ne voyant personne au balcon, il se cacha dans un massif de tulipiers jaunes et de fleurs stagnantes de nénuphar.

Le vindicatif Arménien tenait à la main un crick à deux tranchants bien effilés.

Celui qui l'aurait vu ainsi armé, ainsi posté, aurait dit :

Cet homme médite un assassinat.

Voilà comment toutes les conjectures sont presque toujours des erreurs.

La belle Mahia ouvrit une petite porte d'acajou qui fermait une haie vive de rosiers de Bengale, et parut sur la rive des ablutions, n'ayant d'autre vêtement qu'un sari fort léger.

Elle laissa tomber le sari et avança le pied droit pour essayer la température de l'eau du Gange, comme fait une Européenne aux bains de mer.

Au même instant, Mahia vit tomber sur sa bouche une main nerveuse, et luire devant ses yeux un poignard.

— Pas un cri, ou tu es morte ! dit une voix à son oreille.

Mahia s'évanouit, absolument comme aurait fait une Européenne en pareille situation.

Quand elle reprit ses sens, elle poussa un cri de douleur....

Sa belle chevelure avait disparu; elle était chauve; il ne lui restait plus que sa beauté, trésor vulgaire qu'on trouve dans tous les sérails.

Le marchand arménien avait réussi au-delà de tous ses souhaits, car il ne comptait pas sur un évanouissement qui le dispenserait d'user de violence.

Rien ne peut dépeindre le désespoir de l'émir, lorsqu'il revit Mahia chauve, comme un cèdre de Phénicie âgé de mille ans.

Je vais venger cet affront! s'écrie-t-il !

Je veux mettre Bengador à feu et à sang, pour punir le coupable.

Mes armes !

Mes soldats !

Mes chevaux !

Mahia fut alors bien inspirée.

— Mon doux seigneur, dit-elle, cet affront ne me vient pas des hommes, mais des dieux ; ainsi renoncez à toute idée de vengeance.

J'ai plongé ma tête dans les eaux saintes du fleuve, et avec un sentiment d'orgueil que les dieux ont voulu sans doute punir, ma chevelure est demeurée au pouvoir de ces êtres invisibles qui exécutent les ordres de Myhassor.

A ce nom de Myhassor, l'émir trembla comme un jeune palmier au vent du midi.

Mahia donna même ensuite de nouvelles et bonnes raisons pour démontrer à l'émir qu'aucun homme ne l'avait souillée de sa main profane, et que cet affront était l'œuvre des dieux.

En démontrant cela, Mahia ne courait pas le risque d'être répudiée; c'était Myhassor qui avait coupé ses cheveux.

Allez vous venger de Myhassor!

L'émir consola de son mieux la belle Mahia , et lui promit de l'aimer chauve, comme il l'aimait avec ses cheveux.

Hélas ! il fit cette promesse d'une voie si faible, que Mahia trembla pour l'avenir de cet amour.

Les femmes orientales ont toujours des ressources de coquetterie qui triomphent souvent.

Mahia, un jour, prit une ceinture de laine fine et légère comme une succession d'ailes de colibris, et ceignit ses tempes et son front de cette parure en la roulant avec une grâce exquise de contour.

Elle se regarda au miroir d'une fontaine, et se sourit comme la première femme qui mit la première rose dans ses cheveux, pour plaire au premier homme, dans l'idylle de l'Eden.

L'émir, en voyant Mahia coiffée de cette façon, poussa un cri de joie et la trouva beaucoup plus belle qu'avec des cheveux ; cette illusion d'ailleurs lui était chère, et il ne demandait pas mieux que de se tromper.

Mahia fut d'une coquetterie admirable ; elle changea cinq fois en un jour, la forme, la couleur et la disposition de sa nouvelle coiffure.

A chaque changement, elle venait sourire à l'émir, qui finit par déclarer que les cheveux étaient insupportables à voir, et que toutes les femmes de Bengador seraient obligées, par un décret, d'adopter la coiffure inventée par la belle Mahia.

Les femmes orientales ne demandent pas mieux que de subir des décrets qui leur imposent de nouvelles coiffures.

Au bout de quelques jours, le beau sexe bengadorien, enfermé au harem ou libre de ses actions, se coiffa très gracieusement selon la nouvelle mode appelée ***Dashour*** ou turban.

Toutes les modes ont des origines mystérieuses, comme celle du turban.

Mais l'histoire ne s'arrête pas là.

Un an après, on vint annoncer au sublime émir qu'un marchand d'esclaves proposait une jeune fille dont la beauté n'avait point d'égale sur les continents et les archipels.

L'émir sourit, et comme il s'ennuyait, selon l'usage des rois, des sultans et des émirs, il fit le signe nonchalant qui veut dire :

Faites entrer.

Le marchand était ou paraissait être un vieillard octogénaire et idiot ; un vieillard usé par le commerce des esclaves blanches, noires et bronzées ; en apercevant l'émir, il se prosterna et baisa la poussière de ses pieds.

L'émir le releva en souriant, et s'asseyant sur une pile de coussins, il demanda l'esclave.

Le marchand retroussa la portière et dit d'un ton de maître :
— Viens ici, Naourah (*félicité des yeux*).

Naourah était un vrai chef-d'œuvre ; sa chair semblait être tissue avec des rayons de soleil ; elle ressemblait à une de ces nymphes océanides, dont parle le divin poème du *Ramanaïna.*

L'émir cessa de sourire, comme un homme qui s'apprête à

aimer, chose toujours sérieuse ; il regarda Naourah, et *ses regards errèrent et moururent*, comme dit le grave Montesquieu, dans son poème libertin du *Temple de Gnide.*

Hélas! il n'y a point d'hommes graves, pas même Montesquieu!

Aussi avons-nous des révolutions tous les cinq ans.

Ce n'était pas la beauté de la jeune esclave qui avait complétement ébloui notre émir ; ses mains délicates déployèrent une chevelure superbe, plus noire et plus abondante que celle que portait Mahia avant l'invention du turban.

Les beaux cheveux!

S'écria l'émir ; je n'en ai jamais vu de plus beaux.

Heureusement Mahia ne pouvait entendre cette désolante et si impolie exclamation.

Le marchand inclina stupidement la tête, de l'air d'un homme qui n'attache pas une grande importance à la beauté des cheveux.

L'émir était en extase, et son imagination orientale avait épuisé toutes les images et les comparaisons qu'une belle chevelure peut inspirer.

Le marché fut vite conclu, quoique le marchand eût demandé un prix infini.

L'émir paya et ne regretta pas son or, du moins pour le moment.

La nouvelle esclave fut présentée à Mahia, qui lui fit un assez bon accueil, chose qui contrarie nos mœurs européennes, parce que la jalousie est une preuve de haute civilisation.

Mahia montra le palais et les jardins de l'émir à Naourah, qui regarda toutes ces beautés avec de naïfs transports de joie.

— Comment passe-t-on le temps ici?

— Demanda la jeune esclave avec candeur.

— On joue du luth.

— Ah ! j'aime le luth à la folie...

Et ensuite?

— On brode à l'aiguille.

— Très bien ! voilà ce que je n'aime pas...

— Ensuite?

— On prend des leçons de danse d'une célèbre Aspara.

— Oh ! j'aime la danse ! je prendrai des leçons...

— Après?

— On fait des parfums de fleur de rosier.

— Je ferai des parfums...

— Est-ce là tout?

— On se baigne dans un charmant bassin, sous le kiosque du palais.

— Voilà ma passion!

— Je nage comme un leu-tzée!

— S'écria l'esclave en battant des mains avec une joie enfantine.

— Je veux me baigner tout de suite, si c'est possible...

— Que fait notre maître et notre époux, en ce moment?

— Il s'occupe des affaires de l'État.

— Qu'est-ce que cela veut dire?

— Cela veut dire qu'il dort, dans un hamac, bercé par un esclave.

Cet exercice dure quatre heures; mais avant de s'y livrer, l'émir fait annoncer partout qu'il va s'occuper des affaires de l'État.

— Alors, rien ne nous empêche d'aller nager dans le bassin du kiosque?

— Sans doute; je vais vous y conduire, suivez-moi.

Mahia montra donc le chemin du rivage à l'esclave, et elle resta

dans le kiosque, pour assister à un exercice de natation qui promettait d'être fort curieux.

L'esclave entra dans un massif de hauts tulipiers, comme ayant l'intention d'y suspendre les vêtements dont elle allait se débarrasser avant de se mettre à l'eau, et Mahia prit son luth pour chanter un *pantoun*.

Une heure s'écoula et aucun bruit ne se faisait entendre du côté du bassin.

Mahia était fort inquiète ; elle avait déjà chanté trois *pantouns* et ne voyait rien paraître à la surface des eaux.

Elle avait oublié de demander son nom à la jeune esclave, et ne sachant comment l'appeler, elle descendit du kiosque et la chercha partout.

Elle ne la trouva pas.

A force de fouiller tous les recoins du taillis des arbustes riverains, elle vit flotter aux branches d'un jeune liquidambar une chevelure superbe qui, sans doute, ne paraissait pas appartenir au règne végétal.

D'abord Mahia recula de peur devant cette espèce d'apparition ; puis elle fit quelques pas, et osa même toucher du bout des doigts ces longs cheveux qui avaient perdu leur tête natale.

Enfin, après un long examen, elle reconnut, malgré une certaine variété dans la nuance, que ce trésor capillaire lui appar-

tenait; mais que l'art d'un coiffeur avait assujéti les racines de cette chevelure à un centre commun, en forme de calotte légère, ou pour mieux dire de réseau concave de la plus grande finesse.

Mahia voulut faire une épreuve à l'instant même; elle ôta son turban et se coiffa de ses anciens cheveux, qui reprirent naturellement leur place, grâce à l'artifice du coiffeur inconnu, mais très ingénieux.

La jeune femme se laissa emporter par le délire d'une joie folle; elle venait de rentrer dans toute sa beauté première, et quoique peu jalouse, elle s'estimait fort heureuse de n'avoir plus de rivale chevelue à craindre, et plus d'association inquiétante dans l'amour de l'émir.

Le soir venu, elle parut devant l'émir, laissant flotter sous son turban les longs cheveux noirs qui l'avaient fait tant aimer autrefois, et n'eut pas de peine à lui persuader que la divinité du Gange qui lui avait ravi ses cheveux les lui avait rendus, et que la nouvelle esclave, dans un accès de désespoir, causé par ce prodige, s'était précipitée dans le fleuve saint, et ne reparaîtrait plus probablement au palais.

L'émir était crédule comme les amoureux orientaux et même occidentaux; il bénit la divinité du Gange, et promit de se contenter de l'unité dans son sérail.

Le marchand Koëb, enchanté de sa spéculation qui était aussi



G DE GONET EDITEUR

LE

TURBAN



une vengeance, récompensa l'esclave en lui donnant sa liberté.

Ainsi, presque toutes les frivolités de la toilette ont été inventées par un défaut.

Une femme qui avait des mains laides a inventé les gants; une autre, par d'autres raisons, a inventé les fichus; une autre, pour corriger le tort des absences, a inventé d'autres artifices; une sultane chauve a inventé les turbans; ce qui n'a jamais empêché, ce qui n'empêchera jamais de voir ces frivolités et ces inventions artificielles portées par des femmes auxquelles on peut dire comme à Zaïre, en turban :

L'art n'est pas fait pour toi, tu n'en as pas besoin.

On aime à rebondir, dans un récit, d'un hémisphère sur un autre, par le chemin de fer de la pensée; on aime aussi à passer d'une chose frivole à une chose grave, et d'une histoire courte à une histoire longue; toutes ces variétés viennent en aide à l'intérêt, qui est la seule règle d'un narrateur.

Voici maintenant la parure la plus célèbre; le tissu par excellence, LE VOILE.

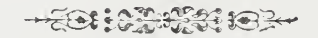
Ici les proportions du récit doivent grandir avec le sujet.

Les hommes ont inventé les remparts pour protéger l'honneur

des villes, et les femmes ont inventé les voiles pour se protéger.

Plus le tissu est léger, plus il est respectable.

Le mur de soie doit être plus sacré que le mur de granit.



LE VOILE.

Une vénérable mère disait un jour à sa fille : — Je mourrai bientôt, ma fille, et je te laisse, avec un regret, sur une terre et dans un pays où les plus grands périls t'attendent. Notre famille a des ennemis puissants chez les hommes d'une autre famille, et je sais que des serments criminels, prononcés dans d'horribles orgies, te menacent....

— Moi, ma mère ! interrompit la fille.

— Ecoute-moi jusqu'au bout, mon enfant. Ces serments ne menacent pas ta vie.... Les hommes qui se vengent d'une femme ne la tuent pas... Nos ennemis, les tiens, sont des ennemis implacables. Ils ont juré de se venger, ils se vengeront, c'est pourquoi

ne me regarde pas avec cet œil inquiet et effaré. Ecoute-moi; ce que je vais te dire est d'une mère tendre; il faut qu'avant de mourir je t'aie armée pour le combat.

Tu connais parmi mes écrins, un coffret parfumé que je n'ai jamais ouvert devant toi, que je n'ouvre jamais.

Ce coffret renferme ce que nous possédons de plus précieux.

Jadis nos pères étaient en guerre perpétuelle avec les Sarrazins. Ceux-ci vinrent un jour jusqu'au monastère de Cochamba, célèbre par la richesse de ses reliquaires et la vertu de ses religieux.

Il y avait surtout à Cochamba une vierge miraculeuse dont la statue d'or sans cesse entourée de mille lumières, resplendissait de pierreries.

Elle était si bonne, la vierge de Cochamba !

Elle guérissait les malades, elle consolait les affligés.

Dans toute la contrée, nul n'aurait voulu d'un ornement qu'on lui aurait demandé pour cette bonne vierge.

C'est ainsi qu'une de mes ancêtres lui donna un voile, admirable travail de broderie, qu'elle tenait des bontés du roi don Alphonse de Castille.

Quand les Sarrazins arrivèrent, ils avaient trompé la surveillance de nos hommes d'armes, et personne ne leur opposa de résistance.

Ils mirent tout à sac et à pillage. Notre belle madone disparut.

Mais, chose merveilleuse ! !

Les mécréants n'avaient pas emporté le voile de don Alphonse de Castille ! !

Il fut rendu à mon aïeule qui le donna à sa fille, sa fille le donna à ma mère, qui elle-même me l'a transmis comme je vais te le transmettre.

Ecoute-moi encore, ma fille bien aimée, car tout ce que j'ai dit ne serait rien si je n'achevais pas.

Ce voile précieux, qui a reposé sur la tête et les épaules de la vierge miraculeuse, est doué de qualités éminentes.

Contre les ennemis qui ont juré ta perte, ce frêle tissu sera un rempart protecteur.

Porte-le toujours, ne le quitte jamais, ma fille ; c'est la prière que t'adresse une mère qui se sent mourir ; les ans s'appesantissent sur elle et creusent la tombe sous ses pas.

Tu exauceras cette prière, n'est-ce pas, ma **Joachina** chérie?....

Joachina, c'était le nom de la jeune fille, ne répondit que par un signe d'assentiment.

Emue de l'anxieuse sollicitude que montrait sa mère, **Incarnacion**, pour son avenir, elle cherchait, dans sa jeune tête, la clef des énigmes cachées sous ces mots de périls et de vengeances.

Son esprit errait à l'aventure et s'égarait dans mille imaginations bizarres.

Incarnacion avait quitté sa fille pour entrer dans ses appartements.

Elle revint bientôt tenant à la main un admirable coffret de bois de senteur dont les ciselures et les incrustations rappelaient les arts d'une autre époque.

Cette femme vénérable en tira, avec une émotion pieuse, un voile noir, léger tissu de gaze que rehaussait une broderie splendide, magnifique chef-d'œuvre à l'aiguille.

Sans doute les mains habiles de quelque noble châtelaine avaient consacré à ce patient travail les longues heures de loisir que lui laissait l'absence d'un époux guerroyant contre les infidèles !

Joachina suivait de l'œil tous les mouvements de sa mère, et en même temps admirait la richesse et le fini de la broderie.

Incarnacion avait lentement déployé le voile, et le tenant des deux mains, elle le posa sur la tête et sur les épaules de Joachina.

C'était une belle jeune fille dont les cheveux aussi noirs que l'ébène tombaient en boucles ondoyantes sur un cou souple et flexible, sur des épaules arrondies, et dont la peau ressemblait à un blanc satin.

Son visage, outre la régularité des lignes, avait cette blancheur mate, brillante et transparente, particulière aux femmes de son pays.

Sa taille élégante savait allier dans le port la grâce avec la dignité.

Tout en elle était doux, harmonieux et suave.

Parée du voile noir de la vierge miraculeuse, elle apparaît plus belle encore, et sa mère en y posant la dernière agrafe ne peut s'empêcher de l'admirer.

— Maintenant, s'écrie Incarnacion, vienne la mort : je l'attends avec tranquillité ; les méchants ne pourront rien contre ma fille.

Joachina resta silencieuse.

Elle ne comprend pas bien ni les craintes maternelles, ni les projets ennemis.

Seulement, avec un coin du voile noir, elle essuie furtivement une larme qui, après avoir brillé comme une perle au bout de ses cils bruns, trace lentement un sillon sur sa joue.

Joachina avait alors quinze ans.

Sa mère ne touchait pas encore au demi-siècle.

Rien ne faisait donc prévoir une séparation prochaine.

Mais Incarnacion avait dit vrai quand elle avait parlé de la mort qu'elle sentait venir.

Veuve avant l'âge, et d'un intrépide soldat qui était tombé sous le poignard d'un assassin, elle avait éprouvé le contre-coup cruel de cette mort.

La vengeance avait fait deux victimes, celle qui était tombée, et celle dont la vie, consumée par le deuil, les angoisses et les sollicitudes, allait bientôt finir.

Un mois à peine s'est écoulé depuis que Joachina a entendu les terribles révélations de sa mère, et Incarnacion touche à ses derniers moments.

Au chevet de la mourante, la jeune fille est agenouillée et prie.

Sa mère n'entend déjà plus le murmure de cette prière, mais, jusqu'à la dernière heure, son regard, en s'éteignant, distingue le voile noir de la vierge miraculeuse !

Bientôt Joachina resta seule sur la terre.

Situé au pied des dernières montagnes des Pyrénées-Occidentales, le bourg de **Sunya** mire ses blanches habitations dans les eaux limpides de la **Vargas** qui court à quelques lieues de là mêler ses eaux douces aux ondes amères de l'Océan.

Sur les bords de la rivière croissent en grand nombre les lauriers blancs et roses; leurs tiges flexibles, leurs odorants bouquets se mettent sous la protection des troncs géants des catalpas qui laissent pendre entre leurs larges feuilles de longues grappes de blanches clochettes veinées de pourpre et d'or.

Le lit du fleuve est partout encombré d'arabesques de nénuphar au milieu desquelles viennent s'ébattre de grandes compagnies de cygnes blancs et noirs, promenant avec majesté dans toutes les directions des zéphyres leur cou flexible comme un gouvernail.

De tous côtés, dans la campagne arrosée par la Vargas, on ne voit qu'aloës, agaves, cactus aux formes charnues et puissantes, youcas aux dards flexibles, aux fleurs ravissantes de blancheur, mimosas, orangers, grenadiers, palmiers, cèdres, tamaris, acanthes, arbres et plantes d'Europe et d'Orient, parfum et verdure, tout ce que la nature a de plus riche sous un ciel toujours clément, un désert de végétation, une terre où l'homme peut faire à sa bien-aimée mille chambres nuptiales avec des colonnes enivrantes de parfum et de fraîcheur, sans qu'aucun bruit indiscret vienne jamais troubler leurs paroles d'amour!

C'est au milieu de ces magnificences qu'est située la maison natale de Joachina.

Simple et modeste demeure, elle emprunte ses plus beaux ornements à cette nature luxuriante qui l'environne.

A Véra, bourg voisin de Sunya, une maison, au contraire, frappe tout de suite les regards du voyageur.

C'est le manoir des comtes de Elipand, véritable forteresse, avec ses fenêtres crénelées et ses fossés profonds. Les Elipand sont les ennemis traditionnels et héréditaires de Joachina.

Une cause futile fut le prétexte de cette guerre.

Dans un tournoi, la noble dame, chargée de récompenser le vainqueur, avait favorisé l'ancêtre de Joachina.

Le comte de Elipand, qui avait courtoisement disputé la victoire, ne put subir cet échec, et quelque temps après il tua traîtreusement, par derrière et par surprise, celui qui lui avait été préféré.

Ce meurtre fut cruellement expié, et depuis trois générations, rarement l'homme échappait à la mort violente qui sans cesse le menaçait.

De même que Joachina, le comte don Luis de Elipand restait seul de sa famille.

Jeune encore et vigoureux, nonobstant une vie agitée et semée d'alarmes (c'était lui qui avait fait Joachina orpheline), il avait juré de mettre un terme à cette guerre d'extermination que se faisaient les deux familles, dénouement qui ferait pâlir les plus ingénieuses conceptions des vengeances célèbres.

Ce serment fatal, rapporté à Incarnacion, avait aux regrets de la veuve ajouté les angoisses maternelles.

Cependant les jours succédaient aux jours, les mois aux mois, et depuis plus d'une année, la terre recouvrait le corps inanimé de sa mère, sans que Joachina eût aperçu l'ombre même d'un péril.

Il est vrai qu'elle ne quittait pas plus le voile noir de la vierge miraculeuse qu'une place fortifiée ne quitte ses lourds remparts de pierre.

Ce voile léger était son rempart, et les hommes qui chaque jour attaquent et jettent par terre les plus solides murailles, n'attaquaient pas la jeune fille ainsi défendue.

Il reposait toujours sur sa tête et sur ses épaules.

Sous les arbres des promenades, à l'église, à la maison, toujours on la voyait drapée dans la superbe broderie de la madone.

Ce fut néanmoins ce voile qui la fit un jour remarquer d'un cavalier du voisinage, qui par hasard était venu à Sunya.

L'heure de la prière avait attiré les fidèles à l'église.

Tapie dans un coin de la chapelle consacrée à la Mère des Sept-Douleurs, Joachina priait recueillie, quand tout-à-coup l'éperon d'or du chevalier retentit sur la dalle sonore.

Nul ne pourrait dire pourquoi, en cet instant, le cœur de Joachina battit avec violence.

Le cavalier passait quand le voile noir attira son attention, et il s'arrêta, lui aussi, comme pour prier.

Une belle taille, une fière mine que servaient à merveille une longue et soyeuse chevelure brune, un front dont la pureté semblait échappée à la figure d'une jeune fille, une moustache noire finement découpée sur la lèvre, un œil d'où jaillissaient par moments des éclairs rapides, une pose noble, gracieuse et mélancolique; tel apparut ce jeune homme à Joachina, dans un regard furtif que celle-ci lui lança.

Mais ce regard avait été saisi au passage.

Il avait frappé en plein cœur **Don José de Ribéra.**

Joachina elle-même avait senti un trouble intérieur. Honteuse,

elle avait cherché un refuge dans la prière, et elle adressait des paroles ferventes à Celle qui console.

Cloué à sa place, don José ne la quittait pas de l'œil.

Il savourait toutes les harmonies qu'exhalait cette belle jeunesse, et son imagination flottait dans des rêveries ineffables.

Les prières étaient finies; les fidèles abandonnaient le temple.

Quand elle passa près de lui, son cœur tressaillit et son âme fut inondée d'une immense joie.

Il suivit longtemps la jeune fille d'un de ces regards veloutés par l'amour, qui n'appartiennent à l'œil de l'homme qu'en ces moments suprêmes.

La nature était dans ses plus beaux jours.

Le printemps diaprait la campagne de ses plus riches couleurs.

Les fleurs ouvertes par un soleil de mai laissaient tomber de leurs calices féconds des parfums délicieux qui embaumaient l'air et chargeaient la tiède atmosphère de senteurs enivrantes.

La joie et l'amour étaient partout.

Aussi quand Joachina, après avoir, sous le charme du doux

regard de l'étranger, traversé ces campagnes heureuses, regagna sa demeure isolée, elle n'y trouva pas le repos qu'elle y avait laissé quelques heures auparavant.

Le trouble dont elle avait été saisie à l'église marchait avec elle.

C'était désormais son compagnon.

Don José de Ribéra n'était pas plus tranquille.

Pour la première fois, il faisait connaissance avec ce sentiment d'amour profond et vrai, source de nos plus douces félicités et aussi parfois de nos douleurs.

A la même heure, un autre homme cherchait à mettre à exécution ses pensées criminelles.

Toujours face à face avec ses idées de vengeance, toujours prêt à accomplir son serment, le comte Élipand n'ignorait rien de ce qui se passait à Sunya.

Plusieurs fois il avait suivi la jeune fille sans qu'elle l'aperçût.

Mais toujours un obstacle secret, un charme inconnu l'avait arrêté; sans doute les vertus cachées du voile noir de la vierge miraculeuse.

Rarement, depuis la mort de sa mère, Joachina paraissait en public.

Sauf l'église, où l'on était sûr de la toujours rencontrer aux heures de la prière, on ne la voyait presque nulle part, et chacun la louait de cette grande réserve.

Cependant une fête qui, à cette époque, mit en émoi tout Sunya, devait la décider à rompre avec ses habitudes d'austère retraite.

Une course de taureaux, avec ses émouvantes péripéties, ses brillants *picadors*, ses *chuchillos* bariolés, ses intrépides *matadors*, a de tout temps été un spectacle merveilleux en Espagne.

Or, c'était une fête de ce genre qu'on préparait à Sunya.

De toute la province on devait accourir pour assister à ces scènes aussi variées que palpitantes d'intérêt; et peut-être, l'espoir de rencontrer, parmi ces étrangers venus de toutes parts, le beau don José de Ribéra fut-il pour quelque chose dans la détermination de la jeune fille.

Le matin de la fête, toute la petite ville était en mouvement. Les étrangers arrivaient en foule, et chacun recevait des amis ou des hôtes.

Dans les rues, sur la place, aux promenades, on ne s'abordait que le sourire aux lèvres et à l'œil, la joie au front, le propos léger à la bouche.

A l'heure indiquée, tout le monde se porta au Cirque, et bientôt le vaste amphithéâtre n'eut plus une place vide.

Il y avait là des femmes de tout âge et de toute beauté, mais comme le diamant ne brille jamais d'un éclat plus vif qu'au milieu des pierres précieuses de toutes sortes, à chacune desquelles il emprunte quelques-uns des reflets qui étincellent dans son prisme scintillant, de même Joachina, au milieu de toutes ces femmes belles, resplendissait d'une beauté sans pareille.

Un instant tous les regards s'arrêtèrent sur elle, quand elle entra radieuse avec son voile noir jeté sur sa chevelure magnifique, dont l'ébène miroitait sur une blanche rose.

Le taureau fut lâché et les picadors entrèrent en lice.

Aussitôt toute l'attention fut absorbée par le spectacle.

Cependant deux regards ne quittaient pas la jeune fille, le regard du comte don Luis de Elipand et le regard de don José de Ribéra.

— Bravo, picador! cria la foule à un coup de lance admirablement porté au taureau, au moment où celui-ci allait éventrer un cheval et mettre en péril la vie du cavalier.

— Que la sainte Vierge te protége, mon fils! cria-t-elle à un churchillo téméraire qui, avec une rare intrépidité, venait attacher ses dards chargés de fusées pétillantes au cou musculeux et aux flancs de la bête sauvage.

— Vive le taureau ! quand quelque coup de corne malheureux déchirait les chairs et faisait jaillir le sang de quelque infortuné ou maladroit lutteur.

C'est le tour du matador ; car l'animal est arrivé au paroxysme de sa rage.

Ses naseaux fument, et l'écume qui sort de sa bouche et de ses narines est teinte de sang.

Deux coups de lance lui ont ouvert le flanc ; ses yeux jettent des flammes ; sa fureur ne connaît plus de bornes.

Le matador fait son entrée et la foule applaudit.

Son costume éblouissant est chargé d'or et de broderies.

Il salue en tirant sa bonne épée à double tranchant, et la foule bat des mains.

Des mains d'un churchillo il prend un lambeau et s'approche résolument du taureau.

Celui-ci se précipite les cornes baissées ; le matador l'attend de pied ferme.

Son œil infaillible cherche le défaut de l'épaule.

Mais l'instant est passé ; d'un bond il s'écarte et les cornes du taureau ne frappent que le vide.

La foule rugit d'impatience; elle attend le dénoûment, et n'admire plus la souplesse qui le retarde.

Mais le taureau s'est retourné; aussi prompt que lui, le matador a fait volte-face.

Son lambeau écarlate brille et flamboie dans les yeux de l'animal.

Le matador est atteint, il saisit la corne, il va périr.

Non!... car son glaive acéré pénétrant par le défaut de l'épaule a couché son adversaire mourant sur le sable.

Le drame est fini, et la foule crie bravo au matador, comme elle eût crié *bravo toro!* si celui-ci fût resté maître du champ de bataille.

Pendant que tous, l'esprit tendu vers l'arène, ont suivi les moindres incidents du combat, le ciel s'est couvert de sombres nuages.

L'air devient lourd; les fleurs, comme affaissées sous leur propre poids, inclinent tristement leur tête vers la terre; sur les arbres, les feuilles agitées tremblent sans que le moindre souffle de vent sillonne l'espace; de larges gouttes de pluie tombent pesamment sur le sol et commencent l'orage épouvantable qui bientôt inondera toute la contrée.

Chacun fuit, chacun a hâte de regagner sa demeure.

Joachina prend précipitamment le chemin qui conduit à son habitation : c'est un sentier agreste tout bordé d'aubépines en fleurs.

Dans sa fuite, la jeune fille ne fait pas attention au voile noir de la madone de Cochamba.

Il vole autour de sa tête ; mais dans son vol une branche indiscrète l'accroche et le retient.

Joachina ne s'en est pas aperçue ; elle marche toujours, et le voile noir reste suspendu aux aubépines fleuries.

Deux hommes l'ont précédée dans le sentier.

L'un, don José de Ribéra, l'attend malgré l'orage, pour la voir passer seulement, derrière un rideau de sycomores et d'érables qui voile la maison.

Il attendra longtemps et en vain.

Car l'autre est don Luis de Elipand.

Au milieu de ce désordre de la nature, il est resté face à face avec sa pensée criminelle.

Pendant la fête, il a vu Joachina si belle qu'il sent bien que tant de jeunesse et de beauté ne peuvent manquer de faire naître des adorations dévouées, et il a résolu de perpétrer ce soir même ses dernières vengeances.

Caché derrière la haie, à un détour du sentier, il épie; son cheval robuste est caché dans la forêt voisine.

Il attendit quelque temps.

Aux quatre coins de l'horizon, les éclairs, en sinistres losanges, fendaient les nues; leur bleuâtre clarté préludait au terrible bruit du tonnerre, qui éclatait enfin et était trente fois répété par les sonores échos des montagnes.

A la sinistre lueur d'un éclair, Elipand aperçoit près de lui la jeune fille éperdue qui cherche un abri; elle n'a plus son voile noir, et ses cheveux flottent à l'aventure sur son cou d'ivoire.

Elipand bondit sur elle comme un tigre sur sa proie, la saisit, la bâillonne, l'entraîne, et, avant qu'elle ait eu le temps de se reconnaître, la place sur son cheval et s'élance au galop dans la direction de Véra.

Rien ne l'arrête, ni les branches des arbres, qui, secouées par la tempête, cassent et jonchent les allées de leurs débris, ni la Vargas, qui, grossie par les innombrables rigoles improvisées par l'orage, mêle le fracas des galets qui parquettent son lit à celui du tonnerre et des vents.

Rapide comme la flèche, il fend l'espace et arrive à Véra.

La vélocité de cette course a rendu la jeune fille qui, au premier instant, s'était évanouie, au sentiment de la situation présente.

Aussi quand bâillonnée, brisée, le comte l'entraîne dans son appartement, elle se débat, elle retrouve ces forces suprêmes qui ne nous viennent qu'au dernier moment; elle oppose une énergique résistance à cette étreinte convulsive, et la force seule brutale, violente, opiniâtre, peut la jeter dans une chambre isolée: c'est l'appartement retiré de don Luis, d'où nul ne pourra entendre les cris et les plaintes de la victime.

Pauvre Joachina! Ainsi se débat le passereau sous la serre de l'autour.

Don Luis a lâché la jeune fille et quitté l'appartement; elle est tombée demi-morte sur un fauteuil. Mais bientôt elle se relève et prie avec ferveur la madone qui l'avait toujours protégée. Ainsi agenouillée, avec un œil humide de prière et d'espérance, on dirait la statue de l'Invocation.

Une première heure s'écoule, puis une seconde s'écoule, et don Luis ne reparaît pas. Anxieuse, la jeune fille croit être le jouet d'un affreux cauchemar; elle cherche un prétexte à la moindre lueur d'espérance, mais l'espérance ne vient pas.

Don Luis éloignait ses serviteurs et faisait les derniers préparatifs de sa vengeance.

Cependant, don José, après avoir longtemps et vainement attendu, avait profité d'un répit de l'orage pour reprendre le sentier qui conduisait à Sunya. Arrivé devant l'indiscrète aubépine qui

avait dérobé le voile noir de la jeune fille, il le reconnut, et mille sinistres pensées traversèrent son esprit.

Sous différents prétextes, tous les serviteurs ont été éloignés du château de Elipand. La maison est complétement isolée; le comte don Luis y est seul avec Joachina. Il tient sa vengeance ; cette pensée suffit pour faire rayonner d'un contentement infernal la figure du comte. Il ne s'attendait plus qu'à une faible résistance, et sa haine héréditaire serait assouvie.

Quand il rentra dans l'appartement où il avait laissé la jeune fille, Joachina était assoupie dans une de ces poses molles et voluptueuses que prennent les jeunes filles dans leur sommeil. Au bruit de la porte, elle se réveilla et se tint debout.

Le comte alla droit à elle et voulut la toucher, mais la jeune fille, faisant quelques pas en arrière, se défendit, renversant les meubles entre elle et son lâche ravisseur. Lutte inutile ! Déjà la main profane du comte a effleuré la chevelure flottante et parfumée de la jeune fille ; son bras enlace cette taille élégante. Sous cette étreinte, la jeune fille s'abat, et déjà le comte pose ses lèvres lascives sur le cou détendu, quand la porte retentit sous les coups redoublés d'une main énergique, et tombe brisée en éclats.

Avant qu'Elipand ait eu le temps de se relever et de se reconnaître, un homme se précipite dans l'appartement ; une épée nue brille dans sa main, et frappe le comte qui reste à terre baigné dans son sang.

Le libérateur inconnu jette rapidement son manteau sur les

épaules de la jeune fille et l'entraîne après lui ; à peine dehors, il remet sur sa tête le voile noir de la vierge miraculeuse de Cochamba !

C'était ce voile qui avait guidé *don José de Ribéra* au château de Elipand. Comme tout le pays, don José savait la rivalité des deux familles, et, en trouvant cette broderie accrochée aux aubépines du sentier, il ne douta pas que la jeune fille ne fût tombée dans un guet-apens.

Cependant Joachina suivait son libérateur dans lequel elle avait reconnu le beau cavalier des heures de la prière. L'orage touchait à sa fin ; la pluie ne tombait plus ; le tonnerre grondait encore à la sourdine, mais les nuages pesants se retiraient lentement portés sur les ailes des vents ; la terre se ranimait et se préparait à faire coquettement servir cette ondée à sa parure du lendemain. Bientôt l'azur du ciel ne fut plus terni que par quelques flocons blancs et rares d'une neige vaporeuse ; quelques étoiles montrèrent leur front timide, et la lune même éclaira de sa pâle et mélancolique clarté le chemin que suivait la chevauchée silencieuse et rapide de Joachina et de son libérateur don José de Ribéra.

Quand les serviteurs rentrèrent au château de Elipand, leur maître n'était plus ; la blessure avait été profonde et sûre. Le bruit de cette mort se répandit promptement dans la contrée, et tout le monde s'en réjouit, car tout le monde aimait Joachina, aussi bonne que jeune et belle.

C'est pourquoi, quand deux mois plus tard, l'église de Sunya se revêtit de ses plus beaux ornements, quand les cloches envoyèrent dans les airs leurs plus joyeuses volées pour le mariage de Joachina et de don José de Ribéra, la foule accourut plus nombreuse et tout aussi heureuse que pour le combat de taureau.

Le prêtre bénit avec bonheur cette union. La jeune fille fonda à la vierge, sa patrone, une magnifique chapelle; elle l'orna d'une belle statue d'argent, et sur ses épaules repose maintenant le voile noir de la madone de Cochamba! Mais Joachina a maintenant son voile de mariage dont elle se pare souvent, ayant conservé une espèce de dévotion à cette parure.





LE

VOILE



LA PÉLERINE.

Le monde, dans ses pompes, recueille quelquefois l'héritage de la religion.

Ce qui est sacré devient profane, ce qui est profane devient sacré.

Toutes les femmes ont porté des pélerines, mais peu de femmes ont fait des pélerinages à Rome ou à Jérusalem.

Les belles dames de Florence ont adopté les pérelines après le siége de Florence de 1527.

Cette transmission de mode se rattache à une histoire qui fit beaucoup de bruit au palais Strozzi, et au palais Riccardi.

Nous allons la conter.

Un jour, Raphaël Sanzio admirait un bas-relief que Lucca della Robbia cisela pour le maître-autel de Santa-Maria-Novella de Florence.

Ce chef-d'œuvre représente le buste d'une madone, et le marbre est une chair ; il respire et attendrit.

— Où donc a-t-il trouvé un modèle pour sculpter ce marbre ? dit Raphaël à haute voix.

— Je le sais, dit une jeune fille, debout à côté de Raphaël.

— Ah ! tu le sais,

— Dit le peintre en se retournant.

— Cela m'étonne beaucoup.

— Tu es trop jeune pour avoir connu Lucca della Robbia.

— Ce n'est pas moi qui ai servi de modèle,

— Dit la jeune fille en rougissant.

— C'est ta mère, peut-être....

— Oui, Seigneur.

— En effet,

— Dit Raphaël, en examinant avec attention la jeune fille, à la clarté des cent bougies qui brûlaient dans la chapelle des Rucellaï ;

— En effet, il y a un air de famille entre ce marbre et toi....

C'est évident !

— Vous êtes bien bon, seigneur.

— Comment te nommes-tu ?

— Bianca.

— Quel est ton état ?

— Je suis modèle, comme ma mère.

— Dans quels ateliers as-tu travaillé ?

— Chez les maîtres Ghirlandaïo, et Taddeo Gaddi, le fils.

— Viens chez moi, demain, aux *Vingt-trois heures*....

Tu me connais sans doute ?

— Qui ne vous connaît pas ?

— Répondit la jeune fille en souriant.

Lorsqu'on regarde cet admirable médaillon de marbre que Lucca della Robbia cisela pour Santa-Maria-Novella, l'église que Michel-Ange appelait son épouse, on est tenté de croire que Raphaël a emprunté au génie de l'illustre sculpteur le type de ses premières vierges.

Il y a du vrai dans cette hypothèse, comme on vient de le voir.

Raphaël ne passa que deux jours à Florence, après cette rencontre à Santa-Maria-Novella ; il était appelé à Sienne pour y peindre les grandes fresques de l'histoire du pape Pie II.

Il ne reçut donc que deux fois Bianca dans son atelier, et crayonna quelques cartons.

Le troisième jour, Bianca, toute fière et heureuse de poser pour un artiste déjà illustre, frappait à la porte de l'atelier du maître; elle ne s'ouvrit pas.

Selon son usage, Raphaël était parti brusquement et sans dire un seul mot d'adieu à ses élèves, à ses modèles, à ses amis.

Bianca reconnut, au désespoir qui vint la saisir, qu'il y avait au fond de son cœur un autre sentiment à côté de l'admiration. Elle lutta d'abord courageusement contre sa pensée, mais la blessure était trop vive ; il lui était impossible d'oublier Raphaël, puisqu'elle l'avait vu. Elle subissait les infortunes de tous les modèles italiens qui avaient posé devant ce maître ou cet ange.

Alors elle forma un projet bien téméraire pour une jeune fille de son âge et de sa beauté, mais comme son désespoir ne lui offrait d'autre ressource que la mort, tout projet lui paraissait bon s'il lui donnait la vie.

On disait partout, dans Florence, que Raphaël était parti pour Rome; c'était donc à Rome qu'il fallait se rendre.

Quel voyage à cette époque! quelle route! quels périls!

Il fallait suivre pendant six jours, à pied, la crête des Apennins, traverser des forêts sombres, des vallées solitaires, des plaines immenses, un long désert enfin, mais un désert malheureusement peuplé de bandits, que les guerres civiles avaient déposés dans les gorges des Apennins, comme un limon vivant.

Au moment de commencer ce long voyage, Bianca sentit que les forces lui manquaient.

On ne racontait alors, à Florence, que d'horribles histoires qui venaient de ce côté-là; les Apennins étaient le théâtre permanent où se jouaient les drames les plus épouvantables.

Les défilés de Riccorsi et la forêt de Viterbe surtout se présentaient à l'imagination des voyageurs, comme des repaires de violences, de spoliations et d'assassinats.

Bianca crut trouver, dans le choix d'un costume respectable, une garantie certaine contre tous les accidents de ce voyage.

A cette époque, les plus formidables bandits avaient encore quelque vénération pour les choses religieuses ; ils accordaient souvent à l'habit des égards qu'ils refusaient à l'individu. On n'explique pas ces anomalies de mœurs, on les constate. L'homme est toujours un étrange raisonneur.

Cette réflexion faite et longuement mûrie, Bianca se revêtit d'un costume de pélerine, et chargea le camail, qui donne son nom à l'habit, d'une foule de ces coquilles ramassées pas les pélerins, dans les vallons de l'Hyemen, près de la ville sainte : elle couvrit sa tête d'un vaste chapeau qui abrite le visage contre le soleil de Syrie, et prit le bourdon qui soutient la fatigue et sert à sonder le lit des torrents, quand il faut le passer à gué.

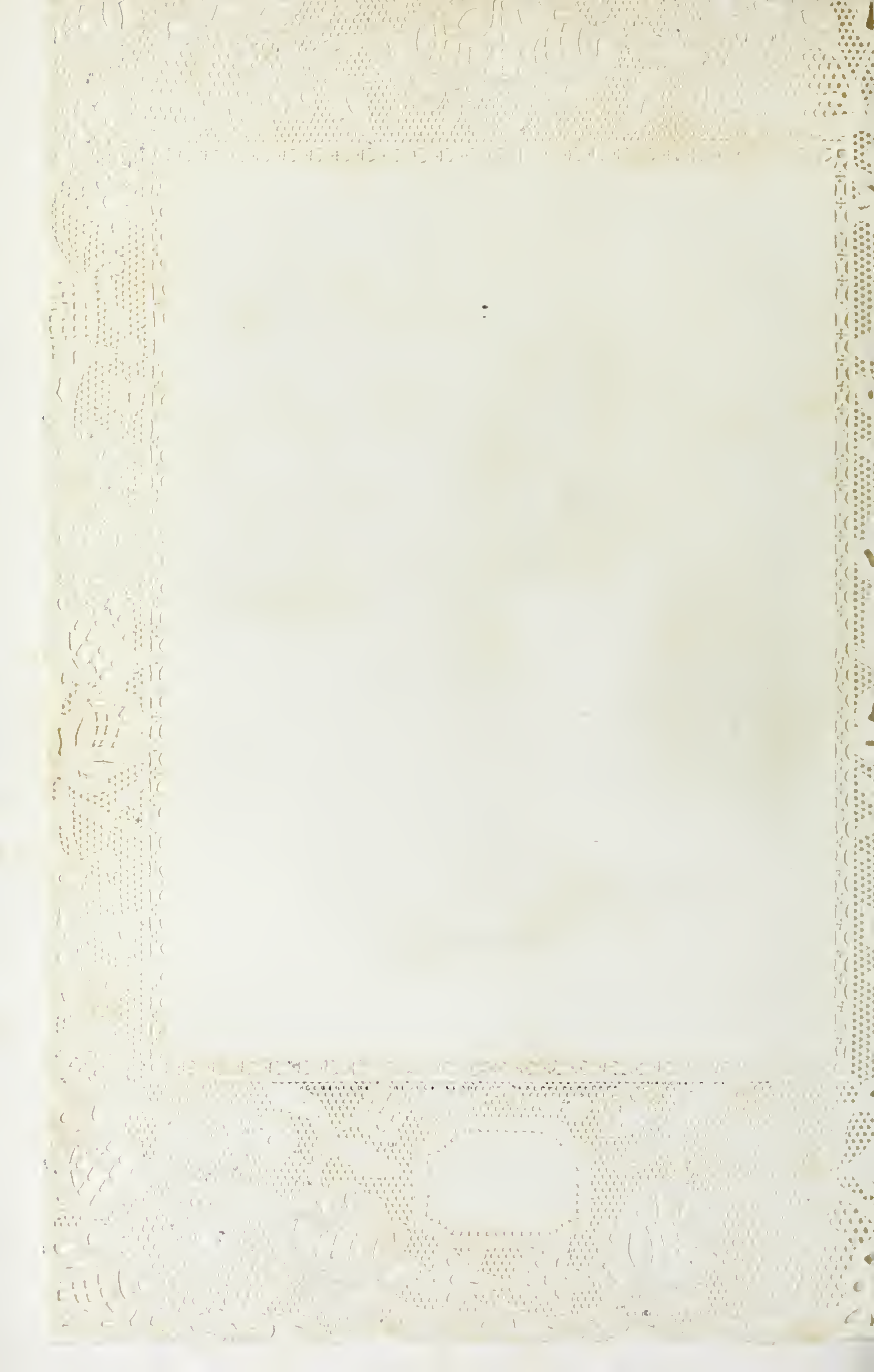
Ensuite elle déroba aux yeux déprédateurs, une petite escarcelle où luisaient quelques pièces d'argent et dor, chastement gagnées dans les ateliers, et bien sûre de ne pas devoir sa vie à des aumônes douteuses, elle prit la route romaine de Poggi-Bonzi, première étape des Apennins.

A l'entrée de tous les villages, on trouvait alors une étable qui était l'hôtellerie des pélerins fatigués. Le maître arrivait et demandait au pauvre piéton s'il avait de quoi payer sa nuit et son oreiller de paille. Ordinairement la réponse était négative, alors le maître se retirait en disant : — Dormez et reposez-vous, Dieu me paiera.

Avec les progrès de la civilisation, tout voyageur est tenu de payer son gîte. Nous avons détruit les petits et les grands caravansérails du pauvre. Il est vrai que la munificence des gouverne-



LA
PÉLERINE



ments accorde quinze centimes par lieue à tout chrétien errant sur les grandes routes ; avec ce secours, il y en a beaucoup qui se vengent de cette ironie, en demandant, les armes à la main, quelques centimes additionnels aux passants.

Bianca partit de Poggi-Bonzi, et se mit sur la route de Sienne. Les Apennins ne sont pas très sauvages de ce côté ; les périls de la voyageuse y sont moins grands. Arrivée à Sienne, la pélerine, ne se doutant point que Raphaël était dans cette ville, poursuivit sa marche sur Torrinieri, et entra dans un domaine affreux, plein d'embûches et de dangers.

Un soir, elle se trouva au fond d'un ravin, dominé de tous côtés par de hautes montagnes ; ce lieu se nomme aujourd'hui Riccorsi : les anciens auraient pu en faire le vestibule de l'enfer. Toute végétation a disparu ; le sol y conserve ces teintes désolées que Salvator Rosa reproduit sur ses toiles de paysage. Les torrents et les cataractes y croisent leurs écumes avec des bruits lugubres ; çà et là d'énormes cavernes béantes menacent le voyageur d'une prochaine descente de bandits.

Les ténèbres devenaient profondes dans ce gouffre, et le petit sentier tracé par les chevriers et les pélerins, au flanc des précipices, avait disparu. Une bande d'hommes sortit d'une gorge étroite et se montra tout-à-coup aux regards de Bianca, qui recula en poussant un cri de terreur. Aussitôt elle fut entourée, et les visages et les costumes qui se montrèrent n'étaient pas de nature à la rassurer en pareil lieu et à pareil moment,

Bianca recommanda aux saints du paradis sa vie et son honneur.

Le chef de ces hommes, ou pour les appeler par leur vrai nom, de ces bandits, regarda très attentivement la jeune fille, puis la salua, et lui donna une petite pièce de monnaie ; aussitôt, et comme à l'envi, toute la bande imita la conduite et la générosité de son chef.

En un instant tout le monde avait disparu.

Bianca continua sa route aux étoiles et ne désespéra pas d'arriver à Rome, après avoir couru un si grand péril.

Un autre jour, elle descendait des hauteurs de San-Lorenzo et découvrait le village de Bolsena et le lac de ce nom, avec ses deux îles, vertes comme des corbeilles de feuillages, au milieu des eaux.

Cette perspective riante lui réjouit le cœur ; elle suivit le sentier suspendu au flanc de la montagne du lac, et comme la nuit tombait, elle fut arrêtée par trois hommes à mine farouche, qui la bâillonnèrent et la conduisirent sur une barque amarrée à la rive du lac.

Cette fois, elle crut sa dernière heure venue, ou du moins elle se consola en songeant qu'elle n'aurait qu'à mourir ; c'était le moindre des malheurs à redouter de pareilles gens.

La barque, dirigée par deux rames, atteignit la plus grande

des deux îles du lac de Bolsena, et Bianca, qui, dans les ténèbres, ne savait trop où on la conduisait, se trouva bientôt dans une vaste salle, ou pour mieux dire dans un souterrain qui paraissait un asile de faux monnayeurs.

Douze hommes à visage sinistre étaient assis sur une estrade, et semblaient tenir conseil.

Bianca venait de tomber, non pas dans une troupe de bandits, mais au pouvoir de la secte naissante des adeptes de l'immortalité, dont le berceau fut l'île de Bolsena.

Celui des douze qui avait un maintien et un langage de président prit la parole, et dit d'un ton mystique et solennel :

— Femme, où vas-tu?

— A Rome, répondit la pélerine.

— D'où viens-tu?

— De Florence.

— As-tu aimé un des fils des hommes?

— Oui.

A ce dernier mot, le chef des adeptes démontra aux autres qu'à cause de cet aveu ingénu, et qui était vrai, à coup sûr, cette

jeune fille ne pouvait servir comme expérience aux chercheurs de l'immortalité du corps.

Et en effet, ainsi que l'atteste la chronique de cette secte incroyable, Bianca, par l'aveu naïf de son amour, n'était pas la victime exigée, et son sang versé ne pouvait pas contenir le germe de cette immortalité promise aux farouches illuminés de Bolsena.

Ainsi, Bianca fut ramenée au rivage sans autre aventure fâcheuse ; elle suivit la rive circulaire du lac et arriva au village, qu'elle traversa ; puis remontant la côte opposée, elle gagna Montefiascone pour y passer la nuit.

Le lendemain, elle se trouva dans une plaine immense, à l'extrémité de laquelle l'œil découvrait des points blancs qui indiquaient une ville et une montagne couverte d'arbres et de nuages : c'étaient la ville et la forêt de Viterbe.

Il lui fallut toute la journée pour traverser la vaste plaine qui semblait vouloir s'éterniser sous les pas de la jeune pélerine ; de temps en temps, des passants fort suspects venaient la regarder de près, puis ils se retiraient sans mot dire et continuaient leur route. Les chevriers s'arrêtaient un instant devant elle, et lui demandaient sa bénédiction.

A la nuit tombée, elle arriva devant le monastère de Notre-Dame de Viterbe, si renommé en Italie. Là, elle reçut l'hospitalité. L'aurore venue, Bianca se fortifia de tout son courage pour

gravir et traverser la montagne et la forêt de Viterbe, ce classique domaine des terreurs et des assassinats.

La montagne élève son sommet dans les nues ; ce sont, pendant six heures de marche, des arbres séculaires, des ravins profonds, des abîmes voilés de verdure, des croix sinistres qui annoncent au passant que le sang a été versé là, par le poignard. Lugubre route qui donne le frisson aux plus vaillants !

A cette époque, il était impossible de traverser la forêt de Viterbe sans y rencontrer une aventure fatale, et même, au commencement de ce siècle, elle justifiait encore son antique et hideuse réputation.

Tous les criminels européens s'étaient donné rendez-vous dans la forêt de Viterbe, ou, disons mieux, cette forêt était alors le royaume du crime. On peut même affirmer que chaque arbre recélait un bandit, chaque grotte une famille de malfaiteurs.

Bianca traversa la forêt de Viterbe en côtoyant toutes les horreurs de ce pandœmonium de la scélératesse ; elle vit luire sous les feuillages des yeux féroces et des lames aiguës, mais aucun mal ne lui fut fait. Bientôt Ronciglione se découvrit devant elle, après le lac de Vico ; puis Baccano, dans son immense lac de verdure circulaire ; puis la Storta, dernière étape du pélerin ; enfin, Rome !

Et en arrivant au terme elle avait tout oublié, même Raphaël.

Un voyage semé de tant de périls, et si heureusement accom-

pli, avait changé toutes ses idées. Elle se fit ouvrir la porte du couvent de Sainte-Claire, et la pélerine devint clairiste.

Bianca faisait un vœu à chaque péril des Apennins, c'était bien le moins qu'elle pouvait faire.

Les vœux donnaient du courage à cette époque, mais il fallait ensuite les remplir.

On ne fait plus de vœux aujourd'hui, cependant il y a toujours des pélerines à la promenade de Longchamp, mais ces pélerines ne traversent jamais les Apennins, avec un bourdon.



LE MANCHON.

Le 14 frimaire an II, une jeune et jolie femme traversait le jardin du Palais-Égalité ; sa tournure était si charmante que tous les lecteurs et vendeurs de journaux suspendirent leurs discussions politiques et leurs ventes à un sou, pour l'admirer et la suivre des yeux.

Cette gracieuse passante s'arrêtait de temps en temps pour acheter un journal ; elle le pliait soigneusement et le mettait dans son manchon en disant :

Je le [illegible]ai chez moi.

Puis elle entrait dans les boutiques des libraires, demandait la brochure du jour, et l'insérait aussi dans le manchon, comme on place un livre dans le rayon d'une bibliothèque.

Elle fit une dernière station chez Desenne, l'éditeur de Camille Desmoulins, qui occupait le n° 1 des Galeries de Bois, et disparut au milieu des exclamations admiratives parties des groupes où l'on discutait les événements du jour, opérations militaires, séances de la Convention, arrêtés des comités de salut public et de sûreté générale.

La jeune femme qui avait ainsi attiré l'attention de tous était réellement belle.

L'ovale de sa figure avait la pureté du type grec; une magnifique et luxuriante chevelure blonde faisait ressortir la blancheur rosée de son teint.

Mais ce qui, de tout temps, l'eût fait remarquer entre toutes, c'était la distinction souveraine, la grâce imposante de ses mouvements.

On sentait en elle l'aristocratie de naissance, et dans ces jours de républicanisme ardent, d'égalité parfaite, nul ne se fût formalisé de cette autorité qu'elle savait mettre dans le commandement et jusque dans les plus simples relations de la vie ordinaire.



G. DE GONET EDITEUR

LE

MANCHON



Elle avait donc quitté le Palais-Égalité, et par des rues, d'elle à ce qu'on voyait parfaitement connues, elle avait gagné la place de la Bastille.

Arrivée là, elle s'orienta quelques instants, puis se dirigea vers une maison d'assez maigre apparence qui occupait l'un des angles de la place et en monta lentement les quatre étages.

Cette maison et cet escalier étaient bien connus des malheureux.

C'était la maison et l'escalier du docteur Souberbielle, qui a laissé un nom estimé dans les sciences chirurgicales.

Successeur et héritier du frère Cosme, il a longtemps tenu en Europe le sceptre de la lithotomie.

Heureux sceptre dont le pouvoir ne se fait sentir que dans le soulagement d'une des plus graves infirmités qui affligent notre humaine nature, et le seul qui convînt aux mains républicaines de Souberbielle.

Car le grand lithotomiste était un de ces hommes austères qui avaient fondé la République.

Uni par les liens d'une amitié étroite à Robespierre, Souberbielle n'avait voulu accepter d'autres fonctions publiques que celles de

juré au tribunal révolutionnaire, et il usait de son pouvoir pour sauver l'innocence et protéger la faiblesse.

Isabelle de Valnave, ainsi s'appelait la jeune et charmante femme que nous avons suivie du Palais-Égalité à la place de la Bastille, en venant frapper à la porte de Souberbielle, n'allait pas chez un inconnu.

Dans des temps meilleurs pour les personnes de son rang, quand elle occupait encore le magnifique hôtel de sa famille à l'île Saint-Louis, elle avait eu recours au médecin célèbre pour soulager un père dont les derniers jours se consumaient en d'horribles souffrances.

La distinction de la jeune fille avait toujours séduit le bon docteur, qui parfois, en voyant la droiture de son esprit et la fermeté de son caractère, la comparait aux Porcia de l'antiquité romaine.

Mademoiselle de Valnave fut donc reçue chez Souberbielle comme elle le méritait.

Le médecin accueillit sa requête et la satisfit immédiatement.

Il s'agissait d'une permission permanente de visiter un prisonnier de la Force.

Comme juré au tribunal révolutionnaire, Souberbielle avait toute autorité sur les prisons de la Seine.

Il n'en fit jamais d'autre usage.

La permission obtenue, Isabelle vole à la Force.

Devant la signature puissante et connue de Souberbielle, toutes les portes s'ouvrent, les difficultés s'aplanissent, les obstacles sont levés.

En même temps chacun, à l'aspect de cette femme, est saisi; on reconnaît l'autorité d'un charme inconnu; à la Force, comme au jardin du Palais-Égalité, on s'incline avec respect devant tant de distinction et de grâce, tant de beauté et de jeunesse.

Seul, un guichetier rébarbatif, qui avait pris le nom de Gracchus (comme s'il avait jamais pu exister quelque point de contact entre les apôtres et les martyrs de la liberté, et un subalterne tyran de geôle), ne lance qu'un regard méfiant sur la belle visiteuse.

Gracchus était une de ces natures à demi sauvages qu'on rencontre dans les bas-fonds de nos villes, et qui ont, comme les bêtes fauves des déserts, un flair particulier pour les dangers qui les menacent.

Il n'osait toucher à mademoiselle de Valnave, couverte de la protection de Souberbielle, et cependant un instinct secret l'a-

vertissait que la présence de cette jeune femme cachait pour lui quelque malheur.

Il l'accompagna sans mot dire jusqu'à un haut corridor où était située la cellule du n° 114, qu'elle venait visiter.

Quand la grosse clef eut grincé deux fois dans l'épaisse serrure, et que la porte massive eut roulé sur ses gonds criards, en voyant la visiteuse et le prisonnier tomber dans les bras l'un de l'autre, se tenir longtemps et étroitement embrassés dans une muette étreinte, le guichetier se sentit remué jusque dans le fond des entrailles.

Il pensa à sa femme et à ses jeunes enfants, car il avait femme et famille, ce guichetier; et il se retira discrètement, comme un coupable qui aurait surpris des secrets qu'il ne devait point voir.

Le prisonnier du n° 114 était un beau jeune homme de vingt-cinq ans.

Son front large et saillant dénotait l'intelligence des hommes de pensée.

Son œil humide et brillant révélait l'homme qui aime avec une ardeur passionnée les objets auxquels il s'attache.

Gaston de Vannier, c'était son nom, était descendu dans

l'arène publique pour soutenir les premières luttes de la liberté.

Depuis, les malheurs de la royale famille de France l'avaient profondément touché, surtout ceux de cette belle étrangère, reine et mère, dont le trône devait se changer en échafaud.

Gaston de Vannier, tête ardente, cœur intrépide, n'avait point calculé les dangers auxquels il s'exposait en prenant vigoureusement en main la défense de Marie-Antoinette.

Dans cette voie, à côté de périls, il devait rencontrer les plus douces consolations.

Gaston était poète et publiciste.

Il écrivait des libelles dans lesquels il réfutait chaleureusement les calomnies semées à profusion par les ennemis de la reine.

L'un d'eux surtout, écrit avec cette éloquence qui part du cœur, le mit en relation avec mademoiselle de Valnave, qui, elle aussi, aimait Marie-Antoinette, et eût tout sacrifié pour sauver sa tête.

Gaston était issu de robe, pendant qu'Isabelle appartenait aux plus nobles familles d'épée.

En d'autres temps, ces différences eussent été un obstacle à

de grands rapprochements, mais dans ces jours difficiles, les distances disparaissaient, et on ne reconnaissait pour siens que ceux qui combattaient sous le même drapeau.

Gaston et Isabelle se voyaient donc presque tous les jours.

Ensemble ils parlaient de la reine, ensemble ils conspiraient les moyens de la voir et de lui faire connaître que des amis veillaient pour la défendre, pour la sauver peut-être.

Une douce intimité fut le résultat de ces fréquents rapports, et bientôt un amour d'autant plus profond qu'il se cachait sous plus de respect.

Au bout de quelques jours, — les jours étaient fort longs à cette époque, — Isabelle et Gaston ne se purent plus passer l'un de l'autre.

Ils se voyaient le matin, ils se voyaient le soir, et souvent passaient ensemble toute la journée.

Un accident fort commun en l'an II vint détruire ce bonheur naissant.

Un mandat d'arrêt fut lancé contre Gaston à l'occasion de son pamphlet, et il fut écroué à la Force.

Depuis trois jours le malheureux jeune homme languissait dans cette prison.

Sa tête ardente bouillonnait. Il n'avait personne à qui dire ses ennuis et ses regrets d'amour, personne, pas même un de ces livres, confidents discrets de nos peines et de nos douleurs les plus intimes.

Pendant ce temps, les actives démarches d'Isabelle découvraient sa prison et trouvaient les moyens d'y pénétrer.

Depuis trois jours, elle aussi ne pensait qu'à Gaston, depuis trois jours ce nom sans cesse sur ses lèvres n'avait pu en sortir.

Que de choses ne se dirent-ils pas dans ce premier baiser, dans cette première étreinte !

Enfin la parole leur revint, ils s'assirent sur la mince couchette du prisonnier, les mains dans les mains, les yeux dans les yeux, ils causèrent.

— Dites-moi, mon Gaston, ces trois jours passés loin de moi vous ont-ils paru bien longs?

— Trois siècles, mon Isabelle bien-aimée ; mais ne détournez pas ainsi vos beaux yeux.

— Regardez-moi ; que je vous aime, mon Dieu !

— Il m'est bien permis de vous le dire, Isabelle, après ces trois siècles d'absence, ces trois jours de fièvre et d'angoisses.

— Maintenant vous êtes là ; je suis heureux ; ma prison me semble un paradis.

— C'est que, Gaston, je serai obligée de m'en aller bientôt, et pour que vous attendiez demain sans trop d'impatience, je vous ai apporté des livres et des journaux.

— Isabelle, vous êtes bonne, vous êtes belle, je vous aime !

Et le jeune homme serrait la taille svelte de la jeune fille et caressait ses blonds cheveux.

Celle-ci rendait caresse pour caresse, et ajoutait :

— Demain je reviendrai, et ainsi tous les jours.

Quand je n'y serai pas, vous vous distrairez par la lecture.

Tenez, voici le VII[e] bulletin de l'*Accusateur Public*, voici les *Commandements* du patriote *Palloy*, une brochure de *Matton de la Varenne*, une autre de *Camille Desmoulins*...

Et la jeune femme tirait un à un de son manchon tous les papiers publics qu'elle avait achetés au Palais-Égalité.

Elle en tirait aussi quelques minces et étroites feuilles d'un fort papier, quelques plumes et un encrier portatif.

Chaque objet était reçu par le publiciste avec une caresse, avec un baiser.

Mais quand Isabelle, pour dernier extrait, exhiba une grande toile qu'elle s'apprêta à coudre sous la couchette pour servir de cachette à toutes ces richesses, ainsi qu'aux richesses à venir, Gaston ne put retenir un cri de surprise et d'admiration.

— Bonne Isabelle, s'écria-t-il en la serrant contre son cœur, vous avez donc tout prévu?...

Le travail de couture était à peine achevé et la couchette remise à sa place, quand Gracchus rouvrit la cellule et congédia la visiteuse.

Son regard était moins dur, et il fit même un effort pour adoucir la rudesse de sa voix.

Fidèle à sa promesse, Isabelle revint le lendemain, et comme la veille elle apporta ample provision de livres et de feuilles volantes.

Il en fut de même les jours suivants.

Gaston supportait ainsi patiemment les ennuis de la captivité.

Isabelle présente, il oubliait sa prison et les malheurs qui le menaçaient pour ne penser qu'à son amour.

Absente, il lisait journaux et brochures, écrivait à son amante des lettres passionnées, ou mettait son esprit à la torture pour enfanter de petits vers.

Dix jours se passèrent ainsi.

Chaque fois l'heureux manchon passait sans encombre ; de jour en jour la bibliothèque se garnissait, et de jour en jour aussi Isabelle inspirait à tous les gardiens plus de respect et plus de prévenance.

Tout-à-coup, le quatrième jour de la troisième décade, cet édifice si péniblement construit menaça ruine.

Mademoiselle de Valnave et Gaston de Vannier causaient amoureusement dans l'étroite cellule du prisonnier, quand Gracchus entra.

Il venait, suivant l'usage mensuel, faire son inspection des couchettes.

Nous renonçons à peindre ce qui se passa dans le cœur des deux amants quand ils virent Gracchus se préparer à cette opération.

Isabelle se remit la première.

Le danger imminent lui inspira une de ces résolutions soudaines que les femmes seules trouvent aux heures décisives.

Gracchus en fouillant la paillasse trouvait des corps étrangers, et son œil furibond lançait des flammes.

Quand il eut reconnu des livres, sa fureur ne connut plus de bornes.

— Je le savais bien, s'écria-t-il en amenant un à un à la lumière les écrits apportés par Isabelle.

Je le disais bien que ces aristocrates conspirent.

Mais, halte-là!

Gracchus veille et Gracchus fera son devoir!

Misérables, vous avez donc juré la perte de la République; mais je vous y prends; j'irai vous dénoncer au comité de sûreté générale, et l'on vous fera perdre l'envie de conspirer.

— Et qui t'a dit, exclama tout-à-coup Isabelle, superbe d'indignation, que nous conspirions contre la République?

Qui t'a dit que ces livres sont à Gaston?

Pourquoi n'auraient-ils pas appartenu à l'un des prisonniers qui l'ont précédé dans cette cellule?...

Sais-tu lire, seulement, pour vérifier leur date?...

Gracchus était un de ces hommes complétement illettrés, comme on en rencontre souvent dans les prisons.

Isabelle le savait; elle continua.

— D'ailleurs ici le premier coupable, c'est toi qui as, nonobstant les lois, laissé passer tous ces livres, et je vais te dénoncer comme un fonctionnaire indigne au comité de salut public.

On me croira, parce qu'on me connaît, et alors malheur à toi, Gracchus, qui auras abusé de la confiance de la nation.

Gaston ne disait rien.

Gracchus était atterré sous les paroles de la jeune femme.

Celle-ci, comme pour mettre son projet à exécution, serre la main de son ami et va sortir, quand Gracchus l'arrête.

Il ferme brusquement la porte restée ouverte, et tombant à ses genoux :

— Citoyenne, dit-il d'une voix suppliante, ne perdez pas un malheureux père de famille ; ayez pitié de moi ; voyez, j'ai deux enfants et une femme ; sans moi, ils seront pauvres, privés de tout.

Je n'ai que ma place pour les soutenir, et le comité de salut public ne pardonne pas.

Je vous en supplie, citoyenne, ne perdez pas Gracchus, et Gracchus vous sera dévoué !...

Seul j'enlèverai ces livres, je les ferai disparaître, et bientôt il n'en restera plus de traces.

Ce n'était pas ce que voulait mademoiselle de Valnave.

Aussi reprit-elle toujours avec courroux, quoique sa voix fût sensiblement radoucie :

— Beau moyen en vérité que tu proposes!

Écoute-moi, j'ai pitié de ta femme et de tes enfants, si tu veux faire ce que je te dirai, je te sauverai.

— Dites, je ferai tout.

— D'abord tu ne parleras à qui que ce soit des livres que tu as trouvés ici.

Chaque jour j'en enlèverai quelques-uns et les passerai dans mon manchon.

De la sorte, tous auront disparu dans quelques jours et tu seras sauvé.

Gracchus accepta l'arrangement proposé par Isabelle.

Chaque jour celle-ci emportait quelques livres ; mais comme elle en rapportait toujours de nouveaux, le tas ne diminuait guère.

Gracchus, anxieux et muet, attendait impatiemment qu'il ne restât plus vestige du délit.

Gaston seul avait profité de cet arrangement.

De la sorte, il avait chaque jour les productions nouvelles; les anciennes seules disparaissaient.

Cependant la protection dont Souberbielle avait couvert mademoiselle de Valnave ne s'était pas bornée à lui faciliter l'entrée de la Force.

Souberbielle aimait cette charmante femme d'une affection sincère.

Il s'enquit de l'affaire de Gaston de Vannier et reconnut qu'il y avait plus de malveillance que de crime.

C'est pourquoi il n'épargna ni soins, ni peines, ni démarches, et fut assez heureux pour faire rendre un arrêt de renvoi.

C'était chose rare à cette époque terrible.

Aussi la reconnaissance de Gaston rendu à la liberté n'eut pas de bornes.

Il épousa Isabelle de Valnave, et le bon docteur, assis à table entre les deux époux, trouvait une jouissance ineffable dans la contemplation des heureux qu'il avait faits.

LE COLLIER.

Lorsqu'on descend le Rhône, on aperçoit, sur la rive gauche, les ruines du château du baron des Adrets, près du village de Mornas.

On raconte d'étranges choses sur ce manoir, entre autres une anecdote assez connue, mais dont je ne garantis pas l'authenticité.

Lorsque le sire des Adrets, dans les guerres de religion, ramenait à son manoir des prisonniers hérétiques, il les faisait con-

duire sur le bord d'un rocher taillé à pic, et élevé de cinq cents toises au-dessus du niveau du Rhône, là il les invitait, sous peine d'être pendus, à tenter ce saut de Leucate.

— Un jour, dit la chronique, certain prisonnier facétieux manifesta quelque hésitation.

— Eh bien ! lui dit le baron, pourquoi ne sautes-tu pas du premier coup ?

— Je vous le donne en trois, répondit le huguenot.

Ce seul trait donne une idée du caractère peu sociable de ce baron, et donne aussi la mesure des murailles de son château féodal.

Le baron avait une femme qu'il aimait beaucoup.

C'était la fille du comte de Cruas, autre seigneur riverain du Rhône.

Elle se nommait Iseult.

Sa beauté n'avait point d'égale sur les deux rives du fleuve.

Combien de troubadours célébraient, à cette époque, les beaux yeux de la baronne des Adrets !

Les *sirventes* occitaniques pleuvaient sur son manoir.

La paix ayant été signée entre les deux rives du Rhône, le baron des Adrets ne songea plus qu'à savourer son bonheur domestique, avec la jeune et belle Iseult.

Il n'était bruit que de cette félicité conjugale, qui rendait trop de monde jaloux.

Un soir, à la nuit tombée, une plainte déchirante se fit entendre au bord du fossé du château de l'heureux baron.

Le pont-levis fut baissé.

Une jeune femme, toute trempée de l'eau du Rhône, traversa le pont, et fut reçue dans le manoir, selon toutes les lois de la galanterie et de l'hospitalité.

Le baron et la belle Iseult descendirent pour voir et entendre cette femme, qui leur raconta son histoire en pleurant.

Je descendais le Rhône dans un *barqueau*, avec mon pauvre mari et deux rameurs, dit-elle, et un tourbillon nous a submergés.

L'un de nos mariniers m'a saisie par les cheveux, et nageant d'une main, il m'a ramenée sur le rivage, où la bonté de Dieu m'attendait vivante.

Nous allions à Roquemore où mon mari possède des vignobles renommés.

Iseult appela ses femmes de service, et ordonna qu'on prît le plus grand soin de la jeune naufragée du Rhône.

Le baron qui était bon, en temps de paix, pour faire oublier à ses voisins ses cruautés commises en temps de guerre, se joignit à Iseult pour accomplir les saints devoirs hospitaliers.

Le lendemain, la naufragée, qui se nommait Bérengère Cabesting, vint prendre congé du baron et d'Iseult ; mais elle fut retenue avec des instances si vives, qu'elle consentit à passer quelques jours encore à Mornas.

Quel esprit assez sagace aurait pu soupçonner dans toutes ces scènes un complot terrible, une machination de vengeance et de mort?

Bérengère parut fort gaie les jours suivants, et elle demanda au baron la permission de visiter le château, dont la réputation courait les deux rives du Rhône.

Le baron ne crut pas devoir refuser une demande de curiosité aussi naturelle, et comme il avait encore beaucoup d'ennuis, malgré son bonheur, il se fit le conducteur de la jeune étrangère, à travers les mystérieux souterrains de son manoir.

— Vous êtes un terrible sire en temps de guerre, lui dit la femme de Roquemore, mais, en temps de paix, il n'y a pas de plus charmant seigneur que vous.

— Ce sont mes voisins, dit le baron, qui m'obligent à guerroyer.

— Le métier vous plaît aussi un peu, dit Bérengère en riant.

— Il ne me déplaît pas, c'est vrai, continua le baron.

Au fond nous aimons tous la guerre, comme les chiens aiment la chasse.

Un jour de bataille est le plus beau des jours.

— Vous avez fait, dit-on, beaucoup de prisonniers dans la dernière guerre? demanda Bérengère d'un ton insouciant.

— Beaucoup.

— Vous avez fait, dit-on, aussi beaucoup d'échanges.

— Sans doute, comme toujours ; c'est la chance de la guerre ; on prend, on est pris.

— Il y en a, dit-on, aussi, demanda Bérengère, il y en a quelques-uns qui sont morts dans vos prisons?

— Peu.

— C'est toujours beaucoup, baron des Adrets.

— Vous avez raison, belle dame.

Mais c'est encore la loi de la guerre.

Il y a des prisonniers qu'on ne rend jamais.

Si je prenais Monluc, je ne le rendrais pas, croyez-le bien.

— Et où le mettriez-vous, Monluc, si vous le preniez ? demanda Bérengère.

— Oh ! j'ai un cachot superbe pour les prisonniers de haute valeur, je vais vous le montrer.

Le baron fit ouvrir, par un varlet, la porte basse d'une prison souterraine, et ayant allumé deux flambeaux de cire jaune, il en remit un à Bérengère, et lui dit :

— Si vous ne craignez pas de voir ces horreurs, entrez.

Bérengère entra d'un pas leste, et examina la prison avec un soin minutieux.

— Ah !

Dit-elle d'une voix calme.

Voilà un nom que je connais....

Le sire de Ségoréges....

Les prisonniers ont tous la manie d'écrire leurs noms sur les murs de leurs cachots....

Il paraît que le sir de Ségoréges a été votre prisonnier, baron des Adrets?

— Oui, madame Bérengère..., un fier homme je vous assure...

J'aimais mieux le voir dans ma prison qu'en rase campagne. Il a donné de fameux déplaisirs à mes vassaux de Mornas.

Un jour de l'an dernier, cet endiablé Ségoréges chevauchait à la tête de deux cents lances, du côté de Sorgues ; nous n'étions que cent cinquante, nous, mais tous bons et rudes mariniers du Rhône ; des soldats de fer.

Je fis sonner la charge, l'engagement fut vif.

Nous nous prîmes corps à corps, Ségoréges et moi ; nous fîmes voler trois lances en éclats ; ma quatrième perça le défaut de la caparace de son cheval, et tua la bête.

Le cavalier tomba.

Mes colosses de gens le ramassèrent dans la poussière, comme un épi de seigle, et l'emportèrent au château.

Le lendemain, sa femme me fit proposer douze onces d'or pour la rançon du prisonnier.

Je refusai ; ce qui était fort honorable pour moi, car je n'avais pas alors un denier dans mon épargne.

On me fit une seconde proposition.

La seigneurie de Ségoréges me cédait en toute propriété, à moi et à ma lignée mâle, les vignobles de Côte-Bénie, qui donnent, à coup sûr, les meilleurs vins du terroir.

Je refusai encore ; refus plus honorable pour moi, car depuis trois ans, je buvais l'eau pure de la citerne des Adrets, ce qui m'avait donné une soif ardente pour le bon vin.

La fausse naufragée du Rhône provoqua fort adroitement le baron par des questions insidieuses, et elle finit par découvrir que son mari ayant été emprisonné dans l'affreux cachot du castel, avait été mis à mort par ordre exprès de la châtelaine.

Il ne fallait pas égarer la vengeance avant de se venger.

Il fallait la conduire sûrement à l'adresse du coupable.

La châtelaine seule méritait un terrible châtiment.

L'étrangère joua donc la candeur et la reconnaissance, pendant son séjour au château, et quand vint le jour du départ, elle remercia ses hôtes avec une effusion pleine de vérité.



LE

COLLIER



Ses yeux même se mouillèrent de ces sortes de larmes, qu'une femme a toujours à sa disposition, pour les grandes occasions.

Puis s'adressant à la coupable châtelaine, elle lui dit :

— Je voudrais être riche comme la dame de Cruas, et je vous ferais tel présent qui ferait envie au roi, mais quand le cœur donne, le présent est toujours riche.

Daignez donc accepter, comme souvenir de ma reconnaissance, ce collier de grains de cèdre du Liban, qui m'a été apporté de Palestine par le moine Enguerrand, et portez-le, parce qu'il préserve de tout malheur.

La châtelaine, qui redoutait toujours un malheur depuis son crime, accepta ce préservatif avec un empressement superstitieux, et le suspendit à son cou.

Or, ce collier avait été composé par un savant alchimiste de Vérone, et les grains en étaient faits d'une substance homicide, qui ne demandait qu'un peu de temps pour avoir un résultat fatal.

Les exhalaisons sorties de ces grains formaient devant les narines et la bouche un nuage invisible de poison, qui peu à peu s'infiltrait dans la tête, et donnait au sang ce refroidissement qui est la mort.

Un matin, le baron trouva sa femme pâle et raide comme un cadavre à côté de lui, et attribuant cette mort subite à une juste punition du ciel, il fit vœu de se cloîtrer dans le monastère de Notre-Dame du Brou, en Bresse, dont le prieur avait une haute réputation de sainteté.



LE FICHU.

Un jour, le poète qui a chanté les dieux, les héros et les rois, s'écria :

— Chantons Amaryllis et Galatée, et il descendit à l'éclogue des hauteurs de la poésie épique.

A l'exemple de ce maître, auprès duquel tous les poètes sont des écoliers, nous quitterons un instant les grandes dames, et les opulentes parures, pour les humbles détails de la vie champêtre, et la modeste coquetterie du hameau.

Toutes les beautés, toutes les tendresses, tous les amours ne sont pas à la ville.

On aime, on rêve, on se pare pour plaire, sous le dôme des arbres villageois, comme sous les lambris dorés.

Au dix-huitième siècle on ne chantait que les bergères; c'était un abus.

On s'en est trop corrigé depuis; la saison chaude est venue; Paris se dépeuple.

Le monde élégant quitte la grande ville; les appartements somptueux et les fêtes brillantes sont abandonnées.

Partout sur les grandes routes on rencontre des chaises de poste qui emportent les émigrants.

Ceux-ci sont réclamés par les plaisirs de la villégiature et les agréments de la vie de château.

Pendant tout l'été ils respireront l'air pur de la campagne, visiteront leurs terres et régleront leurs affaires avec leurs fermiers et leurs intendants.

D'autres profitent des chaleurs pour visiter tous les lieux où le

luxe a préparé des réceptions brillantes et des plaisirs aux étrangers.

Ils vont aux eaux sur les bords du Rhin, dans les Alpes ou dans les Pyrénées.

Depuis quelques années, les bains de mer tentent par dessus tout ceux que ne possède point le démon du jeu.

Le comte Anatole de Greffignies était un de ces jeunes désœuvrés que le monde parisien convie à tous ses plaisirs, voit à toutes ses fêtes, montre à tous les étrangers qui le visitent, comme un type aujourd'hui rare de la vieille élégance, du vieux ton français.

Le comte avait trente ans à l'époque où remonte ce récit.

Les exemples paternels en avaient fait de bonne heure un gentilhomme accompli.

Une figure qui plaisait, sans être belle, une taille courte mais bien prise, des manières pleines de distinction et de grâce, une exquise urbanité, tel était le comte Anatole de Greffignies.

A la venue des chaleurs, en 1847, le comte avait donc fait comme le monde élégant auquel il appartenait; il avait déserté Paris pour s'abattre aux champs; il était allé chercher un peu d'ombre et de fraîcheur sur les bords de la mer, à Biarritz, petit bourg perdu au fin fond des côtes de l'Océan, contre les frontières d'Espagne.

Biarritz est un des sites les plus charmants qui se puissent voir.

Même dans ce beau pays des Béarnais et des Basques, où la nature étale à chaque pas, avec coquetterie, les plus ravissants paysages; Biarritz perdu entre Bayonne et l'Espagne, est un point remarquable, surtout quand on plonge ses regards sur cet immense Océan, qui, nulle part en Europe, n'apparaît plus beau dans les profondeurs infinies de ses horizons que dans le golfe.

On est soudain transporté dans le pays des rêves, et l'âme est saisie d'ardeurs mystérieuses.

Mille pensées confuses, mais délicieuses, envahissent le cerveau, et l'on se perd bientôt dans une vague et grande contemplation.

Le bourg a éparpillé ses blanches maisonnettes sur la grève.

Elles se font surtout remarquer par cette délicate propreté qui distingue la nature primitive du Basque.

Du reste, c'est un village dans toute l'acception du mot, et en vain y chercherait-on ces superfluités que la civilisation moderne a inventées pour les raffinements du luxe.

En arrivant à Biarritz, le premier soin du comte Anatole de Greffignies fut de louer une de ces petites maisonnettes, toujours

prêtes à recevoir les étrangers à l'époque où ceux-ci sont attendus dans le pays.

Celle qu'il choisit n'était ni la plus belle, ni la plus vaste du bourg; mais son isolement convenait admirablement aux habitudes studieuses du comte qui, pendant l'été, faisait des provisions intellectuelles pour la saison d'hiver.

Trois petites chambres en chartreuse, un parloir, un cabinet d'études, une ohambre à coucher, composaient tout le logement.

Mais, comme le disait le comte, il avait partout devant lui la mer.

..... Le puissant Océan,
Qui chaque jour, deux fois, de son pas de géant,
Venait le visiter au seuil de sa demeure.

La maisonnette était perchée sur une falaise élevée, et de ses fenêtres, le comte apercevait les côtes blanches et planes de la rive espagnole.

Ce contraste entre les deux côtes n'est pas un des moindres charmes du site, d'une part des falaises gigantesques taillées à pic, avec de bizarres anfractuosités de rochers, jetés pêle-mêle de ci et de là, comme dans une des grandes débâcles de la nature.

De l'autre des grèves plates, unies, sablonneuses, comme

certaines plages de la Méditerranée, et comme elles réverbérant la lumière.

Le comte prit à son service un jeune Basque, enfant du pays, qui lui en contait les légendes et les traditions, lui en indiquait les souvenirs, le guidait dans ses courses souvent aventurées, et au besoin lui faisait faire connaissance avec les anciens du pays qui connaissent les plantes mystérieuses et rares, et ne les indiquent pas volontiers aux étrangers.

Un soir, ils étaient assis sur un roc élevé, et le serviteur disait au maître la légende de la Grotte d'amour.

« C'est dans cette grotte qu'est mort Oura, disait le jeune homme.

« Oura était le plus beau, le plus brave, le plus intrépide à la danse, le plus laborieux des enfants du pays.

Il aimait Hédéra, qui était la plus belle fille.

Mais Hédéra avait un père qui était vieux, et trois frères qui étaient jaloux.

Jadis le père de Hédéra avait offensé le père d'Oura, et les deux familles étaient en guerre.

Cependant Oura aimait Hédéra, et pour deux cœurs qui s'aiment il n'y a pas d'obstacles.

Hédéra s'échappait de la maison paternelle et venait tous les jours trouver son bien-aimé.

Ils parlaient d'amour.

Le père s'aperçut des absences de sa fille ; mais Oura avait vu que son amante était suivie, et il ne vint pas au rendez-vous pour éviter des malheurs.

Hédéra se retira l'âme triste ; elle crut que le cœur de son bien-aimé était volage.

Elle passa la nuit dans les angoisses.

Le lendemain elle revint, et comme elle était seule, bientôt Oura la rejoignit, et ensemble ils allèrent s'asseoir et se cacher dans la Grotte d'amour.

Oura calma les inquiétudes de son amante et lui répéta ses serments qu'il accompagnait des plus tendres caresses.

Ils oublièrent ainsi les heures, et l'Océan les surprit dans leur sommeil quand il envahit la grotte.

Il ne respecta pas tant d'amour ; il les brisa contre la voûte, et le lendemain les pêcheurs rapportèrent deux cadavres mutilés que nos pères ont mis dans la même fosse.

Et ils appelèrent cette grotte fatale la Grotte d'amour. »

Ainsi parlait le jeune serviteur.

A peine avait-il achevé qu'une voix fraîche, suave et pure comme l'air des montagnes, résonna sur la mer.

C'était aussi un chant d'amour, mais un chant mâle et sonore emprunté aux âges héroïques, et la voix qui le disait était une voix de jeune fille.

Telles étaient les paroles qu'apportait la brise de mer.

« Oiseau, chantre magnifique du pays, où fais-tu entendre maintenant ton ramage?

« Depuis longtemps je prête en vain l'oreille à ta voix mélodieuse.

« Il n'est pas d'heure de ma vie où tu ne sois présent à ma pensée.

« Un soir, il passa au pied de nos montagnes, l'étranger africain, avec une foule de soldats étrangers; et il dit à nos vieillards que nous, leurs enfants, nous étions braves, comme cela est vrai, et qu'il ne voulait pas combattre contre nous, mais qu'il poursuivait les Romains, nos ennemis.

« Et alors les jeunes lui répondirent :

« Étranger, si tu dis vrai, nous marcherons devant toi et nous nous mêlerons à tes soldats étrangers.

« Nous te suivrons au bout du monde.

« Et nous sommes partis pendant que les femmes dormaient tranquillement, sans réveiller les petits enfants endormis sur leur sein.

« Et les chiens qui pensaient que, suivant la coutume, nous reviendrions avec le jour, n'ont pas aboyé.

« Et bien des jours, bien des nuits ont passé, et nous ne sommes pas revenus.

« Nous avons traversé les Gaules comme un trait ; nous avons franchi le Rhône plus furieux que l'Adour, les Alpes plus droites que les Pyrénées.

« Partout vainqueurs, nous sommes descendus dans la belle Italie, où il y a des campagnes fertiles et des femmes belles ; mais tout cela ne vaut pas nos montagnes, nos mères et nos bien-aimées.

« Ils disent que dans un mois nous entrerons dans la capitale ennemie et que nous y puiserons de l'or à plein casque ; moi, je leur réponds :

« Je ne veux pas, c'est assez ; j'aime mieux revenir dans mes montagnes et revoir celle qui possède mon cœur.

« Le pays est loin d'ici et il y a longtemps.

« Oiseau, joli chanteur, chante doucement!

« Je suis le plus malheureux qui soit au monde.

« J'ai quitté la montagne sans faire mes adieux et je m'abreuve de larmes. »

Cette voix, ce chant venant de la mer aux heures tranquilles de la nuit, cette évocation d'un passé tout plein d'héroïsme et d'amour, recélaient un charme ineffable dont l'âme du comte fut vivement impressionnée.

Le lendemain il revint s'asseoir seul sur la même falaise élevée, et il entendit la même voix, mais le chant avait changé.

Durant plusieurs jours Anatole de Greffignies revint ainsi, et chaque soir la douce voix l'impressionnait davantage et lui laissait dans l'âme je ne sais quel regret, je ne sais quel désir.

Enfin, il se décida.

Par une de ces belles soirées du mois de juillet, quand il n'y a pas de lune au ciel, quand le ciel est sans étoiles et que la nuit toutefois est transparente, comme cela se voit dans ces beaux climats du midi, le comte n'alla pas s'asseoir sur la falaise; il monta dans une barque et attendit la chanson mélodieuse.

Nul ne venait de la terre, on n'entendait que l'harmonie des vagues.

Aussi quand, dans l'espace, retentit la voix de la jeune fille, les notes suaves vinrent une à une achever de troubler la raison du gentilhomme parisien.

Il abandonna son esquif en pleine eau, et se jetant à la nage, il vint se cacher dans un des golfes sans nombre que dessinent les échancrures de la baie.

Il n'était séparé que par un espace étroit de la chanteuse, et il put distinguer parfaitement une belle jeune fille brune aux cheveux dorés par le soleil.

Elle se livrait aux plaisirs innocents du bain, et n'eût été le léger fichu qui voilait son cou et son sein naissant, on l'eût prise volontiers pour une de ces naïades dont les poètes de l'antiquité peuplaient les grottes mystérieuses de l'Océan.

Marie, c'est le nom que portait la jeune fille, était née dans ces cantons, et ses parents, honnêtes laboureurs, cultivaient les champs patrimoniaux dans les environs de Biarritz.

Elle avait seize ans et c'était déjà une femme.

Aussi chaste que belle, elle passait sa vie aux champs,

comme son père, ignorante des trésors que peuvent recéler et une voix magnifique comme celle dont le ciel l'avait douée et une beauté comme la sienne.

Tous les soirs, elle quittait ses parents à l'heure du sommeil, et seule venait s'ébattre dans les flots de l'Océan et se préparer ainsi aux fatigues du lendemain.

Quand il eut vu la jeune fille, le comte Anatole de Greffignies put à peine se rendre compte de ce qu'il éprouvait.

Une sympathie secrète l'attirait vers la jeune fille, et il ne pouvait définir ce qu'était cette sympathie.

Il avait toujours répugné à sa nature de se livrer à ces amours faciles dans lesquelles tant de jeunesses se dépravent.

Plus encore eût-il répugné à séduire une jeune fille et à l'abandonner après lui avoir ravi son innocence.

La nuit s'écoula dans ces perplexités.

Son serviteur Ganich le trouva assis dans son fauteuil, tenant à la main un livre qu'il ne lisait pas, et laissant vaguement errer son œil sur les plaines immenses que l'Océan déroulait devant lui.

Sa couche intacte montrait que la nuit n'avait été qu'une veille ardente.

Inquiet, le serviteur voulut interroger le maître, mais le maître ne répondit point, et ce silence dura toute la journée.

Le soir venu, Anatole s'achemina vers la mer.

Il voulait entendre deux fois encore la voix enchanteresse, revoir la jeune fille au fichu brodé avant de prendre une détermination.

Hélas! en cas pareil, temporiser c'est céder, et quiconque attend s'avoue vaincu.

Il en fut ainsi du comte de Greffignies.

Quand il quitta la maisonnette, il était temps encore de partir, d'abandonner ces lieux, en emportant dans son âme un doux souvenir et de la voix et de l'apparition.

Quand il revint, il était subjugué, brisé, anéanti.

Il n'avait plus qu'un désir, celui de voir Marie, de lui parler sans témoin, de lui confier l'état de son cœur, d'invoquer sa pitié, sinon son amour.

Il parla de la jeune fille à son serviteur, et celui-ci lui apprit ce que nous avons dit déjà.

Tout le pays n'eût pu lui en apprendre davantage.

Alors pour Anatole commença une vie nouvelle.

Jusque-là, il allait à travers champs, cherchant les plantes curieuses pour se distraire autant que pour s'instruire.

Désormais ses courses eurent un but.

En herborisant, le comte désirait ardemment, espérait rencontrer Marie, et ce qu'il espérait arriva.

M. de Greffignies vit la jeune fille aux champs, les bras nus, mais le sein toujours pudiquement voilé par son petit fichu.

Aux champs, il la trouva plus belle encore qu'à la mer.

Sous les reflets du soleil ardent, il admira cette chevelure dorée, dont les flots s'échappaient du chapeau de paille.

Il vit ces traits d'une pureté athénienne, ces yeux noirs pleins de distinction, de langueur et de feu.

Il lui parla, et les grâces naïves du langage de la jeune fille, son bon sens, cet esprit naturel et sans fard de l'intelligence villageoise, achevèrent de séduire M. de Greffignies.

Il aimait la jeune paysanne, il l'aimait passionnément.

Le comte Anatole de Greffignies était, nous l'avons dit, beau et distingué de sa personne.

Sa présence répétée dans les champs où travaillait Marie avait, à son insu, produit un effet qu'il eût volontiers payé de la moitié de sa fortune.



LE

FICHU



Marie s'habitua au jeune étranger.

Elle pensa à lui pendant son travail, elle y pensa surtout au retour les jours où elle ne l'avait pas vu, elle y pensait encore en pressant sur ses lèvres l'anneau qu'elle avait reçu.

Elle l'aima.

Aussi quand Anatole lui fit part des sentiments qu'elle lui inspirait, la rougeur subite qui couvrit les joues de la jeune fille révéla au comte toute l'étendue de son bonheur.

Anatole n'avait jamais parlé à la jeune fille des mystérieuses impressions de la falaise et de l'Océan.

Il espérait que la course nocturne de la jeune fille tournerait à profit.

Il voulait qu'au premier rendez-vous demandé, Marie désignât elle-même ces heures silencieuses de la nuit, si propices aux douces causeries d'amour.

Ainsi arriva-t-il au premier mot de désir, Marie révéla à son amant que tous les soirs il la pourrait voir sur la falaise; que tous les soirs ensemble ils pourraient en tête à tête passer quelques heures.

Le lendemain ces douces causeries commencèrent, chastes prémices d'un amour durable, de l'amour qui a sa source autant dans le respect que dans l'affection sincère.

Chaque soir, pendant un mois, les deux amants se rencontraient sur la falaise, non loin de la Chambre d'amour.

Un soir, M. de Greffignies ne vint pas.

Ganich était à la place ordinaire du comte, et il remit une lettre à la jeune fille.

Anatole disait à la jeune fille qu'une affaire grave, dans laquelle l'honneur et peut-être la vie de son meilleur ami étaient en jeu, l'appelait brusquement et inopinément à Bordeaux ; que dans une quinzaine de jours il serait de retour à Biarritz.

L'amour vrai est confiant.

Marie crut ce que lui disait Anatole.

Pourquoi d'ailleurs aurait-elle douté ?

Trois jours après, une nouvelle lettre lui fut remise, annonçant un prompt retour.

Cependant les quinze jours se sont écoulés, et M. de Greffignies n'est pas revenu.

La jeune fille est en proie à de sombres pressentiments.

Sa tête s'égare, et le soir du vingtième jour après le départ d'Anatole, Marie ne reparut pas à la maison paternelle, après sa course à la mer.

Le lendemain les barques des pêcheurs, en rasant les côtes, remarquèrent comme un fichu qui flottait ballotté par les vagues.

En approchant ils reconnurent le fichu brodé de Marie et trouvèrent celle-ci morte, échouée sur la grève.

Après le chant du soir, ne pouvant survivre à ce qu'elle croyait être un abandon de son amant, elle s'était laissé emporter par une lame et avait trouvé la mort au milieu des flots.

Ce fut un grand jour de deuil pour Biarritz.

Le lendemain, pendant qu'on rendait à la terre cette dépouille mortelle, une chaise de poste arrivait lentement.

Elle portait un homme blessé.

Le comte Anatole de Greffignies n'avait pas été heureux dans le duel qu'il avait soutenu pour son ami.

Blessé dangereusement, il n'avait ni pu ni voulu confier ses amours à personne.

Mais dès que sa santé l'avait permis, il s'était mis en route à petites journées.

Il arriva trop tard.

La mort de Marie fut pour lui un coup terrible.

Il fit demander à ses parents ce fichu brodé qu'elle avait au bain la première fois qu'il l'avait vue, qu'elle portait encore le jour de sa fin déplorable, et quelque temps après il expira, tenant ses lèvres ouvertes pour un dernier baiser sur le fichu de la paysanne.

En général, nous n'accordons de l'intérêt et l'insertion aux archives historiques qu'aux malheurs arrivés dans les villes.

Et pourtant que sont les villes, auprès de ces plaines aux horizons infinis qui composent la France, et au milieu desquelles les cités ressemblent à des points imperceptibles !

Elle serait bien curieuse et touchante l'histoire intime de toutes les douleurs et de toutes les joies qui éclatent sous le chaume et sous l'arbre.

Mais nous sommes ainsi faits, pour avoir des droits à notre attention, il faut pleurer ou rire, dans une capitale.

Depuis longtemps, à de rares exceptions près, Paris a le monopole de l'intérêt public.





LA
CEINTURE



LA CEINTURE

ET

LE MANTEAU ROYAL.

L'histoire Sainte-Foy raconte, dans son naïf in-folio, toutes les merveilles que Paris déploya pour fêter l'entrée d'Isabeau de Bavière.

Les fontaines de vin, d'hydromel et d'hypocras coulèrent à tous les carrefours ; il y eut des festins publics et gratuits.

Un Génois funambule descendit du haut des tours Notre-Dame, et vint placer une couronne sur la tête d'Isabeau, au pont du Châtelet.

Une jeune Grecque se fit remarquer par sa danse élégante et pittoresque.

Mais voici ce qui serait incroyable, si un grave historien comme Sainte-Foy ne l'attestait, trois jeunes filles de quinze ans, en costume d'Eve. avant la chute, se montrèrent comme des Naïades dans le bassin de la fontaine de la rue du Ponceau.

La foule des curieux était fort grande de ce côté; Isabeau de Bavière trouva ces jeunes déesses mythologiques fort belles, et après avoir reçu leurs compliments, elle voulut les recevoir au Louvre, après la cérémonie de Saint-Germain-l'Auxerrois.

Les trois Naïades bondirent de joie dans la conque de la fontaine, et couvrirent les spectateurs d'un nuage d'écume, ce qui réjouit fort la rue du Ponceau, affirme le sévère historien.

Les familles des Naïades se réunirent sous un hangar de la rue Saint-Denis, pour délibérer.

Il s'agissait de savoir quel costume devaient revêtir les jeunes filles pour se rendre au Louvre, chez Isabeau.

Quelques curieux avaient forcé la salle du conseil, et s'imposèrent comme jurés, ayant vote dans cette imposante délibération.

Ces curieux prétendirent que les trois Naïades devaient aller au Louvre, dans leur costume de la fontaine, et qu'il leur était impossible d'en revêtir un plus gracieux.

Ils votèrent dans ce sens.

Tel ne fut point l'avis des parents.

La discussion fut vive, on la résuma, et il fut décidé que les trois jeunes filles iraient à la cour avec la plus légère des tuniques d'été.

On adopta un terme moyen.

Les curieux sentirent que les jeunes filles avaient tout à perdre dans cette toilette absurde, qui n'avait pas la candeur primitive de la nudité virginale, et la séduction coquette de la parure ; mais les parents tinrent bon.

Cependant un murmure d'ironie circula sous le hangar, lorsqu'on vit apparaître les trois Naïades affublées d'une tunique longue, raide, et zébrée de plis lourds.

Les parents eux-mêmes reconnurent qu'on aurait pu trouver mieux, mais ils ne voulurent pas en démordre par acharnement de vanité.

Un jeune sculpteur nommé Gratien Lefébure, ayant été consulté dans cette grave occasion, proposa un supplément de toilette, qui, sans porter atteinte à la chose jugée, devait en corriger la déplaisante raideur.

On avait grande confiance dans le bon goût du jeune artiste, et on lui permit de corriger.

Alors Gratien cueillit une certaine quantité de légers rameaux, dont les feuilles aquatiques bordaient la fontaine voisine, et en composa trois ceintures végétales, qu'il accommoda très bien à la taille svelte des trois Naïades.

Il y a une vieille gravure à la bibliothèque de la rue Richelieu, qui donne une idée exacte de cette toilette improvisée autour de la fontaine de la rue du Ponceau.

On la nomme la *Ceinture des Grâces*, pour faire pendant à la *Ceinture de Vénus*, qu'Homère regarde comme l'indispensable complément de la beauté.

Les trois Naïades, avec leurs trois ceintures, se rendirent au Louvre, et Isabeau se récria d'admiration sur cette découverte.

La jeune princesse était fort bien faite, et témoignait souvent le chagrin qu'elle avait de ne pouvoir mettre chastement le public dans la confidence de ses rares perfections de corps.

Elle manda tout de suite auprès d'elle le jeune artiste Gratien, et lui ordonna de lui dessiner une douzaine de ceintures, avec agrafes et fermoirs.

Désir de reine est un feu qui dévore.

Une reine est deux fois femme ; elle voulut avoir ses douze ceintures en vingt-quatre heures.

On lui obéit.

Isabeau choisit la plus belle, et lui donna le nom de *Ceinture de Vénus*, nom que tout le monde, d'ailleurs, lui aurait donné à une époque où la mythologie était la seconde religion de l'Etat.

L'effet qu'Isabeau produisit avec sa ceinture fut immense, même parmi ceux qui n'étaient pas courtisans ; on ne se lassait point d'admirer cette taille fine, souple, déliée, que la ceinture donnait à Isabeau, et on ne comprenait pas qu'on eût tardé si longtemps d'exhumer du sépulcre d'Ilium la ceinture de Vénus.

Il y eut, quelques jours après, au Louvre, une imposante cérémonie.

On recevait des ambassadeurs.

Ces sortes de solennités sont très ennuyeuses, mais on les fait ainsi à dessein pour les rendre imposantes.

L'ennui est toujours imposant sous les lambris d'un palais.

Isabeau de Bavière, selon les lois de l'étiquette, se vit contrainte à se revêtir d'un manteau royal, pour figurer à la réception.

Ce manteau était riche et fièrement drapé ; il annonçait la

princesse et faisait oublier la femme ; c'était là son plus grand tort.

Isabeau le comprit tout de suite; elle analysait les expressions de tous les regards ; elles étaient toutes respectueuses ; le respect est sans doute une belle chose, mais une reine jeune et belle ne peut s'en contenter exclusivement ; elle aime mieux être admirée ou aimée en secret :

Un œil qui la regarde avec feu ou langueur lui plaît mieux qu'un œil qui se ferme dans un respect solennel.

Les ambassadeurs regardaient Isabeau, et s'inclinaient comme de jeunes Grecs devant la statue de Junon.

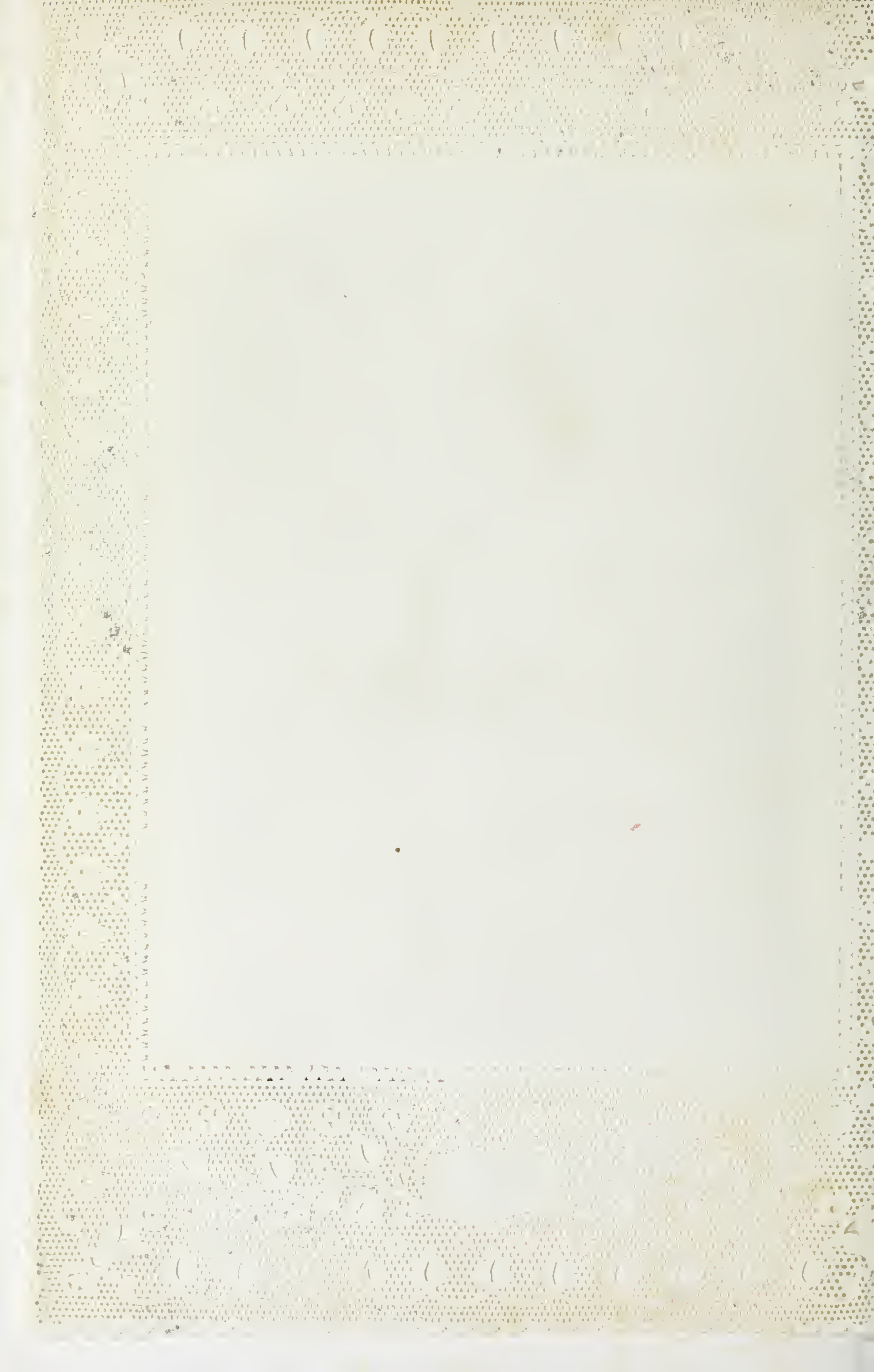
Isabeau avait une horreur invincible pour la majestueuse épouse du maître des Dieux.

Elle pensait à ces adorateurs dont les regards ***expirèrent et moururent*** sur les formes adorables de Cypris, et elle prit tout de suite une sage et diplomatique résolution.

Isabeau jeta l'étiquette par une des fenêtres du Louvre, et entrant dans son gynécée, elle quitta le manteau royal, et reparut bientôt devant les ambassadeurs avec une robe blanche et la ceinture de Vénus.



LE
MANTEAU
Royal



Oh ! alors, le respect et la solennité disparurent ; il ne resta dans la galerie de réception que l'extase et l'amour.

Les ambassadeurs jeunes ou vieux, les vieux surtout firent entendre un hozanna de galanterie, qui charma les oreilles d'Isabeau.

Tous les regards errèrent et moururent, et Isabeau qui connaissait les poètes latins, se murmura à elle-même cette fameuse citation, que Racine a paraphrasée plus tard, dans *Phèdre :*

— *Vénus est toute en moi, elle a déserté l'île de Chypre* (1).

Les ambassadeurs étaient tous dans des intentions hostiles, selon de vieux usages diplomatiques ;

Mais en voyant sortir Junon et paraître Vénus, ils revinrent à de meilleurs sentiments envers la France.

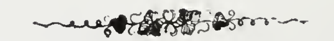
On renonça, en Europe, à la velléité de guerroyer.

On vécut même, entre voisins, en assez bonne intelligence, et cela grâce à la ceinture de Vénus, qu'Homère a mise bien au-dessus de la lance d'Achille.

(1) Traduction libre de *in me tota ruens Venus deseruit Cyprim.*

Deux belles inventions, sans doute, mais l'une blesse et guérit, et elle a toujours le tort de blesser.

L'autre guérit et ne blesse pas.



LE BRACELET.

Ceci est une histoire personnelle.

Un jour j'avais reçu un service signalé, un de ces services qu'on doit payer par une fortune, si on est banquier, ou par une vie de reconnaissance, si on est poète.

Je voudrais bien faire quelque chose pour vous, dis-je à la personne dont j'étais l'obligé, mais je ne sais rien faire, et vous devriez bien venir au secours de mon embarras.

La personne eut pitié de ma nullité; mais comme toute pitié a des bornes, elle m'ordonna de lui donner un bracelet.

Je fus au comble de la joie.

Il est si aisé de donner un bracelet!

On se présente chez un bijoutier, on choisit dans les prix de poète ; on demande six mois de crédit, et on se trouve possesseur d'un bracelet d'argent doré de vingt-cinq francs qu'on fait payer à son éditeur.

Je partais donc pour aller acheter ce bracelet, payable dans six mois, lorsque la personne m'arrêta par ces mots si simples :

— Où allez-vous ?

— Je vais acheter le bracelet demandé, lui répondis-je.

— Et vous croyez, — me dit la personne en riant, — que je me contenterai d'un bracelet acheté chez le premier bijoutier?

— Parole d'honneur! je croyais cela, — dis-je naïvement.

— Vous vous trompiez, monsieur; et vraiment, je ne vois rien d'absurde comme un homme qui entre chez un orfèvre et achète un bracelet.

— Je ne comprends pas trop cette absurdité, — dis-je d'un air humble ;

— Pardon, veuillez bien m'expliquer ce qu'il y a d'obscur dans tout ceci.

— Il n'y a rien d'obscur ; tout ceci est fort clair.

— Expliquez toujours ; faites comme si c'était obscur.

— Un homme qui achète un bracelet fait trop bon marché de son goût et de son initiative ; il achète le goût d'un autre et non pas le sien, c'est toujours le bijoutier qui donne le bracelet ; ce n'est jamais l'acheteur.

— Oui, dis-je, je commence à comprendre un peu ; mais tout le monde ne peut pas être bijoutier.

— C'est une erreur,

Me dit la personne en souriant de nouveau, tout le monde est bijoutier.

— Excepté moi, probablement.

— Je ne vous excepte pas.

Vous êtes bijoutier aussi ; du moins pour la partie des bracelets.

— Veuillez bien continuer l'explication, dis-je avec gravité.

— Oui, monsieur, je continue...

Eh bien ! qu'est-ce qu'un bracelet ?

C'est un bijou à part ; c'est un souvenir matérialisé ; c'est une pensée en orfévrerie.

Avec la moindre étincelle d'invention, un homme crée une forme nouvelle de bracelet et la donne à un ouvrier orfèvre, avec toutes sortes d'instructions de détail.

Alors la personne qui reçoit ce bijou reçoit la pensée, le souvenir de celui qui donne, et non pas la pensée du fabriquant.

Ce n'est plus un vulgaire morceau d'or, choisi entre mille dans un étalage qu'on rive à son bras; c'est une idée, une reconnaissance, une réflexion; ce n'est plus une marchandise, c'est un madrigal.

— Maintenant, j'ai compris, — répondis-je en inclinant la tête, — mais je demande un mois pour improviser ce madrigal de bijoutier.

— Oh! il faut bien un mois, me dit la personne avec un sérieux alarmant pour mon avenir.

Voilà une de ces terribles situations qu'on ne trouve qu'à la fin des quatrièmes actes des drames du boulevart.

Composer un bracelet; on peut au besoin triompher de cet obstacle; mais le commander à un orfèvre, lui imposer un travail d'un mois, et payer ensuite, voilà ce qui est au-dessus des forces d'un poète ou d'un romancier.

Cependant il fallut songer à m'exécuter.

D'abord je réfléchis au plus facile.

Je pris une grande quantité de feuilles de papier Weynen et un crayon, et je traçai toutes sortes de formes ayant la prétention de figurer un bracelet.

Après trois jours de crayonnage, je parvins à faire quelque chose de satisfaisant ; et je reconnus combien la personne était dans le vrai en soutenant que tout le monde pouvait composer le plan d'un bracelet, et combien il était absurde d'offrir comme cadeau de reconnaissance ou d'amitié le meuble vulgaire d'un étalage, ou la pensée d'un fabricant.

Mon plan de bracelet ayant été adopté, j'estimai ce bijou futur, et je frémis...

J'étais bien loin des vingt-cinq francs !

Le front courbé par les soucis, je m'acheminai, rue Neuve-Saint-Augustin, chez le célèbre orfèvre Morel.

J'entrai dans un salon tout resplendissant de bracelets magnifiques ; ils y étaient tous, excepté le mien.

Mon amour-propre d'auteur me prouva que l'absent était supérieur aux présents.

M. Morel m'écouta en artiste, et donna plusieurs sourires d'approbation à mon idée, que je lui présentai comme mienne.

Voyons votre plan au crayon, me dit-il.

Je lui montrai mon plan avec une effronterie qui ressemblait à de l'orgueil déplacé.

L'artiste bijoutier regarda mon travail avec une grande attention, et me combla de tristesse et de joie avec ces mots :

— Ce sera un bracelet magnifique ; mais il demande trois mois de travail.

— Trois mois ! — m'écriai-je intérieurement !

C'est-à-dire vingt-cinq mille francs ! c'est-à-dire l'expropriation, les papiers timbrés, les huissiers avides, et Clichy au bout !

Que faire ! impossible de reculer.

Je baissai la tête et je laissai mon plan à M. Morel, sans parler du prix de peur de trahir ma future insolvabilité par ma pâleur.

Ces trois mois durèrent trois siècles.

De temps en temps je rendais une visite à M. Morel qui me disait :

— Eh bien ! nous marchons, nous marchons…

Les ouvriers travaillent sans relâche.

On ne perd pas une minute dans l'atelier.

Je m'inclinai d'un air de satisfaction, mais ces paroles me plongeaient dans le désespoir.

J'avais sans doute estimé trop peu le prix du bracelet.

Au reste, me disais-je, vingt-cinq mille ou cinquante mille francs, c'est la même somme pour celui qui n'a que vingt-cinq francs à dépenser.

Et j'allais rôder autour de la maison de Clichy pour m'acclimater.

Enfin, les trois mois expirèrent sur le calendrier, et je me rendis, en toilette de bal, chez M. Morel.

J'avais sur moi des feuilles de papier timbré, pour échelonner mes échéances et payer, ou pour mieux dire ne pas payer en détail, vingt-cinq, trente ou quarante mille francs.

Une seule idée me soutenait et me justifiait à mes propres yeux.

Je comptais employer mes cinq ans de Clichy à écrire *l'Histoire des guerres puniques*, pour lesquelles j'ai fait beaucoup d'études et de voyages, et à les vendre le prix du bracelet.

M. Morel me reçut fort bien, comme si j'avais eu l'air d'un payeur; il me fit asseoir et me dit :

— On va vous montrer votre bracelet; j'espère que vous serez content.

— J'espère que vous ne le serez pas,

— Dis-je intérieurement dans un *a parte* mélancolique.

Un commis ouvrit un écrin et mit mon bracelet sous mes yeux.

Je fus ébloui à la vue de ce chef-d'œuvre ;

C'était la merveille de l'art du bracelet.

Un instant j'oubliai Clichy et l'histoire des guerres puniques.

Cet instant ne fut pas long.

Mon bras droit décrivit une courbe, et ma main plongée dans une poche latérale pour en extraire ma liasse de feuilles timbrées.

— Maintenant, — dis-je avec un sourire faux, il faut songer à régler cette affaire pour le mieux.

— Il n'y a rien à régler, dit M. Morel.

Un frisson courut sur mon épiderme.

M. Morel prétendait donc être payé comptant,

— Pardon, Monsieur Morel, — dis-je d'une voix émue, — vous savez que...

— Je sais, — me dit M. Morel en m'interrompant, — je sais que votre bracelet est superbe, et je vous remercie de m'en avoir confié la façon.

Vous ne me devez rien.

— Comment! m'écriai-je.

Ordinairement, dans les drames, on s'écrie, *ciel!*

— Oui, oui, poursuivit M. Morel;

Je suis enchanté de vous offrir ce bracelet;

J'espère que vous ne me le refuserez pas.

Je pris le bijou d'une main, et je serrai de l'autre la main de M. Morel, et ma reconnaissance ne trouva d'autre expression que la pantomime. *Son pittor Anchio* fut parodié; je suis donc orfèvre aussi! lui dis-je en le quittant; mais je crains bien de ne pas aller plus loin.

Puisse mon exemple conseiller à d'autres l'essai de cet art, au chapitre des bracelets!

Ils pourront bien ne pas rencontrer comme moi un joaillier aussi généreux; mais ils éprouveront, comme moi, une double

satisfaction lorsqu'ils verront leur bien-aimée se parer de leur œuvre.

M. Morel voudra bien me pardonner mon indiscrétion, qui n'est d'ailleurs que de la reconnaissance.





LE

BRACELET



LA FANCHON.

Paris ne garde pas ses monuments ; l'autre jour, j'ai remarqué deux grandes lacunes. Rue des Bourdonnais, n° 11, le vieux palais gothique de Philippe-le-Bel a disparu ; il est remplacé par une grande, lourde et blanche maison. Sur le boulevart du Temple, le vieux Cadran-Bleu a disparu aussi. On trouve, il est vrai, un peu plus loin, un restaurant décoré de la même enseigne, mais le vrai cadran bleu, celui de Fanchon, n'existe plus.

C'était aussi un monument digne de respect. Placé à l'entrée de Paris, il enseignait aux jeunes filles que la sagesse donne la fortune et la célébrité, en économisant les remords. Nos pères

ont vu ce prodige en plein Paris, et quel Paris ! Non pas celui que vous voyez aujourd'hui, morne, triste, réservé, cloîtré dans son enceinte, mais un Paris fou, écervelé, libertin, bruyant, spadassin, joueur, mythologique.

Tout-à-coup, au milieu de ce Paris, tombe des montagnes de la Savoie une jeune fille qui jouait de la vielle, et qui probablement en jouait fort mal ; elle établit ses concerts devant le Cadran-Bleu, alors défrayé par une jeunesse charmante et amoureuse de dépravation.

Les faux abbés de cour, les marquis, les robins, les clercs, les comédiens, les financiers font le siége de la belle Savoyarde Fanchon ; mais la vertu est une citadelle qui ferait honneur à Vauban.

La jeune fille se promène sur le boulevart du Temple, agite sa vielle, redit son éternelle chanson, récolte les pièces de monnaie, fait une petite fortune, et se marie sérieusement avec un jeune homme riche et vertueux, comme un héros d'Auguste Lafontaine. Ce jour-là, le Cadran-Bleu prit le deuil.

Fanchon, disent les historiens, n'avait qu'une jolie figure, et elle paraissait encore vingt fois plus jolie par l'encadrement du mouchoir auquel la jeune Savoyarde donna son nom.

La fraîcheur, la grâce, l'éclat virginal de cette figure, gagnaient beaucoup à cette coquetterie innocente de coiffure, à ce

cadre de rubans, de linon, de dentelles, que Paris n'avait jamais vu, et que depuis il a trop vu.

Quelle est la femme qui ne s'est coiffée à la Fanchon !

On a fait, au commencement de ce siècle, un vaudeville assez grivois sur Fanchon la vielleuse ;

La scène se passe au Cadran-Bleu.

Ce vaudeville a eu cinq cents représentations, et a fait la fortune plus ou moins vertueuse de trois ou quatre Fanchons.

Un demi-siècle après, on a ressuscité la même pièce sous le titre de la *Grâce de Dieu ;*

Toujours une Fanchon, pauvre, mais honnête, qui joue de la vielle, chante un air savoyard et adore ses parents.

La *Grâce de Dieu* n'a eu que deux cents représentations, parce que tout dégénère en ce monde.

A la fin de ce siècle, Fanchon reparaîtra encore avec sa même coiffure et avec un nouveau nom savoyard, et on l'applaudira :

Mais nous n'aurons pas retrouvé le Cadran-Bleu et le palais de la rue des Bourdonnais; qu'elles nous pardonnent, les ombres de Philippe-le-Bel et de Fanchon !



Mon bail avec madame Hombert était expiré ; il me fallait quitter cette chambre où le coussin oriental m'avait donné tant de *sieste,* illustrées de tableaux fantastiques, comme les musées du palais de Sommeil : en les traduisant avec la plume sur le papier froid, j'ai souvent été forcé d'en dénaturer plusieurs pour les soumettre aux exigences d'un récit ou les rendre plus claires au lecteur, et plus appropriées à ses goûts.

Je quittai Florence, et après un assez long voyage je retournai dans cette ville qu'on ne quitte jamais sans lui dire : *Au revoir.*

Je m'établis encore, pour un mois, à la villa de madame Hombert, mais la chambre était occupée par un Anglais, nommé sir Charles N***, jeune homme riche, blond, mélancolique et doux.

Il s'ennuyait beaucoup, selon l'usage des voyageurs de sa nation,

et madame Hombert l'avait logé dans ma chambre en lui recommandant les sieste comme des remèdes souverains.

Sir Charles fit une grande quantité de *sieste*, mais il garda son ennui. Quelquefois madame Hombert lui demandait :

— Qu'avez-vous rêvé de bon, sir Charles ?

— Rien, répondait-il.

Bien rarement il racontait un rêve insignifiant, un de ces rêves bourgeois comme on en fait toute la vie : des gens qui passent et vous regardent, — de vieilles femmes qui se déshabillent, — une revue de garde nationale, — un mariage avec la fille d'un roi noir, — des globes de feu qui courent dans les rues, — une révolution qui éclate, — la mer qui vous poursuit, — un lion, bon enfant, avec lequel on cause dans un bois.

Tous ces rêves stupides n'amusaient point sir Charles, et le coussin oriental semblait avoir perdu son prestige, ou s'obstinait à rester muet devant une organisation occidentale qui ne pouvait se mettre en rapport magnétique avec lui.

Sir Charles m'intéressait beaucoup ; je le voyais dépérir à vue d'œil, et sans raison. Un jour nous eûmes cet entretien ensemble.

Je lui dis.

— Vous nourrissez, sans doute, sir Charles, une passion malheureuse; permettez-moi d'être indiscret.

— Je ne nourris aucune passion, me répondit-il froidement.

— Vous avez un violent et mystérieux chagrin ?

— Je n'ai point de chagrin.

— Vous attendez un héritage ?

— J'ai ma fortune d'aîné de famille, et je ne désire et n'attends rien de plus.

— Vous souffrez de quelque douleur physique ?

— Oh ! non ; je me porte très bien.

— Vos opinions politiques vous obligent à attendre un changement de ministère?

— Non, mes amis sont au pouvoir, et le lord de la chancellerie est mon cousin.

— Vous cherchez pour vous marier une femme que vous ne trouvez pas ?

— Je n'ai jamais songé à me marier.

— Aimez-vous le jeu ?

— Non.

— La chasse?

— Non.

— Les chevaux ?

— Non.

— La musique ?

— Non.

— Les....

— Non.

— Qu'aimez-vous?

— Rien.

— Vous vous aimez un peu vous-même, cependant ?

— Non, je me déteste, je ne puis pas me supporter.

— Avez-vous un penchant pour le suicide ?

— Non. Le suicide donne trop de désagréments.

— C'est vrai, sir Charles; voilà une chose incontestable.

— Oh ! non, Monsieur, vous ne me comprenez pas..... J'ai

souvent pensé au suicide, comme moyen de me tirer d'affaire, mais je crains le *Galignani' Messenger*, le *Times*, et M. Dickens.

— Ah ! vous craignez ces deux journaux, et M. Dickens.

— Je les crains beaucoup. Ils ont empêché beaucoup d'Anglais de se tuer. C'est facile à comprendre.

— Oui, très facile, sir Charles, mais si vous aviez la bonté de me l'expliquer, je le comprendrais encore mieux.

— Eh ! bien ! le *Galignani* raconte toujours des histoires sur les personnes qui se sont tuées ; le *Times* qui est un journal beaucoup plus grand, se croit obligé d'allonger les contes du *Galignani* ; et M. Dickens, le romancier, se croit obligé par son éditeur de faire un roman en dix volumes sur le conte du *Times*. Voyez combien tout cela est désagréable !

— Très désagréable, en effet, sir Charles..., mais permettez-moi une supposition. Si la personne qui se tue a le soin de laisser... avant de mourir, une....

— Je vous interromps, là, Monsieur ; je sais ce que vous allez dire... Un de mes amis, sir Thomas G***, a eu le malheur de se tuer à Naples, il y a trois ans. Il laissa sur son bureau une lettre ainsi conçue :

« Je quitte ce monde, parce que je ne le comprends pas. Chaque matin, en voyant lever le soleil, je voulais savoir pourquoi le

soleil se levait. Tout le jour je cherchai le mot de cette énigme. J'ai trouvé cette vie intolérable, et je vais la finir par un coup de pistolet. Je serai plus tranquille dans un bon tombeau. »

— Voilà, sir Charles, une précaution qui défendait ce pauvre mort contre les journaux et les romanciers.

— Erreur, monsieur; rien ne vous défend contre les journaux et les romanciers.

Le *Galignani* annonça ainsi cette mort :

« Sir Thomas G*** vient de mettre fin à ses jours par un « suicide dont les causes sont vraiment extraordinaires, et doi- « vent demeurer secrètes. »

Le *Times* copia l'article du *Galignani*, et il ajouta :

« S'il nous est permis de soulever un coin de ce voile, nous « dirons qu'une vive passion contrariée a été le motif de cette « mort déplorable.. »

Quinze jours après, Dickens publia la première partie d'un roman intitulé : *Voir Naples et mourir.*

Ce roman a quatre parties et douze volumes.

C'est l'histoire fausse de sir Thomas.

Il est amoureux de deux femmes ; l'une est femme d'un ambassadeur. l'autre est *prima dona assoluta* à *San-Carlo.*

Sir Thomas mène de front ces deux amours, comme un cocher deux chevaux.

Puis, après mille incidents, la *prima dona*, qui vient de jouer dans *Otello*, tue d'un coup de poignard l'ambassadrice.

L'ambassadeur tue la *prima dona.*

Sir Thomas tue l'ambassadeur, rentre chez lui et se tue dans son lit.

Aujourd'hui, à Londres, tout le monde croit que la chose s'est passée ainsi.

Vous voyez donc, Monsieur, que le suicide est devenu impossible.

Aussi, les Anglais, qui se tuaient beaucoup, en général, il y a vingt ans, ont pris le parti de vivre pour éviter ces inconvénients posthumes, et nous nous résignons à tout, comme je fais, moi, aujourd'hui !

— Je vous avoue, sir Charles, qu'il me semble que ces journaux et romanciers ont rendu un grand service à l'humanité anglaise.

— Mais, Monsieur, ils n'ont pas fait cela dans l'intention de rendre ce service !

— Qu'importe ! pourvu que le résultat soit bon !

— Voyez, Monsieur, s'il est bon pour moi ? j'ai vingt-six ans ; j'ai une constitution robuste, ni lymphatique, ni sanguine, ni nerveuse.

Nous vivons d'ordinaire quatre-vingt-quinze ans, dans notre famille, parce que nous sommes du pays de Galles, où l'on vit éternellement.

J'ai donc, selon toutes les probabilités, au moins soixante ans d'existence à subir, à cause du *Galignani*.

Or, non-seulement je m'ennuie de l'heure présente, mais je porte, à chaque minute, le poids de soixante ans qui me sont dus par le pays de Galles !

C'est intolérable ! en soixante secondes il faut que je dévore soixante ans ! J'étouffe en vous disant cela, je ne respire plus, je manque d'air.

En disant cela, sir Charles faisait les plus violents efforts pour respirer.

L'idée me vint de guérir ce jeune malade, non par les procédés vulgaires de la médecine légale et autorisée par un brevet

de docteur, mais par une médecine qui n'a rien de commun avec la faculté.

Il y avait alors à Florence une femme qui était réduite à la plus extrême misère ; elle logeait rue du *Cocomero*, dans un vaste appartement, orné de fresques, qui aurait coûté à Paris dix mille francs de loyer, et qui ne coûtait rien du tout à Florence ; on le payait en l'habitant.

Cet appartement était très dégarni.

Il n'y avait que les meubles du strict nécessaire, mais ce qui l'ornait beaucoup mieux que la plus riche tenture, c'était une jeune fille de dix-huit ans, nommée Cornelia.

Si la beauté, la grâce, l'esprit, étaient la richesse, cette jeune fille aurait eu tous les millions de l'univers.

La mère et la fille vivaient seules ; elles recevaient peu.

Le grand peintre Marini, le restaurateur des peintures de Memmo Gaddi, à Pise, et des fresques d'Andrea del Sarto, à Santa-Maria-Novella, m'avait présenté chez la mère de Cornelia.

Je méditai bien mon projet, et puis je le mis à exécution.

Un jour je dis à sir Charles :

— Pourquoi ne vous livreriez-vous pas à la lecture? c'est une grande distraction.

— Ne me parlez pas de lecture, Monsieur, me répondit-il ; je n'ai jamais eu la force de tenir un livre à deux mains.

La vue d'une page imprimée m'endort comme de l'opium.

Ces petits caractères froids, symétriques, se ressemblant tous de loin, me donnent l'ophthalmie ; je ne comprends pas qu'on puisse courber sa tête et fixer ses yeux pendant un quart d'heure sur cet alignement stupide de l'alphabet.

— J'ai habité quelque temps votre chambre, lui dis-je, et vraiment j'avais renoncé moi-même à la lecture, car tout ce que j'y voyais me dispensait de lire...

— Et que voyiez-vous dans ma chambre ?

— Oh ! beaucoup de choses, sir Charles !

— Quant à moi, Monsieur, je n'y ai jamais rien vu que ce qu'on voit dans toutes les chambres d'auberge. Un lit, un canapé, un secrétaire, et quatre fauteuils boiteux.

— J'y ai vu cela, moi aussi, mais avec bien d'autres choses qu'on ne voit pas ailleurs.

— Mais quoi donc ?

— Ah ! sir Charles, est-ce que j'aurais pu exciter votre curiosité ?

— Je le crois, et je le crains.

— Tant mieux! sir Charles. Ce serait bon signe.

— La curiosité d'un moment.

— Mais si elle se renouvelle, le moment devient une heure, l'heure devient jour, le jour mois, ainsi du reste, jusqu'à l'âge du pays de Galles.

— Enfin, — dit sir Charles avec le faible rayon d'un premier sourire; — enfin, voyons ce que vous avez vu dans ma chambre.

Alors je racontai à sir Charles les effets magiques du coussin, et quelques-unes des histoires rêvées sur son édredon.

Cette première narration parut lui faire quelque plaisir.

Le lendemain, sur sa prière, je continuai, et deux volumes enfin y passèrent.

Sir Charles écouta tout.

Ce kaleïdoscope et ce mirage de femmes, de bijoux, de parures, d'amoureux paysages, se logèrent dans son cerveau avec d'autant plus de facilité qu'il n'y avait point de locataires.

L'effet prévu arriva.

Un matin, sir Charles descendit sur la terrasse avec un sourire parfait, et me dit:

— J'ai fait un songe merveilleux, et qui m'a singulièrement amusé. J'ai rêvé l'histoire d'une cassolette portative et d'un gouverneur de la Havane; et je vous affirme que je voudrais bien recommencer la prochaine nuit.

— Vous recommencerez, lui dis-je; rien n'est si aisé.

A quoi pensez-vous quand vous vous promenez, là-bas, sous les parasols de ces grands pins?

— A rien du tout.

— Mais comment diable faites-vous pour ne penser à rien?

— Je l'ignore, ma tête est vide.

— Eh bien! sir Charles, promenez-vous sous les pins, en pensant aux histoires que je vous ai racontées, et surtout en songeant qu'elles m'ont été, pour ainsi dire, dictées par le coussin qui vous sert d'oreiller.

— J'essaierai.

— Pas de futur, sir Charles, essayez à présent.

— Je vais essayer.

— Mais ce n'est rien d'essayer une fois, il faut poursuivre.

Il ne faut pas se lasser.

Promenez-vous toujours.

Sir Charles se montra docile à son docteur moral : il suivit l'ordonnance avec cette obstination salutaire d'un malade qui désire sa guérison.

Le traitement prit une bonne allure.

Chaque jour sir Charles paraissait très content de ses nuits ou de ses *sieste.*

Son front s'épanouissait souvent, comme sillonné par un gracieux souvenir.

Il aimait surtout à se promener sous les grands pins, non plus de son air ennuyé d'autrefois, mais avec la démarche joyeuse d'un homme qui s'entretient avec lui-même de choses agréables à son esprit.

Un jour, profitant de l'ascendant que j'avais pris sur lui, je lui proposai de le présenter chez la mère de Cornelia.

Il inclina vivement la tête, comme s'il se fût soumis d'avance à toutes mes propositions.

Je lui avais raconté, un après midi où je n'avais pas fait de sieste, et où par conséquent j'étais à bout d'imagination, certaine histoire des joyaux que j'avais choisie avec intention, parce que l'héroïne était le portrait réel de Cornelia.

Nous nous rendîmes à la rue du Cocomero.

Je présentai sir Charles aux deux femmes.

Notre première visite fut courte.

Je remarquai une grande émotion sur le visage du jeune Anglais.

Ce jour passé, j'affectai de ne plus parler de Cornelia, et nos entretiens ne roulaient que sur des choses sérieuses.

Cela finit par le contrarier visiblement.

Je m'y attendais.

Un jour, il me dit, d'un ton de négligence adroite :

— Eh bien ! nous ne retournerons pas rendre une seconde visite rue du Cocomero ?

— Quand vous voudrez.

— Aujourd'hui.

— Je ne demande pas mieux, sir Charles ; ces deux femmes ont une conversation des plus agréables.

Malheureusement une horrible pauvreté habite cette maison.

— Et pourquoi Cornelia ne se marie-t-elle pas avec un homme riche ?

— Vous êtes bien naïf, sir Charles ; mais parce qu'à Florence, comme en beaucoup d'autres endroits, un homme riche n'épouse pas une femme pauvre.

— Ah ! c'est ainsi, — remarqua sir Charles, comme dans un *a-parte* méditatif.

— Hélas ! oui, sir Charles ; c'est ainsi.

— Ne trouvez-vous pas, — dit l'Anglais en souriant, — qu'elle ressemble au portrait que vous m'avez fait de Lilia, dans la *Cassolette ?*

— Attendez, — répondis-je, en feignant de réfléchir.

— Oui... c'est juste... le hasard... effectivement elle ressemble à ce portrait.

Vous me le faites remarquer à présent.

— Oh ! elle lui ressemble beaucoup !

— Dit-il avec une aspiration gutturale et anglaise de joie.

— Beaucoup !

Cette ressemblance fut encore mieux constatée à la seconde visite.

A chaque instant, sir Charles m'adressait finement un signe d'intelligence, qui signifiait :

— Oh ! comme elle ressemble à Lilia !

En sortant pour la seconde fois de la rue du Cocomero, sir Charles ressemblait à un amoureux futur.

Le traitement du malade arrivait à sa fin ; les symptômes étaient excellents.

Les visites se succédèrent, et sir Charles arriva bientôt à ce degré de familiarité honnête, qui lui permettait de se rendre seul chez la mère de Cornelia.

Alors je le jugeai guéri.

Sir Charles avait une passion !

Je l'abandonnai à lui-même, comme fait le médecin quand le convalescent ne craint plus une rechute, et quand le jour inévitable arriva, où sir Charles, après une dernière visite, crut m'étonner en m'annonçant une nouvelle extraordinaire, je l'arrêtai au début de sa phrase mystérieuse, et je lui annonçai moi-même qu'il épousait Cornelia.

Le mariage a été célébré à l'église San-Spirito, sans bruit et sans pompe.

Cornelia jouit d'une fortune de quatre mille livres de rente, ce qui signifie cent mille francs, en français.

On a beau être discret sur une aventure, au bout de quelque

temps, le monde curieux la connaît comme si on la lui avait racontée.

A coup sûr il y a des murs qui parlent, ou des songes qui révèlent tout.

On apprit dans le monde, à Florence, que j'avais opéré une guérison au moyen d'un procédé inconnu, et plusieurs malades moraux, qui habitaient la ville de Dante, ce malade sublime, s'adressèrent à moi dans l'espoir de jouir du même bénéfice.

— Messieurs, leur disais-je à tous, je suis en pays étranger et hospitalier, je ne veux point faire concurrence aux médecins toscans, qui se plaindraient au grand-duc, et me forceraient à prendre mes passe-ports.

Il faut dire que la médecine et la chirurgie sont en grand renom à Florence.

Cette ville possède, dans *via romana*, un magnifique musée de cire, où tous les accidents de la machine humaine sont reproduits avec une effrayante vérité.

Un jeune Russe, nommé Nicolas Pagagieff, aussi malade que sir Charles avant son mariage, vint me consulter pour obtenir la même guérison.

Je fis d'abord de grandes difficultés; mais un jour, il arriva auprès de moi, muni d'une lettre de recommandation de M. d'Elbing, et je me laissai attendrir.

Il en est de la médecine morale comme de la médecine physique.

Ce qui guérit l'un peut tuer l'autre.

Il n'y a pas de remèdes absolus, excepté en Arabie, où la diète est appliquée à tous les cas.

Il est vrai que les Arabes ne nous disent jamais le nombre annuel des victimes de la diète arabique et des fruits secs.

M. Pagagieff suivit toutes mes recommandations avec un grand scrupule, comme tous ceux qui désirent arrriver à un bon résultat.

Le procédé ne fonctionnait point.

Rien ne réussissait.

Toujours mêmes symptômes alarmants.

— Croyez-vous, me dit le Russe, qu'il faut persister ?

— Persistons, répondis-je; puisqu'il n'y a rien de mieux à faire.

— Ce traitement, ajouta-t-il, est fort ennuyeux.

— Ah ! Monsieur, il n'y a pas de remèdes amusants.

— Si j'en employais un autre, qu'en pensez-vous?

— Employez ; mais je ne réponds de rien.

Je n'ai que ce remède dans mon répertoire.

Si vous en sortez, je ne réponds plus de rien.

— On m'a conseillé d'aller passer quelques jours au couvent de Vallombreuse.

— Allez-y.

— Croyez-vous que ce nouveau remède réussira ?

— C'est possible.

— Demain, je vais à Vallombreuse.

M. Pagagieff partit en effet, et fit une absence d'un mois.

A son retour, il ressemblait à une ombre du Dante.

— Savez-vous, dit-il, que ce bois de Vallombreuse rendrait malade l'homme le mieux portant ?

— Enfin, répondis-je, vous avez voulu essayer le remède ; ce n'est pas ma faute.

Allez passer quinze jours à Villa Palmieri, pour prendre des consommés et voir du monde.

Votre état est alarmant.

Je voulus moi-même, après le départ de M. Pagagieff, faire une expérience.

La chambre du coussin étant vacante, je m'en emparai pour en retirer encore un album de *sieste.*

Oh! cette fois, le filon précieux était sans doute épuisé; le coussin avait tout dit.

Je fis plus de vingt tentatives, et, à chaque réveil, je me recueillais pour me raconter à moi-même mon rêve; toujours un rêve bourgeois, un rêve de loterie, tout au plus bon pour défrayer un quart d'heure de la veillée d'un portier parisien.

Hélas! tout s'use en ce monde, même une arète des Cordillières!

Chaque chose donne ce qu'elle avait à donner, et puis tout est fini, épuisé!

Cependant M. Pagagieff, étant beaucoup plus fort que sir Georges, résista.

Il fut longtemps valétudinaire, mais il ne fit point la sottise de mourir.

Au mois d'avril dernier, je le rencontrai sur le boulevart; j'avais sous le bras un album encore inédit des dessins de Gavarni, *Perles et Parures*, que M. de Gonet m'avait confié pour un jour.

Nous parlâmes encore de Florence, et cela me conduisit naturellement à lui montrer l'album.

Cette vue produisit sur lui l'effet du coussin toscan et oriental.

Il admira et rêva, l'album à la main.

— Je vous en prie, me dit-il, laissez-moi cet album seulement une semaine.

— Ah! impossible! lui dis-je, le graveur l'attend, et il ne m'appartient pas.

— Puisqu'on le grave, j'ai quelque espérance de le revoir.

— Sans doute, et vous le verrez en autant de livraisons que vous voudrez.

— Faites-le-moi envoyer dès qu'il paraîtra.

— Soyez tranquille, je serai exact.

Hier, 20 septembre, à l'équinoxe, j'ai revu M. Pagagieff; il était superbe de jeunesse et de santé.

— Quand vous verrez M. Gavarni, m'a-t-il dit, offrez-lui tous mes remercîments.

— Vous êtes donc heureux? lui ai-je demandé.

— Oui, m'a-t-il répondu; je me suis marié le mois dernier; j'ai épousé une de ses filles.

— Laquelle?

— C'est mon secret; je ne vous le dis pas pour ne pas rendre jalouses les autres.

Heureux celui qui pourrait épouser toutes les charmantes filles de Gavarni! ce serait un véritable caprice de sultan!

MÉRY.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

PERLES ET PARURES.

LES PARURES.

DEUXIÈME PARTIE.

HISTOIRE DE LA MODE.

Née du désir de plaire, un des sentiments les plus impérieux dont Dieu ait doté le cœur humain, la mode devait nécessairement acquérir une grande puissance.

Cessons donc de nous étonner qu'elle soit devenue la reine du monde.

« C'est la mode, dit le spirituel auteur du *Code de la toilette*, qui dispense à son gré les réputations, la fortune, l'esprit, les honneurs, l'*honneur* même!.....

« C'est elle qui, sous vingt noms différents comme ses caprices, crée, détruit, élève ou renverse les empires et les coiffures, les constitutions et la coupe des habits. »

Longtemps avant ce professeur de gai savoir, Montaigne écrivait :

« La mode est, pour le Français, une manie qui lui tourneboule l'entendement, et il n'y a si fin entre nous qui ne se laisse embabouiner par elle, et esblouir, tant les yeux internes que les externes insensiblement. »

Sans doute la mode a ses travers, ses ridicules : il en est d'elle, en cela, comme de toutes les institutions humaines ; mais il est juste de reconnaître que s'il lui arrive de commettre quelque méprise, elle en fait elle-même prompte justice.

La mode d'ailleurs ne fait pas les mœurs, elle s'y conforme ; c'est ainsi qu'elle fut théâtrale sous Louis XIV, licencieuse sous la régence, économiste sous Turgot, extravagante sous le directoire, passive sous l'empire, frondeuse sous la restauration, stationnaire sous Louis-Philippe, puis quelque peu républicaine, et voilà qu'elle se fait socialiste....

Elle a marché, elle marchera, c'est la condition de sa toute puissance.

C'est à Paris que la mode a établi le siége de son empire ; c'est de là que son pouvoir rayonne sur toute l'étendue du globe.

Pour ne parler que de l'Europe, ne voyons-nous pas les Anglais

nous enlever annuellement nos tailleurs, nos couturières, nos modistes par centaines?

De l'autre côté du Rhin, si la domination de la mode s'établit plus lentement, elle n'en est que plus solide; là, il y a vingt ans, régnaient encore l'antique panier, la poudre, l'aile de pigeon, le soulier à talon rouge : de tout cela, il ne reste plus vestige.

Vienne et Berlin se sont soumises; la Pologne, cette nationalité si vivace, accueille avec enthousiasme les modes françaises, et le tzar lui-même, si orgueilleux et si puissant, n'a pu empêcher cette irrésistible conquérante de franchir les frontières de son empire et d'aller audacieusement s'établir au sein de sa cour.

Sans doute, à une si grande distance, il se produit une certaine confusion dans l'exécution des arrêts de la souveraine; il n'est pas rare, par exemple, de voir de grandes dames entourées de femmes de chambre vêtues à la française et pieds nus, et plus d'un élégant de Saint-Pétersbourg et de Moscou a pour valets de pied de malheureux serfs dont le corps huileux est emprisonné dans une peau de mouton; mais ce contraste lui-même sert à constater le triomphe de la conquérante.

En Espagne, en Italie, à Rome, à Naples, à Florence, à Milan, la mode règne et gouverne. Et ce n'est pas d'aujourd'hui que date cette domination; car certains historiens italiens se plaignent amèrement de ce que, depuis le passage de Charles VIII, on affectait, chez eux, de s'habiller à la française, et de faire venir de France tout ce qui servait à la parure.

De son côté, mylord Bolingbroke rapporte que, du temps de Colbert, les colifichets, les folies et les frivolités du luxe français coûtaient à l'Angleterre plus de six cent mille livres sterling par an.

La mode c'est le progrès.

Cette vérité incontestable n'a pas empêché un philosophe de mauvaise humeur (de quoi les philosophes ne s'avisent-ils pas!) d'écrire :

« La femme a commencé à s'habiller avec une simple feuille de figuier : elle allait au plus pressé ; elle a fini par porter des robes à queue.

« On songe à se parer bien plus qu'à se vêtir.

« La toilette est devenue un art. Elle devrait rentrer dans l'esthétique, et avoir pour but de se modeler sur la belle délinéation du corps ; de n'être que l'enveloppe extérieure de ses formes, d'en suivre les contours avec souplesse, et de laisser à la liberté des mouvements toute leur grâce native.

« Mais à voir ce que la fantaisie en a fait, on dirait qu'elle tâche autant que possible de sortir, non seulement des conditions du beau, mais encore de celles du naturel et du sens commun.

« L'homme (et par là j'entends l'homme et la femme, selon cette figure de rhétorique qui veut que la plus belle moitié du genre humain soit sous-entendue quand on nomme la plus laide) semble,

dans la manière de se vêtir, mettre de l'acharnement à se déformer ou à se rendre ridicule à plaisir.

« On dirait que les deux sexes, prenant en pitié les proportions naturelles du corps dessinées par l'éternel architecte, veulent tailler leurs membres sur un nouveau patron.

« Chacun cherche à occuper plus de place ou moins de place que la nature ne lui en a accordé.

« Chez le sauvage on remarque déjà le besoin d'agrandir sa figure au moyen de coiffures élevées; chez l'homme civilisé, l'altération des formes devient une science d'une application assidue.

Croyant obéir au goût, et n'obéissant en réalité qu'aux plus monstrueux caprices, on comprime, on rapetisse d'un côté; on distend, on renfle, on boursouffle de l'autre; on met des éminences où il y a des enfoncements; où il y a le plein on veut faire le vide. On remonte une chose, on en redresse une autre; enfin on semble s'étudier à ne rien laisser à sa place. »

O philosophe! est-ce ainsi que vous marchez à la découverte de la vérité?

Si la femme, comme vous le dites, après s'être habillée de feuilles de figuier, a porté des robes à queue, n'est-ce pas là un progrès incontestable?

Au lieu de dire qu'on songe à se parer bien plus qu'à se vêtir, ne serait-il pas juste de reconnaître qu'on songea à se vêtir bien longtemps avant de songer à se parer? Et puis, honnête pessimiste,

la parure, la mode, sont affaires de goût, et, en cette matière, les philosophes sont essentiellement incompétents.

Une histoire de la mode, écrite avec l'intention de nous initier aux causes de leurs nombreuses variations, serait certainement l'histoire la plus intéressante de la société; mais ce serait une œuvre immense dont notre imagination s'effraie.

Afin d'en diminuer l'étendue et d'en conserver l'intérêt, nous avons cru devoir prendre pour point de départ le règne de Louis XIV, tout en nous réservant le droit de faire des excursions rétrospectives dans les siècles antérieurs.

Certes, Mesdames, nous ne nous dissimulons pas les difficultés de la nouvelle tâche qui nous est imposée; mais il n'est ni obstacles, ni dangers que nous ne soyons disposés à affronter pour vous plaire; et, fort de nos bonnes intentions, nous entrons en matière avec une parfaite quiétude, convaincu que, à défaut d'autre mérite, il nous sera tenu compte de l'intention.

Louis XIV avait la passion de la magnificence à un trop haut degré pour demeurer indifférent aux modes de son temps.

Sans doute, il regretta les modes si gracieuses, si élégantes du moyen âge; mais déjà, lors de son avénement, une révolution complète s'était opérée dans l'art de l'habillement et de la parure.

Contre ce fait accompli, le grand roi eut le bon esprit de ne pas guerroyer; il ne se retrancha pas non plus dans une indifférence dangereuse.

N'ayant rien à espérer de la résistance, il se mit courageusement à la tête du mouvement, afin de le diriger, et Dieu sait combien ce fut pour lui rude besogne!

Les diverses modifications apportées à la coiffure pendant les deux tiers de son long règne lui donnèrent à elles seules plus d'inquiétudes, lui causèrent plus d'insomnie que ne le firent certaines des grandes batailles livrées par ses généraux de l'autre côté du Rhin, alors que sa *grandeur l'attachait au rivage.*

Sous Henri IV, les femmes avaient porté les cheveux en pyramides ; puis les coiffures s'étaient abaissées sous Louis XIII : Anne d'Autriche donna alors le modèle des coiffures dites à la *Ninon,* qui durèrent jusque sous Louis XIV.

Tout-à-coup, vers 1650, un mouvement radical se produit : les toupets se montent, les houpes menacent le ciel ; la coiffure des femmes s'élève à une hauteur prodigieuse, en même temps que les perruques des hommes atteignent à la fois une ampleur extravagante et un prix excessif.

Cette exagération n'était pas chose nouvelle : n'avait-on pas vu, dans l'antiquité, les dames romaines sacrifier leurs belles chevelures noires, pour se parer d'horribles perruques de cheveux roux qu'on faisait vènir à grands frais du fond de la Germanie?

Ce luxe de chevelure avait été porté si loin dans l'ancienne Rome, qu'au dire des historiens, la femme de Marc-Aurèle parut en public, dans l'espace de dix-neuf ans, avec trois cents coiffures différentes.

Mais si cela n'était pas neuf, c'était ruineux, et le grand roi ne voulait pas que ses sujets se ruinassent, pensant probablement qu'il suffirait bien seul à cette besogne.

C'est de là que date cette fameuse diplomatie des perruques, dont l'influence, après deux siècles, se fait encore sentir.

Louis XIV s'indigne d'abord en se sentant débordé, puis il se jette dans le champ des négociations ; il fait du machiavélisme.

Appelant à lui les perruquiers, il les constitue en corporation, et afin de ranger de son côté ces hommes de tête, qu'il considère comme de puissants auxiliaires, il leur accorde de nombreux priviléges et leur donne le pas sur les chirurgiens.

Ces derniers conservèrent le droit de raser en concurrence avec les premiers ; mais il leur fut défendu de toucher à la perruque.

Malheureusement, dans cette guerre des toupets, les perruquiers n'étaient que des officiers inférieurs, obéissant à l'autorité féminine, et le grand monarque en fut encore pour ses frais : les perruques grossirent, les toupets grandirent, et, pour les grandir encore, on y ajouta des rubans de toutes couleurs et des dentelles de toutes sortes.

Le roi était furieux, dit Dangeau dans ses mémoires, car malgré ses efforts, volontés et remontrances, les coiffures ne baissaient point.

La situation était énormément tendue, comme on dit dans le

patois politique de notre temps; une explosion semblait imminente : le roi songeait à un coup d'État; les hommes et les femmes à la mode se préparaient à la résistance.

Tout-à-coup arrive à la cour, vers le milieu de 1699, une jeune et charmante Anglaise portant une coiffure basse qui ajoutait à la grâce, à la fraîcheur de son joli visage.

Il n'en fallut pas davantage pour apaiser le vent de la sédition : les coiffures s'affaissèrent comme par enchantement; l'arc se détendit, et le calme se rétablit.

Mais Louis XIV ne fut pas moins blessé de cette soumission qu'il ne l'avait été de la désobéissance, ainsi que le prouve ce passage des *Mémoires* de la princesse palatine.

« J'avoue, dit le puissant monarque, que je suis piqué quand je vois qu'avec mon autorité de roi, en ce pays-ci, j'ai eu beau crier contre les coiffures trop hautes, pas une personne n'a eu la moindre envie d'avoir la complaisance, pour moi, de les baisser.

« On voit arriver une inconnue, une guenille d'Angleterre, avec une petite coiffure basse, tout d'un coup les princesses vont d'une extrémité à l'autre. »

Une guenille d'Angleterre!

C'est par cette épithète que le grand roi récompense la jeune étrangère de la victoire qu'elle lui fait remporter. Il est donc

bien vrai que les rois, dans la prospérité, ne sont que d'illustres ingrats !

Cet événement est un exemple de plus des grands effets que peuvent produire les plus petites causes.

Il est néanmoins certain que beaucoup de modes ont dû leur origine à des événements importants.

Telle fut, par exemple, l'origine de la couleur jaune-Isabelle, qui eut une si longue vogue et qui est encore en faveur de nos jours.

Isabelle, fille de Philippe II, et femme de l'archiduc Albert, apprenant que son mari venait de mettre le siége devant Ostende, fit vœu de ne pas changer de chemise que cette ville ne fût prise.

C'était peu prudent, ainsi que l'événement le prouva : le siége dura trois ans !

La chronique ne dit point dans quel état se trouvait la chemise de la princesse lorsque la ville capitula ; mais il était permis d'en deviner la couleur, et la mode adopta le jaune blanchâtre, qui fut appelé jaune-Isabelle.

C'était un hommage à l'amour conjugal.

A l'exception de la coiffure, le costume demeura à peu près stationnaire sous Louis XIV.

Les hommes portaient l'habit, la veste, la culotte courte, les

bas relevés sur le genou, les souliers à boucles, la canne et l'épée.

A la fin de ce long règne, les jeunes gens étaient habillés comme l'avaient été et comme l'étaient leurs pères, et Louis XV, qui n'avait que cinq ans lors de la mort de son aïeul, était déjà soumis à toute la rigueur de la mode; il portait la culotte courte, la canne et l'épée; on ne lui faisait même pas grâce de la perruque, dont on affublait sans pitié sa jeune tête.

Toutefois, Mesdames, ne vous hâtez pas de crier à la barbarie, ne voyez-vous pas de nos jours de pauvres enfants emprisonnés dans un uniforme d'artilleur, le front serré d'un schako maussade, et traînant, comme une chaîne d'esclave, un grand sabre de fer blanc qui les fait pleurer en leur battant les jambes?

Qui de vous n'a pas, encore enfant, été soumise à la terrible torture du corset?

Les femmes, vers la fin de ce règne, cessèrent de porter le masque de velours noir, qu'on appelait un loup; mais elles le remplacèrent par le rouge et les mouches dont elles firent bientôt un usage immodéré.

Elles commencèrent aussi à faire usage du blanc, du bleu, pour simuler les veines et faire croire à la transparence de la peau, du noir pour se teindre les sourcils et les cils.

Ce fut alors aussi qu'elles mirent à la mode les chaussures ar-

mées de talons de trois pouces de haut, qui faisaient de la marche un exercice des plus périlleux, et qu'elles inventèrent ces ridicules et incommodes paniers qui les obligeaient à se présenter de côté pour entrer dans un appartement par une porte ouverte à deux battants.

L'art de la bijouterie ayant fait de véritables progrès sous le grand roi, on vit bientôt reprendre faveur au collier, cette charmante parure dont on peut dire que le goût est inné chez l'espèce humaine.

En effet, l'usage du collier se retrouve chez tous les peuples, quel que soit le degré de civilisation qu'ils aient atteint.

Vous aurez donc ici, Mesdames, à nous pardonner une de ces excursions épisodiques et, en partie, rétrospectives, que nous vous avons annoncées plus haut, et dont l'érudition nous semble devoir concourir à sauvegarder notre dignité d'historien.

Lors de la découverte de l'Amérique, les naturels des diverses contrées de cette vaste partie du monde portaient des colliers faits de coquillages ou de petites graines rouges très dures.

Sur notre vieux continent, on porte, depuis quatre mille ans, des colliers d'or, d'argent, de diamants, de perles, de pierres précieuses de toutes sortes.

Le collier était déjà en grande faveur au temps des patriarches.

Un peu plus tard, sans cesser d'être un objet de parure pour les femmes, il devint une marque de distinction pour les hommes;

on en para même les statues des dieux et des déesses; l'histoire nous apprend que la déesse Isis en avait un orné de pierres précieuses, et on lit, dans une inscription de Gruter que Symphorus de Riez, en Provence, et sa femme Pocris, offrirent à Esculape, entre autres choses, un collier composé de petits serpents en or.

Celui que portait la belle Laïs, plus remarquable encore, était, au rapport d'Aristenète, composé de pierres précieuses, dont les plus belles étaient arrangées de manière à former les lettres dont se compose le nom de cette beauté célèbre.

Le collier fut aussi, dans l'antiquité, la récompense du courage militaire.

Celui que l'on donnait aux soldats romains comme une marque d'honneur et une récompense de leur valeur s'appelait *torques*, et ce fut pour avoir enlevé un collier à un soldat gaulois que Manlius reçut le surnom de *Torquatus*.

Au temps de la décadence romaine, alors que les ténèbres de la barbarie commençaient à s'étendre comme un voile funèbre sur la civilisation, et que les arts s'éteignaient, les plus belles, les plus délicieuses parures des femmes furent les premières atteintes par cette sorte de retour vers l'état sauvage : on avait toujours de l'or, des pierreries ; mais les ouvrages qu'on en faisait n'étaient plus que de grossières ébauches ; l'art de la bijouterie n'existait plus, et ce fut bien lentement qu'au temps de la renaissance, le

génie de Benvenuto Cellini et de quelques autres l'arrachèrent au néant.

Les femmes souffrirent particulièrement de cette léthargie des arts ; les colliers, grossièrement ouvragés, déchiraient leurs blanches épaules, et cette parure leur était devenue insupportable à ce point qu'il fallait un ordre exprès du roi pour que la belle Agnès Sorel consentît à porter le collier de diamants qu'elle devait à la munificence de son royal amant, et qu'elle appelait son *carcan.*

Sorti vainqueur de ces rudes épreuves, le collier ne cessa de voir grandir sa vogue ; il devint même une puissance, puissance terrible, qui porta à la monarchie un coup mortel.

Ce fut de la fameuse affaire du collier de la reine, en 1787, que sortirent les premières étincelles de la révolution : si l'infortunée Marie-Antoinette eût désiré moins ardemment le collier de deux millions que le roi lui avait refusé, et au prix duquel le cardinal de Rohan crut pouvoir obtenir ses faveurs, les Parisiens n'eussent probablement jamais songé à attaquer la Bastille.

Désir de femme est un feu qui dévore;
Désir de reine est bien plus vif encore!

L'expiation, toute terrible qu'elle fut, s'oublia promptement, et le collier, malgré cette terrible catastrophe, est demeuré en possession de la faveur des femmes jolies, de celles qui l'ont été, et de celles qui croient l'être.

De tout temps, dit l'auteur du *Code de la toilette*, on a beaucoup aimé les bijoux en France.

Les diamants, même avant le temps où Louis de Bruges essaya de les tailler, étaient considérés comme la plus précieuse parure, quoique l'on ignorât complètement l'art de les monter.

La belle et infortunée Marie Stuart ayant apporté en France de très beaux diamants taillés, la mode en devint aussitôt générale à la cour; mais elle passa avec la jeune reine, et soit inconstance, soit rareté, soit plutôt respect pour un douloureux souvenir, les diverses tentatives que l'on avait faites pour en remettre l'usage en vogue n'avaient pu réussir.

Dès les premiers temps du règne de Louis XIV, les diamants reparurent.

Le fastueux monarque en parsema ses habits; la reine en couvrit sa ceinture, les épaulettes de sa robe, l'agrafe de son manteau.

Dès lors la richesse et la beauté employèrent le diamant en cent galantes façons: on en orna les bracelets, les bagues....

Un mot sur ces deux parures qui nous paraissent mériter une mention particulière.

L'usage du bracelet remonte à la plus haute antiquité; les Grecs, les Romains le considéraient à la fois comme un signe d'honneur et une marque d'esclavage, destinés à rappeler sans cesse à la femme qui s'en parait qu'elle devait être la gardienne et l'esclave de l'honneur de la famille.

Les hommes qui avaient d'abord dédaigné cette parure l'adoptèrent plus tard avec enthousiasme, et l'on voit, dans la vie de Maximin, successeur d'Alexandre Sévère, écrite par l'historien latin Capitolinus, que cet empereur, dont la taille était de plus de huit pieds, avait des doigts si gros qu'il se servait des bracelets de sa femme en guise d'anneaux.

Le bracelet devint alors l'emblême de la force, et l'on en vit bientôt à tous les bras : en or, en argent, en ivoire, pour les personnes d'un rang élevé ; en cuivre et en fer, pour les gens du peuple et les esclaves.

Pour tous cela voulait dire honneur et dévouement, et les porteurs de fer et de cuivre n'étaient pas les moins fidèles à cette devise.

On donnait alors des bracelets aux gens de guerre, non comme récompense de leur valeur, ainsi que l'ont dit à tort tant d'historiens, mais comme une distinction acquise par la haute sagesse à laquelle leur courage savait se subordonner.

Les jeunes filles ne portaient des bracelets qu'après avoir été fiancées ; cette parure était, pour elles, un signe de douce renonciation à la liberté dont elles avaient joui jusque-là, et qu'elles sacrifiaient dès-lors aux ineffables joies de la famille.

En France, ce n'est que sous le règne de Charles VII que les femmes adoptèrent l'usage des bracelets en même temps que celui des pendants d'oreilles et des colliers ; ils devinrent alors, et ils

demeurèrent jusqu'à nos jours une des parures les plus aimées de la beauté.

On porte aujourd'hui le bracelet à l'extrémité inférieure du bras, et ses formes sont aussi variées que les matières dont on le compose.

Tantôt l'or, les perles, les diamants, ou d'autres pierres précieuses y brillent du plus vif éclat ; tantôt ce sont des camées non moins précieux. Souvent ils sont ornés de portraits ou de peintures gracieuses et du plus haut prix ; quelquefois ils se composent d'une simple mèche de cheveux.

Mais de quelque matière qu'il soit composé, quelque forme que lui donne la mode, le bracelet sera toujours une des pièces les plus importantes de la toilette d'une jolie femme.

L'histoire de la bague ou de l'anneau diffère peu de celle du bracelet ; leur origine est aussi ancienne : gages d'amour, symboles d'alliance, aujourd'hui, comme aux temps les plus reculés, la bague ou l'anneau sont en quelque sorte le complément indispensable des belles mains.

C'est une monnaie courante fort en usage dans les affaires de cœur, mais sur la valeur de laquelle il est toujours imprudent de compter, tant elle est variable ; et puis les faux monnayeurs sont si audacieux... !

Revenons au règne de Louis XV.

On voit que si la forme des vêtements changeait peu, la magni-

ficence n'y perdait rien, et que le génie féminin n'en était pas moins actif.

L'art de se peindre le visage fut poussé à un point incroyable; non seulement il fut réputé indécent pour une femme de sortir sans rouge, mais il fallut que les traits naturels devinssent méconnaissables.

Les mouches en taffetas gommé dont on avait d'abord été sobre, se multiplièrent à l'infini; la manière de les découper, de les placer sur le visage, devint un art précieux ; on donna à ces mouches des noms selon le point du visage qu'elles occupaient, et la forme qu'elles avaient; celle qu'on plaçait au milieu du front, et qui était ordinairement découpée en étoile, s'appela la *majestueuse ;* celle du coin de l'œil fut nommée la *passionnée;* le nom d'*effrontée* fut donné à celle du nez, et celui de *coquette* à celle qu'on plaçait sur la lèvre supérieure.

Toutes les autres s'appelaient *assassines*, et lorsqu'elles cachaient quelques boutons, rougeur, tache de rousseur, etc., on les nommait *recéleuses*.

Un abbé de ruelles disait à une grande dame :

« D'honneur ! votre *passionnée* est divine; la *coquette* me ravit, l'*effrontée* m'encourage; mais la *majestueuse* m'impose. »

Une dame de haut parage ne sortait point sans sa boîte à mouches, sorte de bonbonnière remplie de petits morceaux de taffetas gommé, et garnie d'un petit miroir qui permettait de rajuster ou

de remplacer à tout instant les mouches, naturellement exposées à une foule d'accidents, ou bien d'en changer la disposition selon les événements ; car ces mouches étaient, dans certains cas, de véritables signes télégraphiques à l'aide desquels on pouvait entretenir une correspondance réglée.

Mais si l'on se cachait le visage avec tant de soin, en revanche on se découvrait les épaules avec un laisser aller tout-à-fait épicurien : les robes n'eurent presque plus de corsage ; les manches les plus longues ne durent pas dépasser le coude, et les talons des souliers atteignirent jusqu'à quatre pouces.

Faut-il donc s'étonner que les chutes fussent si fréquentes en ce temps-là ?...

Heureusement l'ampleur des paniers permettait de dissimuler bien des accidents.

C'est aussi à cette époque que les femmes commencèrent à porter de longues cannes de jonc à pomme d'or ou d'ivoire ; mais les faux pas et les entorses n'en furent pas moins nombreux.

L'ampleur des perruques continua à diminuer, et l'on supprima les boutonnières des habits, ce qui était très rationnel, puisqu'on ne les boutonnait point; mais comme on ne s'avise jamais de tout, on laissa subsister les boutons qui étaient devenus doublement inutiles.

Quant à la culotte, elle était toujours excessivement courte, ce qui obligeait à la relever de temps en temps, attendu le défaut

de bretelles, instrument d'invention toute moderne; mais cela se faisait avec grâce dans le beau monde, et puis la veste, qui tenait lieu de notre gilet actuel, était d'une telle longueur, qu'elle garantissait suffisamment de toute espèce de nudité.

Telle était la situation, lorsque Louis XV atteignit sa majorité.

Au faste de Louis XIV avaient succédé les mœurs et les modes décolletées de la régence; maintenant le règne de la frivolité, du caprice, commençait.

Le jeune roi, libre de ses actions, s'élance avec ardeur dans le champ du plaisir : il se soucie peu de tenir les rênes de l'Etat ; mais il veut tenir celles de la mode; c'est en cela que se manifeste sa puissance.

Désormais le vaisseau de l'Etat flotte sur un océan de dentelles, de rubans, de paillettes ; pilote habile sur cette mer de colifichets, le roi veille attentivement à la manœuvre ; rien ne lui échappe, et les ordres qu'il donne témoignent de sa haute capacité ; c'est ainsi qu'il écrivait au maréchal de Richelieu :

« Nous vous transmettons, monsieur le maréchal, notre décision royale sur l'affaire des parasols; la chose, mûrement examinée, il nous a paru qu'une exclusion complète serait trop rigoureuse; en conséquence, nous voulons que les dames et les duchesses en puissent avoir à la procession. »

Que d'autres gagnent des batailles et donnent des lois au

monde; le roi de France réglemente l'usage des parasols, et cela suffit à sa gloire.

Louis XIV guerroyait contre les coiffes; Louis XV accorde droit de cité aux parasols....

Oui, riez sceptiques dédaigneux, détracteurs nés des bonnes et douces choses; riez, accablez d'épigrammes les hommes d'élite de ce temps; tous vos sarcasmes et vos dédains ne pourront faire que les règnes de ces deux rois n'aient été les plus longs, les plus heureux et les plus splendides de notre histoire, ce qui prouve surtout, avant tout, contre tout, que ces deux princes avaient, au degré le plus élevé, l'esprit de leur temps.

A la distance où nous en sommes, il est difficile d'apprécier convenablement ces faits; mais en voyant ces puissants monarques descendre des hautes régions de la politique pour réglementer les modes, il est permis de croire que sous cette apparente futilité se cachait une pensée profonde : Alcibiade faisant couper la queue à son chien n'accomplissait-il pas, en cela, un acte de haute politique?

On a dit du règne de Louis XV qu'il fut l'époque de la décadence du goût, et c'est là une assertion fort contestable.

« C'est l'époque, dit un spirituel écrivain auquel nous avons fait quelques emprunts, c'est l'époque de Pompadour, dont le nom est devenu une sorte d'épithète caractéristique de la grâce mignarde, des jolis riens, des pompons et des colifichets; c'est le temps des Vanloo, des Coypel, des Natoires, des Parrocel,

des Boucher, des Watteau; c'est l'époque de la décadence du goût dans les arts. »

Nous ne saurions approuver ce dédain superbe : depuis ces maîtres, nous avons fait autrement; avons-nous fait mieux? On répond *oui* ; pour être franc, il faut dire peut-être, car enfin cette école subsiste.

Le costume des hommes ne subit pas de modifications importantes, sous le règne de Louis XV.

Les perruques, ainsi que nous l'avons dit, avaient diminué d'ampleur, et elles allèrent toujours en s'amoindrissant; néanmoins les perruques à trois marteaux firent une longue et courageuse résistance : défendant le terrain pied à pied, et n'étant plus soutenues que par quelques fortes têtes de la haute aristocratie, elles se réfugièrent dans la bourgeoisie, et jusque parmi les artisans.

Les hommes à la mode adoptèrent alors les perruques à *cadenettes* , dont la partie pendante se divisait en deux portions qu'on nouait avec un ruban en été , et qu'on dénouait en hiver ; les hommes d'épée portèrent la perruque à la brigadière terminée par deux boucles en crin en tire-bouchon, nouées ensemble avec un ruban noir.

Après avoir inventé toutes sortes de choses pour déguiser la couleur du visage, on songea à cacher la couleur des cheveux, et l'usage de la poudre fut généralement adopté ; il ne suffit plus que les perruques fussent frisées et pommadées, il fallut qu'elles fus-

sent poudrées à frimats, de sorte que la tête d'un homme ou d'une femme ainsi accommodée avait l'air d'être couverte de flocons de neige.

Enfin, les chevelures artificielles furent entièrement rejetées, excepté par les chauves; mais la poudre ne perdit pas de sa vogue, et le goût de la frisure devint général, de sorte qu'un homme comme il faut ne pouvait se dispenser de consacrer chaque jour deux heures au moins à l'édification de sa coiffure.

Pendant deux heures on lui passait toutes sortes de fers chauds dans les cheveux, soit pour les accommoder à l'*oiseau royal*, soit pour les friser en *fer à cheval*, ou les relever à la *grecque*.

Les cheveux frisés et pommadés, le patient se cachait le visage dans un large cornet de papier pour ne pas être asphyxié par le nuage de poudre ambrée qui tourbillonnait sur sa tête.

C'était un véritable supplice, et pourtant nul ne songeait à faire de l'opposition à cette tyrannie de la plus absolue des souveraines.

Vers 1770, on commença à porter en tresses ou en queue les cheveux qu'on avait jusque-là laissé flotter sur les épaules; puis on les porta retroussés avec un nœud en *catogan;* en 1773, on les enferma dans une sorte de *bourse* qui se jouait sur le collet de l'habit.

Ces bourses se nommaient aussi *crapaud* et *sac à charbon*, selon qu'elles étaient plus ou moins grandes.

La cravate n'était toujours qu'un morceau de mousseline taillé d'une manière peu gracieuse, et qui s'agrafait derrière le cou; mais l'élégance des jabots et des manchettes s'accrut considérablement : les grands seigneurs n'en portaient qu'en dentelles des plus riches et d'un prix fabuleux.

Vers le milieu de ce règne, l'habit à la française commença à être porté par les hommes de toutes conditions; ces habits étaient en drap de soie, en velours, en drap noir, en camelot ou en droguet.

Ceux de velours de soie étaient souvent garnis de paillettes, enrichis de galons d'or plus ou moins larges et abondants.

Avec l'habit à la française, il fallait nécessairement porter l'épée, qu'on attachait à la ceinture, de telle sorte qu'elle relevait la basque de l'habit, et que la pointe semblait menacer le ciel.

Un peu plus tard, on commença à porter la redingote et le pantalon; mais seulement le matin, à la campagne; c'était le plus grand négligé, et l'on disait d'un homme ainsi vêtu qu'il était en *chenille.*

Les femmes avaient également adopté la poudre, et jamais leur coiffure, même alors que Louis XIV s'efforçait de mettre des bornes à ses envahissements, ne s'était élevée à une telle hauteur.

Arrière les *perruques,* les *tempes,* les *bichons frisés,* que les perruquiers en renom ont jusqu'ici fournis aux femmes élégantes!

Arrière les perruquiers eux-mêmes!

L'art qui prend son essor peut-il s'accommoder de cette triviale dénomination?

Voici venir les coiffeurs qui, par droit de conquête, s'emparent de toutes les têtes féminines, matière première de l'art qu'ils professent.

Ces nouveaux conquérants, tous jeunes, agréables, bien tournés, sont promptement admis à tous les mystères de la toilette des grandes dames...

Les perruquiers furieux jurent de faire respecter leurs droits; mais les coiffeurs gagnent le procès que la corporation jalouse leur a intenté.

Nous sommes en 1769; l'orgueil des vainqueurs n'a plus de bornes : ils instituent une académie de coiffure, et s'intitulent *académiciens-coiffeurs.*

L'académie française à son tour s'indigne d'une telle irrévérence; ces quarante immortels, chargés de peigner la langue et d'épiler le vocabulaire, fonctions dont ils s'acquittent assez mal, ne peuvent souffrir que des gens faisant métier d'orner l'extérieur des têtes, prennent la même qualité qu'eux, grands hommes, ayant mission d'en orner l'intérieur, et un nouveau procès est intenté aux coiffeurs.

Ah! si l'on avait jugé les parties selon leurs œuvres, quelle défaite eussent essuyée les savants!

Mais les perruques étaient encore en majorité au palais; cette ligue des perruques et des savants, dont nous ressentons aujourd'hui même les funestes effets, était alors dans toute sa force.

Les coiffeurs perdirent leur procès, et ils cessèrent d'être académiciens; pour s'en venger, ils se firent hommes de lettres, et cette même année 1769 vit paraître un gros livre in-4°, intitulé : l'*Art de la coiffure des dames françaises;* l'exemplaire se vendait deux louis, et la première édition en fut épuisée en trois mois.

Les coiffeurs en réputation alors étaient les célèbres Legros et Dangé; tous deux avaient maison montée, chevaux, voitures.

Ils ne pouvaient suffire à leur riche clientèle, et ils étaient eux-mêmes plus riches que beaucoup des grandes dames qu'ils consentaient à coiffer.

C'est alors aussi qu'apparut l'illustre Léonard, coiffeur de Marie-Antoinette, encore dauphine, et à laquelle il demeura attaché lorsqu'elle ceignit la couronne.

Quel talent prodigieux!

Avec quel art cet habile homme savait alterner les mèches de la chevelure avec les plis brisés de la gaze!

On raconte qu'il employa un jour quatorze aunes de gaze sur la tête d'une dame de la cour, sans que la légèreté de l'édifice en souffrît.

Les coiffures continuent à s'élever, les coiffeurs grandissent; des coiffures dites *d'apparat* on passe à celle de la *comète*, qui est promptement remplacée par la *qu'esaco* et le *pouf au sentiment.*

Le *pouf* devait ce premier nom à la quantité d'objets divers qu'on faisait entrer dans sa composition, et on l'appelait *au sentiment* parce qu'on y faisait figurer, dit un historien, tout ce que la dame affectionnait.

On peut s'en faire une idée par cette description d'un pouf au sentiment élevé sur la tête de la duchesse de Chartres.

« Au fond était une femme assise sur un fauteuil et tenant un nourrisson, ce qui désignait le duc de Valois (depuis le roi Louis-Philippe), et sa nourrice.

« A la droite était un perroquet becquetant une cerise, oiseau précieux à la princesse.

« A gauche, un petit nègre, image de celui qu'elle aimait beaucoup.

« Le surplus était chargé d'une touffe de cheveux du duc de Chartres, son mari, du duc de Penthièvre, son père, du duc d'Orléans, son beau-père, etc. »

Il y avait aussi les *pouf à la reine*, *à la Junon*, les coiffures en *parc anglais*, en *parterre galant*, en *moulin à vent*, et mille autres non moins prodigieuses.

Louis XVI monte sur le trône, et Marie-Antoinette devient

reine de France sans cesser d'être reine de la mode; mademoiselle Bertin, sa marchande de modes en titre, passe à l'état de premier ministre, et on l'entend dire à ses demoiselles de magasin:

« Présentez donc à Madame des échantillons de mon dernier travail avec Sa Majesté. »

L'atelier de cette artiste donnait sur la rue Saint-Honoré, dit le chroniqueur auquel nous devons la plus grande partie des éléments de cette histoire.

Le jour où la reine fit son entrée à Paris, mademoiselle Bertin était sur son balcon, avec ses trente ouvrières.

La reine lui fit en passant un signe de protection, auquel la modiste répondit par une profonde révérence; le roi lui fit un geste gracieux : nouvelle révérence.

Les courtisans, singeant le maître, s'inclinèrent aussi en passant : nouvelles salutations de sa part : elle en eut un relief merveilleux, et la faveur dont elle jouissait s'accrut, ce qui ne l'empêcha pas de faire bientôt une faillite énorme.

Dès ce moment, la mode se jette dans les excentricités les plus incroyables.

Un jour, en 1775, Marie-Antoinette entre chez Louis XVI, vêtue d'une robe de taffetas de couleur brune.

— C'est couleur de puce, dit le roi en riant.

Le mot fait fureur; toutes les dames veulent avoir du taffetas

puce; les hommes suivent le mouvement; les fabricants n'y peuvent suffire.

Bientôt, renchérissant sur cette folie, on divise et l'on subdivise les nuances : il y a la nuance *jeune puce, vieille puce, ventre de puce, dos de puce, cuisse de puce, puce effrayée, puce endormie, puce agitée*, etc.

Il sembait que cette mode dût durer éternellement, tant l'engouement était grand; mais voilà qu'après moins de trois mois, la reine s'étant fait apporter des satins par ses marchands, elle en choisit de couleur gris cendré.

Le comte de Provence, depuis Louis XVIII, fait remarquer que cette couleur est celle des cheveux de la reine.

C'en est fait de toutes les nuances de puces; leur règne fait place au gris cendré, et en moins de quinze jours, le prix des étoffes de cette couleur augmente de moitié.

Dès ce moment, les couleurs et les formes varient presque chaque jour, et prennent les noms les plus bizarres; on passe des robes de satin, couleur de *soupir étouffé*, aux couleurs de *candeur parfaite*, de *doux sourire*, de *désir marqué*, de *plainte indiscrète*, de *composition honnête*, etc.

Les bonnets *à la conquête assurée* sont garnis de *plumes volages*, de rubans, *soupir de Vénus* ou *œil abattu*.

Les robes, dit notre chroniqueur émérite, se font *à la fran-*

çaise, ouvertes par devant, pour laisser apercevoir le jupon d'étoffe pareille.

On leur donne par derrière deux aunes d'ampleur, auxquelles on ajoute, de chaque côté, une pointe par en bas.

A droite et à gauche du jupon est pratiquée une ouverture pour la poche.

Le dos de la robe est plissé à plis plats; les manches, ne s'avançant que jusqu'au coude, sont assujéties par de petits morceaux de plomb.

De ces manches plombées partent de longues manchettes pendantes de dentelle, qui recouvrent en partie le bras.

Les *garnitures*, les *volants* et les *falbalas* varient à l'infini.

Si c'est une robe de cour, on lui donne, comme du temps de Louis XIV, une queue d'une longueur démesurée.

Cela est ridicule; mais cela se fait de par la mode et de par l'étiquette; le moyen de s'y soustraire?

Il faut savoir porter cette entrave avec grâce.

D'ailleurs, il y a un certain coup de talon pour rejeter adroitement sa queue en arrière, qui est du meilleur effet.

C'est un apanage de l'aristocratie : cela vous distingue des petites gens.

La robe *de cour*, beaucoup trop longue par en bas, est, en revanche, extrêmement échancrée par en haut.

A cette époque les robes étaient si décolletées, et les épaules et la gorge si découvertes, que personne, à cet égard, n'avait plus le droit d'être jaloux des privilégiés du boudoir.

La *lévite* est un emprunt fait, pour le nom plus que pour la chose, à l'antique tribu chargée à Jérusalem de garder l'arche sainte.

Faite d'abord comme une robe de chambre d'homme, elle montait jusqu'au cou et se portait volante pour le négligé.

La première modification qu'on lui fit subir fut de mettre par dessus une ceinture pour la serrer sur le corps.

Bientôt on échancra le tour de la gorge, on descendit le collet, et l'on marqua la taille avec des plis; mais, comme ces plis avaient pour résultat de la grossir, on coupa le corsage, on le fit juste, et l'on y joignit le reste de la robe plissé sur les hanches.

Les manches, qui descendaient d'abord jusqu'au poignet, furent rétrécies, ornées de parements, et remontèrent jusqu'au dessus du coude.

Ainsi transformée de manière à la rendre méconnaissable, la robe des femmes de la tribu de Lévi devint un objet de parure des femmes du XVIIIe siècle.

Cependant la commodité de la *lévite*, dans sa première forme, pour le voyage ou la chambre, la fit reprendre de nouveau sous le nom de *quinzevine.*

Cette robe, qui se serre avec une coulisse, fut imitée, avec quelque différence, dans la robe *en chemise*, à la mode dix ans plus tard.

La *polonaise*, qui avait été fort à la mode sous Louis XV, ouverte par devant, s'élargit à droite et à gauche sur les hanches, après avoir pris la taille avec assez de grâce ; elle se porte très courte, et tombe à six pouces au-dessus du jupon ; elle se relève de chaque côté avec une ganse, qui embrasse une certaine portion de la robe et va se fixer au jupon.

Cette robe, à plis larges et librement jetés, est restée longtemps en vogue.

L'*anglaise* ne diffère de la polonaise qu'en ce que les trois coutures du dos se rapprochent davantage par le bas, et finissent en serrant toujours plus, comme un fourreau.

La robe *turque*, plus compliquée encore, est une polonaise par le dos, et traîne d'un tiers de sa longueur. C'est une robe de parure.

C'est encore à cette époque que les peignoirs, jusque-là exclusivement consacrés à la toilette, sont mis au nombre des déshabillés galants ; que l'on adopte les *corps*, affreuses machines qui compriment le corps au point de faire d'une jolie femme une sorte de statue, et qui est bientôt remplacée par le corset, en même temps qu'aux *paniers*, dont nous avons parlé plus haut, succèdent les *bouffantes*, faites d'une toile de crin ayant une demi-aune de large, et que l'on emploie, en outre, pour soutenir et enfler les

robes, une toile fortement gommée appelée la *criarde*, à cause du bruit qu'elle faisait au moindre froissement.

Un mot sur les chaussures.

Il y en avait de plusieurs sortes : les *galoches*, les *mules mignonnes*, les *sabots chinois*, et les *talons rouges* de toutes les hauteurs; mais rien n'était merveilleux comme les souliers de bal qui, longs et étroits, resplendissaient d'or et de pierreries; ces broderies étincelantes s'appelaient *coups perfides* sur le devant; celles de derrière se nommaient *venez-y-voir*.

Pendant un an, on ne porte plus de diamants qu'aux pieds: les plaintes des joailliers arrivent jusqu'à la reine, qui se laisse aisément attendrir, et les pierreries, si ridiculement dédaignées, reprennent leur rang dans la toilette des grands, et recommencent à briller du plus vif éclat sur les beaux fronts et les blanches épaules.

Pendant six ans, à dater de l'avénement de Louis XVI, les coiffures des femmes continuèrent à monter; elles atteignirent une élévation telle, que le visage d'une femme de moyenne taille paraissait être placé au milieu du corps.

Le 17 février 1776, la reine, se rendant à un bal donné par la duchesse d'Orléans, portait un panache si élevé, qu'il fallut le lui enlever pour qu'elle pût entrer dans sa voiture, et le lui remettre quand elle en sortit.

Malheureusement toutes les coiffures de ce genre ne pouvaient

se désarticuler ainsi, et la plupart des grandes dames étaient obligées de se mettre à genoux dans leur voiture, ou de se tenir constamment la tête hors de la portière. C'était un supplice horrible; mais le courage féminin est capable de tout braver quand il s'agit d'être à la mode.

En 1777, Marie-Antoinette envoya à l'impératrice Marie-Thérèse, sa mère, son portrait avec une coiffure de ce genre.

L'impératrice le lui renvoya en lui mandant qu'on s'était sûrement trompé, et qu'on lui avait envoyé le portrait d'une comédienne au lieu de celui de la reine de France.

La leçon fut perdue, et les hautes coiffures demeurèrent en faveur jusqu'en 1780, époque à laquelle la reine perdit ses cheveux à la suite d'une couche laborieuse.

La révolution amenée par cet accident fut aussi rapide que complète; on ne porta plus qu'un chignon plat terminé par une boule, que l'on appela *coiffure à l'enfant.*

C'est alors que l'on vit paraître les bonnets *au bandeau d'amour, aux grandes prétentions, à la carmélite, au lever de la reine, à la prêtresse de Vénus, à la novice de Cythère,* et mille autres non moins extraordinaires par la forme et par la dénomination.

Les coiffures pyramidales avaient disparu depuis quelque temps, lorsque les bonnets et les chapeaux prirent tout-à-coup une ampleur prodigieuse; alors se produisirent les *chapeaux-*

bonnettes, dont les bords tombaient comme de larges auvents autour de la tête ; le chapeau *à bateau renversé*, le chapeau *Tarare*, les chapeaux *à la caisse d'escompte*, c'est-à-dire *sans fonds*, et les chapeaux de feutre de laine légers, qui avaient jusqu'à sept pouces de bord ; puis, faisant un emprunt aux infidèles, quelques grandes dames adoptèrent le turban, et parvinrent à le mettre à la mode ; mais cette fantaisie passa vite.

On y revint pourtant dix-huit ans plus tard, à l'occasion du retour d'Egypte de Bonaparte.

Le général avait parmi les personnes de sa suite quelques Mamelucks, coiffés de riches turbans ; les élégantes de cette époque adoptèrent aussitôt cette coiffure : les plus hardies n'en retranchèrent pas même le croissant, et Paris, peuplé de belles infidèles, eut bientôt l'air d'un vaste sérail.

Pendant ce temps, que devenaient les costumes d'hommes?

L'habit à la française avait subi quelques modifications : après y avoir mis des agrafes pour remplacer les boutonnières, on supprima les unes et les autres; l'habit ne ferma plus, et il fut dégagé par devant de manière à découvrir entièrement les cuisses.

La veste commence à être remplacée par le gilet, mais seulement en négligé.

On porte aussi en négligé le *volant*, espèce de pardessus sans doublure, et la *houppelande*, comme pardessus d'hiver.

L'habit noir, dont nous faisons aujourd'hui tant de cas, était

alors fort dédaigné ; on employait pour les habits le taffetas, le satin, le velours, le bouracan, la calemande, et plusieurs autres étoffes de toutes couleurs, unies ou mélangées.

C'est seulement en 1787 que l'habit noir, avec la culotte et les bas de soie noirs, commencent à se montrer dans les salons.

Pour monter à cheval, on porte des culottes de peau collantes, gilet blanc, bottes anglaises luisantes.

L'épée, avec l'habit à la française, était toujours de rigueur ; mais, pour les neuf dixièmes de ceux qui la portaient, c'était uniquement un meuble de parade.

On en peut dire autant du chapeau tricorne, que l'on portait sous le bras afin de ne pas déranger l'économie de la coiffure.

Vers 1785 parurent le chapeau hollandais et le chapeau anglo-américain, à forme haute et cylindrique.

Alors, dit notre malin chroniqueur, on s'avisa d'une idée lumineuse et simple, comme le sont toujours les traits de génie : on reconnut que les chapeaux étaient faits pour être portés sur la tête et non sous le bras.

Le chapeau devint une vérité ! Le tricorne seul continua à jouir du privilége de son inutilité les jours de grandes visites ; mais, comme par compensation, les bagues, les bijoux, les inutilités de toutes sortes se montrèrent avec une profusion sans exemple.

Jusque-là, on s'était contenté d'une montre ; maintenant on en porte deux, ornées chacune d'une longue chaîne tombant sur la cuisse.

Le maréchal de Richelieu qui, malgré ses soixante-treize ans, était demeuré l'adorateur le plus fervent de la mode, fut le premier propagateur de cette fantaisie ; mais, tout en sacrifiant à l'inconstante déesse, il était demeuré homme d'esprit.

Un jour, une duchesse qui lui faisait visite fit tomber sur le parquet, en jouant de l'éventail, les deux montres que le maréchal venait de déposer sur la cheminée.

Comme elle se confondait en excuses :

« Consolez-vous, belle dame, lui dit ce vétéran de la galanterie, je ne les ai jamais vues aller si bien ensemble. »

En 1786, une confusion des plus singulières tend à s'établir entre les costumes des deux sexes : les femmes portent des vestes, des gilets, des jabots, des chemises semblables à ceux des hommes; elles s'entourent le cou d'une cravate, mettent deux montres à leur ceinture, avec chaînes et breloques; elles portent des cannes à pomme d'or, et font arranger en queues, cadenettes et catogans, leurs cheveux, sur lesquels elles posent résolument des chapeaux de feutre, en même temps qu'elles endossent des redingotes de drap.

De leur côté, les hommes portent des douillettes, des effilés à leurs gilets, et des boucles d'oreilles, et ils adoptèrent même les manchons qui étaient alors dans toute leur vogue.

L'origine des manchons est toute septentrionale ; cette parure est une imitation française et peu heureuse des modes moscovites et polonaises.

Chose étrange cependant ! le manchon, depuis plus d'un siècle, n'a jamais été entièrement abandonné chez nous : on l'a pris, quitté pour le reprendre, le quitter et le reprendre encore.

Il y a cinquante ans, les manchons les plus volumineux étaient réputés les plus beaux, et une jolie femme affublée de cette monstrueuse fourrure avait l'air de porter un ours dans ses bras.

Depuis dix ou douze ans, les manchons se portent plus petits ; mais leur forme n'a point changé, et la mode qui a délaissé, depuis cette époque, tant de charmantes choses, n'a pas cessé de leur être favorable.

Quelle peut être la cause de cette faveur si persistante ?

En y pensant beaucoup, nous nous sommes mis en tête que les manchons sont beaucoup moins bêtes qu'ils n'en ont l'air, et qu'ils pourraient bien recéler dans leurs profondeurs une foule de petits mystères épistolaires et autres, mis ainsi à l'abri des mains indiscrètes, et à ces causes nous sommes tentés de les absoudre, la discrétion étant la première qualité d'un confident.

Bientôt les femmes, reprenant possession de leur domaine, se coiffent *à la veuve du Malabar*, puis elles adoptent successivement les *justes à la provençale*, les *capots à la béarnaise*, les *coiffes à la picarde*, les habits *à la languedocienne*.

Puis tout à coup les grandes toilettes disparaissent ; on ne porte plus que des négligés, des demi-négligés, des déshabillés, des pierrots, des redingotes, des robes en chemise, et enfin le *caraco*, dernier échelon dans cette marche descendante.

Nous voici arrivés à 1789.

Ici commence, pour la mode, un interrègne de dix ans ; — de Marie-Antoinette à la future impératrice Joséphine.

La mode, pendant ces terribles années, avait bien encore quelques intrépides partisans qui ne s'effrayaient ni du canon d'alarme, ni des massacres, et que la guillotine et la disette ne pouvaient intimider; mais elle n'avait plus de souveraine, et à sa grandeur passée succédait une décadence rapide qui semblait ne devoir s'arrêter qu'au néant, lorsqu'au sortir de la terreur apparaît une femme, une créole charmante qui ramasse avec bonheur le sceptre abandonné , en attendant le jour prochain où la gloire de l'homme dont elle doit partager la destinée la fasse asseoir sur le trône de France qu'il s'apprête à relever.

Secondée par la belle madame Tallien, son amie , la douce et jolie créole parvient à donner à la mode une nouvelle impulsion : toutes deux tentent avec succès de rajeunir les costumes de l'ancienne Grèce; vêtues de courtes robes de gaze ou de mousseline transparente, retenues sous le sein par d'élégantes ceintures , le front couronné de fleurs, des anneaux d'or du plus riche travail aux orteils de chaque pied, on les vit paraître au jardin des Tuileries, où les accueillit l'admiration générale.

Ce fut, pour la mode, le commencement de la renaissance.

La ceinture, si longtemps dédaignée, cette parure en quelque sorte divine, qui se retrouve dans toutes les mythologies, et dont le nom est inséparable de celui de Vénus, la ceinture recouvre toutes ses prérogatives qu'elle avait perdues dans une lutte fâcheuse.

Ecoutez, Mesdames, ce qui était advenu autrefois à cette pauvre innocente.

C'était au commencement du quinzième siècle ; les femmes de haut parage portaient des robes à collet renversé, dont la longue queue, relevée en plis ondoyants, se rattachait à la ceinture.

Les bourgeoises ne tardèrent pas à adopter cette mode qui se répandit bientôt dans toutes les classes.

Indignées de n'avoir plus rien qui les distinguât des autres filles d'Eve, les grandes dames eurent alors recours à l'autorité des lois; elles crièrent, cabalèrent, intriguèrent tant et si bien, que le parlement de Paris crut devoir intervenir.

On discuta longuement : bon nombre de jeunes conseillers tenaient pour la liberté illimitée en matière de robes et de ceintures ; mais les vieux mirent en avant la morale, fort étonnée sans doute qu'on l'invoquât à ce propos.

Ils dirent les dangers du luxe, et soutinrent la nécessité de raccourcir les robes et d'interdire les ceintures par respect pour les mœurs; or, sous le beau ciel de notre France, les choses les

plus bizarres étant celles qui, de tout temps, ont eu le plus de chances de succès, l'opinion des vieux prévalut, et le parlement, par arrêt du 12 mai 1420, « fit défenses expresses aux *femmes* « *folles de leur corps,* de porter la robe à collet renversé, la « queue, les boutonnières et la ceinture dorée. »

Les pauvres persécutées se soumirent d'abord, mais pour la forme seulement : au bout de quelque temps, les queues si cruellement mutilées reparurent peu à peu, et les ceintures si brutalement dénouées se rajustèrent, ce qui donna lieu à ce mot devenu proverbe : *Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée.*

Dès lors les ceintures furent perdues de réputation, et si on ne les abandonna pas entièrement, elles furent presque constamment négligées.

N'est-ce pas là un effrayant exemple de la fragilité des choses humaines ?...

Les couronnes de fleurs, réhabilitées en même temps que les ceintures, étaient aussi une réminiscence de l'antiquité : les Grecs et les Romains aimaient passionnément les couronnes de fleurs ; quiconque se serait présenté au cirque, à l'académie, au théâtre, etc., sans couronne, eût passé pour un fou.

Pour les gens chauves, la couronne remplaçait la perruque; aussi tous les philosophes s'en paraient ; Socrate, lui-même, ne manqua jamais de ceindre son front de fleurs, et, à l'âge de

quatre-vingts ans, Anacréon se parait d'une couronne de roses.

César, chauve à trente ans, dut à la couronne l'avantage de cacher cet inconvénient aux beautés de Rome.

Alcibiade changeait de couronne trois fois par jour.

Sophocle faisait répéter une tragédie, lorsqu'il apprit la mort d'Euripide, exilé ; aussitôt il jeta sa couronne, en signe de deuil, tous les acteurs l'imitèrent, et la répétition ne fut pas continuée.

Au milieu d'une fête qu'elle donnait à l'élite de la jeunesse, la célèbre Aspasie apprend que la belle Cléagène, sa rivale, vient d'expirer : le sourire disparaît de ses lèvres ; ses yeux s'emplissent de larmes ; elle arrache sa couronne, la foule aux pieds ; tous ses convives en font autant, et la fête est abandonnée.

Le couronnement des rosières, chez nous, n'est aussi qu'une imitation de certains usages de l'antiquité; à l'exemple des Grecs nous avons fait de la couronne la récompense des qualités les plus diverses et les plus opposées.

Les empereurs romains de la famille de César ne portèrent qu'une couronne de laurier ; ce fut Héliogabale qui, le premier, porta une couronne enrichie de perles.

Les papes adoptèrent la tiare formée d'une triple couronne, pour indiquer qu'ils réunissaient la puissance ecclésiastique à la puissance impériale.

Au moyen-âge, les empereurs portaient trois couronnes ; une d'argent, à Aix-la-Chapelle, comme rois d'Allemagne; une de fer, à Milan, comme rois de Lombardie ; une d'or, à Rome, comme empereurs.

Les rois de la première race, en France, portèrent des couronnes de quatre sortes : la première était un diadème de perles fait en forme de bandeau, avec des bandelettes qui pendaient derrière la tête ; la seconde était semblable à celle des empereurs au moyen-âge ; la troisième avait la forme d'un mortier comme celui que portèrent ensuite les présidents aux parlements ; la quatrième était en forme de chapeau pyramidal qui finissait par une pointe surmontée d'une grosse perle.

Les rois de la seconde race avaient la tête ceinte d'un double rang de perles ou d'une couronne de laurier.

La couronne des rois de la troisième race était un cercle d'or enrichi de pierreries et rehaussé de fleurs de lis.

François Ier est le premier qui adopta la couronne fermée au sommet, pour ne le céder en rien à Charles-Quint.

Vers le xe siècle, le blason s'empara de la couronne primitive ; il copia les fleurs, qui devinrent des fleurons.

Le moyen-âge vit naître les couronnes princières, les couronnes ducales, celles de marquis, de comte, de baron.

Ces couronnes étaient en or ; leurs fleurons étaient des perles ou des diamants, et cela a duré jusqu'à nos jours.

Aujourd'hui, ces riches couronnes passent de mode ; rois et diadèmes s'en vont en même temps ; mais l'empire de la beauté subsiste, et les couronnes de fleurs sont de tous les régimes, les fleurs elles-mêmes devant être jusqu'à la fin des siècles la plus riche et la plus délicieuse parure des femmes douées de grâces et de beauté....

Mais hélas ! la mode n'a pas respecté ces filles du soleil, et voilà qu'à ces suaves divinités elle substitue de grossières idoles.

C'est toujours des fleurs que les femmes mettent dans leurs cheveux, sur leurs chapeaux, à leur corsage, depuis le commencement de ce siècle, mais ce sont des fleurs de toile, de peau, de papier ; des fleurs sans vie, sans parfum, insensibles à l'haleine du printemps !....

Les parterres sont déserts, les bouquetières sont abandonnées ; c'est dans les sombres et poudreux ateliers des fabricants de fleurs artificielles que les plus grandes dames achètent leurs guirlandes et leurs bouquets ; c'est là, oh profanation ! que se fabrique la couronne virginale de la jeune mariée !....

La fraude est partout.

Au nom du ciel, Mesdames, revenez au vrai ; nous y gagnerons tous.

Sans doute les fleurs artificielles ont atteint une grande perfection : la rose entr'ouverte à demi cachée dans vos cheveux

est vraiment ravissante; ce camellia rend plus admirable encore l'éclatante blancheur de votre gorge ; mais cela ne s'effeuille point...

On vit aussi reparaître, au commencement de ce siècle la *féronnière*, fantaisie charmante d'une beauté célèbre qui lui donna son nom.

La féronnière est un diminutif du diadème comme la couronne en est l'extension ; il n'est pas de parure qui convienne mieux à un beau front : c'est un de ces rares caprices de jolie femme qui n'ont rien à redouter du temps.

Enfin c'est encore de cette époque que date la fanchon, simple et gracieuse parure qui dut son origine et sa vogue à la fantaisie d'une charmante montagnarde savoisienne, qui avait quitté sa chaumière pour chercher fortune en courant le monde.

Vers 1800, alors que la France commençait à se remettre des terribles commotions qui l'avaient si violemment agitée pendant douze ans, on vit paraître, sur les promenades de Paris, une joueuse de vielle, dont le costume montagnard semblait rehausser encore l'incontestable beauté.

Elle se nommait Fanchon, et se faisait surtout remarquer par la gracieuse simplicité de sa coiffure, consistant en un petit fichu, posé transversalement sur le sommet de la tête, et noué par les pointes, sous le menton.

Bientôt il ne fut plus question que de Fanchon la vielleuse; elle

faisait des recettes prodigieuses : les parvenus lui jetaient de petits écus ; les lions d'alors, qu'on appelait *muscadins*, payaient avec de l'or chacun de ses sourires.

Les journalistes la vantèrent, les poètes la chantèrent, les auteurs dramatiques la mirent en vaudeville, et Paris, après cinquante ans, n'a pas encore oublié cette romance où respire une délicieuse naïveté :

Aux montagnes de la Savoie
Je naquis de pauvres parents ;
Voilà qu'à Paris l'on m'envoie,
Car nous étions beaucoup d'enfants.
Je n'apportais, hélas ! en France,
Que mes chansons, quinze ans, ma vielle et l'espérance.

Les femmes ne portèrent plus rien qui ne fût *à la Fanchon*; elles adoptèrent surtout cette gentille coiffure qui devait rester comme un type de simplicité charmante, et qui a gardé le nom de sa créatrice.

Fanchon, un instant souveraine du monde élégant, ne se laissa pas éblouir par cette fortune passagère : économe et sage, elle mit à profit la prodigieuse faveur qu'elle devait au caprice, et lorsque son étoile commença à pâlir, elle regagna son village, Saint-Pierre-d'Albigny, près de Chambéry, où elle se maria avec l'homme de son choix, l'élu de son cœur, que les princes de la jeunesse dorée n'avaient pu lui faire oublier.

Fanchon est aujourd'hui une bonne vieille qui, d'une voix che-



LA
FANCHON



vrotante, berce ses arrière-petits-enfants avec ses chansons d'autrefois; mais son souvenir est resté parmi nous : pour immortaliser le nom de cette jolie fille, il n'a fallu qu'un colifichet.

Revenons à la jolie créole : quatre ans après ces promenades aux Tuileries, dont nous avons parlé, elle était impératrice.

Toutefois, la nouvelle souveraine ne régna pas de la façon qu'avait régné Marie-Antoinette ; à cette heure, le royaume n'était plus en quenouille; la grâce de la femme disparaissait devant la majesté et la gloire du mari.

Les caprices devaient se subordonner à la volonté du maître, et ce maître n'était rien moins qu'un homme de boudoir; il le prouva bientôt en faisant arrêter et jeter en prison mademoiselle Despeaux, marchande de modes de Joséphine, sous le prétexte qu'elle le ruinait, lui maître de l'Europe, et qu'elle ruinait les femmes de ses généraux.

Ce coup d'Etat eut un grand retentissement; mais la mode en souffrit peu, et il est à peu près certain que l'impératrice et les dames de la cour n'en dépensèrent par la suite ni plus ni moins. La nouvelle souveraine joignait à la passion de la toilette le goût le plus délicat; elle avait au plus haut degré le sentiment des nuances :

— « Je suis malade aujourd'hui, disait-elle un jour à ses femmes; donnez-moi un chapeau qui sente la petite santé. »

Il y a tout un livre dans ce mot.

Il faut bien le dire pourtant, les modes de 1808 à 1810 furent, en général, peu gracieuses : soit que les chagrins domestiques que la souveraine commençait à ressentir, opérassent une fâcheuse réaction sur son goût, naguère si délicat ; soit que ses facultés fussent absorbées par les préoccupations politiques, la mode, pendant ces deux années, sembla rétrograder, et il en fut à peu près de même pendant les deux années suivantes.

Peut-être aussi cela venait-il de la prospérité de la splendeur même de cette époque : la France, enivrée de gloire, se prenait à avoir des fantaisies d'enfant gâté. Et puis, enfin, nous devons reconnaître la justesse de cette observation due à notre spirituel chroniqueur : « Ce n'est pas la beauté poétique, pittoresque du costume, sa simplicité noble, ou bien sa richesse ou sa dignité qu'aime la Parisienne ; ce qu'elle aime, c'est le **chiffon** ! Elle s'y complaît, elle le caresse, elle l'étudie, elle le travaille, elle en vit, elle en rêve, elle l'aime à la folie; elle aime le chiffon pour les autres, pour elle-même, pour le chiffon lui-même. Otez le chiffon de ce monde, et vous anéantissez en partie l'inquiète et incessante activité de son esprit.

Ce n'est pas son affaire à elle de se draper magnifiquement dans une pièce d'étoffe : elle n'y entend rien, elle n'est pas une vestale. D'ailleurs y a-t-il rien de plus bête qu'un morceau d'étoffe uni ? C'est bien la peine d'avoir fait tant de conquêtes industrielles, d'avoir opéré toutes les merveilles de la civilisation, pour rétrograder jusqu'au *peplum* ou à la *chlamyde* de Pénélope!

La Parisienne prend une étoffe pour la soumettre aux mille exigences de son imagination capricieuse, pour la froncer, la plisser, la tuyauter, la bouillonner, la friser, la rucher, la taillader, la découper, l'effiler, la broder, la festonner, la falbalaser, l'enjoliver, la chiffonner, en un mot, de cent, de mille, de dix mille manières différentes.

C'est chose merveilleuse de voir ce qu'elle crée d'adorables inutilités à l'aide de la gaze, de la blonde, de la dentelle, du ruban, des plumes et des fleurs! Radieuse au milieu de ce tourbillon vertigineux de chiffonnages, qui disparaissent et se renouvellent sans cesse autour d'elle, elle illumine des fausses lueurs de son goût le monde civilisé qui a la bonhomie d'attendre dévotieusement ses oracles.

Et comment ne croirait-elle pas à l'infaillibilité de son goût, quand elle voit une si universelle soumission à ses caprices devenus des lois?.... Non seulement ses inventions les plus bizarres sont adoptées, mais encore il suffit qu'elle emprunte aux autres une mode, qu'elle la signe, pour ainsi dire, pour qu'on l'accepte en lui en faisant honneur.

En présence de cette suprématie, comment osons-nous, téméraire contradicteur, venir infirmer la réputation de son goût exquis? Eh quoi! c'est au milieu de Paris même que nous osons émettre ces paradoxes sacriléges! Une simple remarque générale suffira cependant pour les justifier. A toutes les époques, la Parisienne s'est attribué le mérite du bon goût dans l'art de la toi-

lette ; que sa robe fût en pavillon de cloche ou en fourreau d'épée, qu'elle eût sur sa tête un pouf au sentiment, un chapeau à la Paméla ou un bibi. Et le monde de continuer d'adorer ou d'imiter ! Or, à travers les évolutions de modes si opposées, et pour citer un fait des plus concluants, à travers les variations extrêmes de la taille qu'elle s'est amusée (sous sa seule responsabilité et Dieu en étant fort innocent) à faire voyager depuis l'extrémité inférieure du busc de son corset jusqu'à l'extrémité supérieure, et à faire redescendre d'autant, il est peut-être permis de soupçonner que souvent elle n'était pas dans le vrai, et que, par conséquent, son goût était parfois douteux, parfois même détestable, et à ce sujet on n'a qu'à s'en rapporter aux impressions générales.

N'est-ce pas une chose prodigieuse que la rapidité avec laquelle les modes, non pas de plusieurs années antérieures, mais seulement de l'année précédente, paraissent surannées, et combien les formes et les coupes des vêtements les plus élégants, au bout de quelque temps, paraissent ridicules ! Chacun trouve alors les meilleures raisons du monde pour critiquer ce qui lui plaisait précédemment, pour renier ce qu'il avait adoré. Les dames ont à cet égard un inépuisable talent, une imperturbable logique pour trouver sur l'heure même le fort et le faible des choses, et se mettre la conscience en repos avec les plus pauvres raisons du monde. Ainsi lorsqu'en 1810, après plusieurs années de vogue des spencers, les dames adoptèrent l'usage des redingotes de drap, une femme, pour démontrer à son mari les avan-

tages de ce nouveau vêtement, ne manquait pas de lui dire : Le temps est si mauvais et les rues sont si sales ! si vous sortez à pied, votre robe est à l'instant perdue, tandis qu'avec une redingote de drap vous courez tout le jour, vous rentrez, et après quelques coups de vergette, vous êtes aussi présentable qu'en partant.

L'avantage sautait aux yeux ; le mari était convaincu, le tailleur était appelé, et madame avait une redingote.

L'année suivante, autre raisonnement :

La redingote est un vêtement lourd et assommant, le drap se fane vite, se tache et se roussit ; personne ne veut plus en porter ; et d'ailleurs cela n'est pas convenable pour une femme honnête, cela a l'air trop cavalier. Et l'on revenait au spencer.

C'est cette frivolité de notre goût qui met obstacle chez nous à la formation d'un costume national caractéristique. Non-seulement nous répudions les costumes de nos pères, mais encore nous répudions le lendemain notre propre costume de la veille.

A cette frivolité se joint une faute originelle de goût. Notre goût est tourné vers la recherche coquette plutôt que vers la simplicité digne et sévère. Ainsi ce sont justement les Françaises, c'est-à-dire les femmes de la terre s'étant le plus assidûment occupées de toilettes, qui se sont montrées le moins aptes à inventer des costumes pittoresques dans le sens artistique du mot.

Ces charmantes femmes font l'éternel désespoir des peintres, et jamais le ciseau du statuaire ne consentirait à les admettre au fronton d'un monument. Allez donc inscrire dans le marbre un pouf ou un bibi, un caraco ou une robe à volants!

Qu'importe après tout à la Parisienne le dédain des Phidias? Ses artistes à elle, les vrais artistes selon son cœur, ne sont pas ceux qui manient l'ébauchoir et la brosse, mais ceux qui se servent des ciseaux et de l'aiguille : la couturière et la marchande de modes, voilà les génies qu'elle aime à consulter; ce sont là ses démons familiers qui la pousseraient a un changement perpétuel, si elle n'y était pas disposée d'elle-même.

Elle quittera le beau pour le laid sans scrupule, pour satisfaire l'inconstance de ses désirs; elle aura sur sa cheminée des porcelaines de Saxe, des magots chinois ou des vases étrusques; elle s'engouera tour à tour d'un petit nègre, d'un jockey ou d'un groom; d'une guenon ou d'un bichon; d'un carlin ou d'un king'scharles. Au commencement du XVIIIe siècle, elle se fatiguera des tapisseries héréditaires ou des indestructibles tentures de cuir gauffré et doré, de la tapisserie à petits points, du lampas et du velours brodé, et elle ne voudra plus voir dans ses appartements que des boiseries peintes en blanc et rehaussées d'or. Bientôt les tentures et les paravents chinois auront sa préférence; puis, quand elle prendra la tunique d'Aspasie, elle fera tendre sa chambre à coucher en drap rouge à bordures noires copiées à Pompéï, et du style le plus sévère. Tantôt elle n'estimera que les meubles anguleux et à maigre profil; tantôt les meubles chantournés et à

rinceaux arrondis auront seuls du prix à ses yeux. Aujourd'hui le bronze triste et sombre; demain les dorures à profusion. Chaque artisan s'ingénie dans son genre à varier autour d'elle les séductions, spéculant à coup sûr sur son antique fragilité. »

Nos campagnes dans le nord de l'Europe avaient ramené le goût des fourrures fort négligées depuis longtemps ; une aventure de cour vint donner à ce genre de parure une vogue prodigieuse. Lors de l'entrevue des empereurs de France et de Russie, à Tilsit, Alexandre avait fait présent à Napoléon d'une magnifique pelisse doublée en queue de martre. Quelques mois après Napoléon entre un matin chez sa sœur Pauline, vêtu de ce présent impérial qui fait l'admiration de la princesse.

— Que cela est beau ! quelle magnifique fourrure !

— Oh ! fit l'empereur, cela ne doit pas être bien rare.

— Tout ce qu'il y a de plus rare au monde ! pour en avoir de pareille, il faudrait envoyer tout exprès en Sibérie, c'est-à-dire qu'on ne l'aurait pas avant huit ou dix mois, et nous sommes au commencement de l'hiver !

— Eh bien ! ma chère Paulette, reprit Napoléon, puisque cela te plaît si fort, je te le laisse.

Et se dépouillant aussitôt de sa riche pelisse, il la posa sur un meuble, à la grande joie de la jolie Pauline qui témoigne à son frère la plus vive reconnaissance.

Le soir de ce même jour, un jeune colonel de hussards, nommé Jules de Canouville, était mystérieusement introduit chez la princesse.

Pauline avait le cœur tendre et l'humeur légère ; le colonel, qui était un des plus beaux hommes de l'armée, ne se piquait pas non plus d'une grande constance : il s'agissait ce soir-là, entre ces deux personnages, d'une explication qui devait décider d'une rupture complète ou d'un raccommodement. Que fut-il dit dans cette conférence? nul ne le sait ; mais il est permis de croire que le jeune colonel fut très éloquent, et que s'il avait eu des torts, il sut se les faire pardonner, car en sortant de chez la princesse il était enveloppé dans la précieuse pelisse offerte et acceptée comme gage de réconciliation, et dont, le lendemain, il se fai sait faire sans scrupule un dolman et une doublure de chabraque.

A quelques jours de là, l'empereur, passant une revue, s'arrête devant un régiment de hussards; il fronce le sourcil, ses lèvres se serrent : le précieux dolman avait frappé son regard d'aigle.

— Colonel, dit-il de cette voix rude et brève que lui donnait la colère, ce dolman n'est pas d'ordonnance.

— Sire... j'ai cru... la différence étant si légère...

— Et vous avez mal fait de croire. Mes soldats ne doivent pas être commandés par des manequins de salon... Retirez-vous... le froid pourrait vous incommoder.

Le jeune colonel, qui était aussi brave que beau, se retira le désespoir dans le cœur. Quelque temps après, il se fit tuer à la tête de son régiment. Quant à la princesse Pauline, elle en fut quitte pour quelques jours d'exil à la Malmaison ; mais l'aventure fit du bruit ; toutes les grandes dames voulurent avoir des fourrures semblables à celle de ce beau dolman, qui d'une affaire de cœur avait presque fait une affaire d'État. Dès ce moment, robes, toques, bonnets, tout se fait à la polonaise ; on ne voit que pelisses fourrées et witchouras : le renard et l'astracan, naguère si dédaignés, se vendent à des prix fabuleux ; la martre et la zibeline se montrent dans les plus riches salons ; quant à l'hermine, il faut être millionnaire pour pouvoir s'en procurer.

Cette vogue si grande dure peu, et pendant deux ans, les fourrures sont de nouveau délaissées ; mais, en 1810, on y revient avec une ardeur nouvelle.

C'est enveloppées des fourrures les plus riches que les élégantes se montrent sur le bassin de la Villette, en traîneaux poussés par des patineurs en vestes rouges garnies d'astracan au collet et aux revers...

Oh ! l'heureuse et belle époque ! quelle élégante et joyeuse vie ! vie presque toute matérielle, il est vrai : on vise peu à l'esprit ; la littérature est en léthargie, et nul ne songe à l'en faire sortir ; c'est au plaisir que l'on consacre tout son temps. La foule se presse à tous les théâtres ; les calembours de Brunet font fureur ; tout Paris court au théâtre des *Variétés* pour y rire des tribula-

tions de *M. Dumollet*; les mélodrames de Guilbert Pixérécourt font verser des torrents de larmes; chaque soir Franconi et ses écuyers font l'admiration de deux mille spectateurs dans leur salle de la rue Monthabor ; les romances *le Point du jour*, *Partant pour la Syrie*, *la Sentinelle*, font retentir tous les échos... Paris est aujourd'hui plus bruyant; sera-t-il jamais aussi joyeux? Qui lui rendra les ombrages de Tivoli, de Ruggiéri? Par quoi remplacera-t-il ce café du Jardin Turc, où trente garçons suffisaient à peine à servir les consommateurs... Alors les élégants déjeunaient au café Hardi, au café Riche, aujourd'hui ils y fument!

Si la première impératrice avait beaucoup fait pour la mode, en revanche, la seconde ne fit rien : raide , guindée , sans goût, toujours à cheval sur l'étiquette, Marie-Louise s'occupait si peu de sa toilette que, dans une circonstance importante, ce fut Napoléon qui dut lui faire faire sa robe.

Il s'agissait d'assister à un bal offert par la ville de Paris; le matin du jour fixé pour cette fête, l'empereur apprend que l'impératrice n'a pas même songé à commander une robe qui fût digne de l'éclat de cette soirée.

Aussitôt il fait appeler le fameux modiste Leroy.

L'artiste, qui avait toujours habillé Joséphine, se défendit sur la brièveté du temps.

D'ailleurs il n'a pas encore eu l'honneur d'habiller la nouvelle impératrice.

« — Un corsage bien fait d'une de ses robes vous suffit-il ? demande Napoléon.

— Oui, Sire, et je vais aller me mettre à l'œuvre.

— Vous ne vous en irez pas; l'impératrice n'aurait pas sa robe.

— Mais, Sire, il me faut mes demoiselles.

— Faites-les venir.

— Mes ateliers.....

— Il ne manque pas de tables ici. Installez-vous. »

L'atelier de couture est improvisé; les demoiselles arrivent et se partagent la besogne.

A cinq heures la robe fut essayée, et quatre heures après, Marie-Louise, en étant parée, entrait au bal de l'Hôtel-de-Ville.

Leroy fut nommé fournisseur de l'impératrice.

Mais voici venir la fameuse comète de 1811... Tailleurs, couturières, modistes, cordonniers, etc., etc., vite à la besogne! Ne faut-il pas que tout soit *à la comète?* les bottes et les chapeaux, les voitures et les habits, les rubans, les bijoux, les meubles, tout doit y passer.

L'année suivante on s'habille à la *Deghen*, nom d'un aéronaute allemand dont les ascensions font courir tout Paris. A

quelques mois de là, des mineurs, engloutis au fond d'une mine de houille que l'eau a subitement envahie, sont sauvés par le dévoûment d'un brave ouvrier nommé Coffin; aussitôt Deghen est oublié, et c'est à la Coffin qu'il faut être vêtu. C'est alors aussi que les promenades et les salons sont envahis par le *diable*, espèce de joujou en buis qu'on lance en l'air après l'avoir fait rouler sur une corde fixée à deux baguettes. Et ce ne sont pas seulement les enfants qui se livrent à ce puéril exercice; hommes et femmes, jeunes et vieux font ronfler le diable; c'est une rage, une frénésie : quiconque n'a pas un diable dans sa poche est réputé de mauvaise compagnie.

En même temps la mythologie est en grande faveur. « Une psyché, dit le chroniqueur déjà cité, n'est plus l'âme éprise et tourmentée par l'amour, c'est un miroir destiné à remplacer les anciennes toilettes, où les beautés ne pouvaient se voir qu'à moitié. Une élégante a une figure de Saturne sur la pendule de sa cheminée; une patrouille d'amours en biscuit, de chez Dagoty, dans son boudoir; les caporaux s'y donnent le mot d'ordre : *aimer*. Le dieu Morphée est figuré en bronze doré sur son lit et sur son *somno*, meuble qu'autrefois on cachait avec soin, et dont on fait parade alors. Elle porte des casques à la Minerve, des tuniques de Vénus, des fichus à l'Iris; il n'est pas jusqu'à son cordonnier qui ne décore les pantoufles qu'il lui vend du nom pompeux de sandales à la Psyché. Elle-même ne s'appelle ni Clémence, ni Joséphine, ni Marie; elle a quelque nom mythologique ou romanesque : Euphrosine, Aglaé, Aglaure, Emma, Clara,

Évelina, Ida, Mina, Lodoïska, Palmyre ou Zoé. Cependant elle a moins de prétention que ses grand'mères n'en ont eu, et moins aussi que n'en auront ses filles. Elle n'est pas encore versée dans toutes les littératures étrangères. En fait de piano, elle joue du Boccherini ou tout au plus de Steibelt; en fait de romances, elle chante : *Partant pour la Syrie, le jeune et beau Dunois;* en fait de danse, elle ne vise plus à rivaliser avec les Terpsichore de l'Opéra.

Les femmes, pendant les quatre dernières années de l'empire, portent indifféremment des robes, des redingotes, des spencers, des guimpes, des cachemires, des plumes, des fleurs, des rubans. »

En 1813, elles se coiffent à la chinoise et elles adoptent des chapeaux d'une hauteur démesurée et dont la forme faisant, par derrière, une espèce de coude, ressemble à s'y méprendre à un tuyau de poêle nouvellement posé.

Les hommes, de leur côté, s'affublent de lourds carricks, en hiver; en été, ils portent de larges habits gris, des pantalons étroits, fendus par en bas et tombant sur le soulier.

En 1785 avait paru le *Cabinet des Modes,* journal qui cessa de paraître après la prise de la Bastille; sous le Directoire parut le *Journal des Modes*, qui existe encore aujourd'hui. 1814 donne naissance à l'*Almanach des Modes*, et ce petit livre annonce à l'univers que mademoiselle Despeaux est toujours la modiste en renom, et que mademoiselle Bertin, la célèbre marchande de

modes de Marie-Antoinette, vient de mourir dans une de ses terres, aux environs de Paris.

Quoi qu'il en soit, pendant ces quatre dernières années (1810 à 1814), quelques falbalas de plus ou de moins, des fraises plus ou moins amples, des collets ôtés ou remis, sont les seules variations de la mode, qui, au fond, est à peu près restée la même. Aucune couleur n'est exclusivement en vogue, excepté le *bleu Marie Louise*, plus éclatant que le *lapis*, moins foncé que le barbeau, très peu éloigné du bleu turc. Avant 1810, le grand art consistait à se vêtir de couleurs disparates. Ainsi, l'on voyait une femme avec un chapeau rose, un châle rouge, une robe pistache et des souliers gris ; et ce costume, qui eût été autrefois le comble du ridicule ; cette alliance de couleurs, qui eût paru monstrueuse, n'était pas même remarquée. Depuis 1811, au contraire, le chapeau, la douillette, les souliers, sont, autant que possible, de la même étoffe et de la même couleur ; le châle seulement doit trancher sur le reste de la toilette.

Pendant cette période, les robes sont à taille excessivement courte, au point que la ceinture se place presque sous les aisselles ; la jupe, surchargée de falbalas, volants, broderies, etc., est si étroite, que la démarche en est gênée. Les coiffures de bal sont pyramidales ; l'ampleur des chapeaux est extravagante. On porte des fichus et des brodequins écossais, et des ombrelles de percale qui se vendent 25 francs, et que la plus humble grisette dédaignerait aujourd'hui.

Les lions de cette époque se nomment *petits-maîtres*, *incroya-*

bles; ils portent, pour monter à cheval, l'habit couleur crottin, la culotte de peau avec bottes à revers, et le chapeau en bateau. A la ville, ils s'affublent du chapeau à la Robinson ; du pantalon de tricot, véritable maillot qui dessine outrageusement les formes, et les bottes à la husarde, taillées en cœur au-dessous du genou, et ornées de gros glands de soie. Le soulier est cependant toujours en faveur; mais il exige le pantalon moins étroit et très long, à la ceinture duquel se montre un charívari de breloques presque monstrueux.

« A tout prendre pourtant, dit notre chroniqueur, la Parisienne des dernières années de l'empire est une charmante créature à qui il ne manque, le plus souvent, qu'une coiffure de meilleur goût, et une ceinture placée à la ceinture au lieu d'être placée sous le sein. Elle a le pied petit et la jambe fine; sa robe courte fait foi de sa coquetterie et de sa confiance à cet égard. Aussi, grâce à ses jupons courts et à l'étude approfondie de la danse qu'elle a faite il y a quelques années, voyez avec quelle grâce elle pose ses pieds à terre ; avec quelle souplesse, quel charmant balancement elle marche. Sous ce rapport, elle a une réputation universelle. Qu'est-ce que tout cela est devenu? C'est ce qu'on ne saurait deviner, aujourd'hui que les femmes glissent plutôt qu'elles ne marchent ; qu'elles traînent des robes de vestale sur l'asphalte de nos trottoirs, et qu'il est de bon ton de leur laisser balayer la poussière des rues. Dans les avantages des dames, il n'est pas plus question des jambes aujourd'hui que si elles n'existaient pas.

Combien les vieux amateurs de l'empire doivent nous prendre en pitié, nous leurs successeurs insouciants ou déshérités! »

Enfin nous arrivons à la première restauration, qui jeta pendant quelque temps une si grande perturbation dans les modes.

En face du costume français de 1814, qui, à tout prendre, valait bien ceux qui lui ont succédé, vient se poser un autre costume français suranné, et tellement suranné, que les vieux émigrés qui le portent paraissent, aux générations du temps, plus ridicules et plus étranges que les Cosaques et les Tartares qui les ont ramenés.

La poudre, la queue, les ailes de pigeon, le rouge, la culotte, les souliers à boucles, l'épée portée horizontalement, les figures, les airs, les manières, tout cela est tel, que les Français ne peuvent reconnaître leurs compatriotes ni s'expliquer comment ont pu s'opérer de si étranges métamorphoses, qui leur rappellent les aventures de la Belle au bois dormant.

Ils ne sont pas tentés le moins du monde d'imiter ces antiquailles.

Pourtant, le blanc sied si bien! le lis est une si jolie fleur!

Cette dernière devient l'élément essentiel de toutes les coiffures de femmes, et le panache blanc ombrage pendant plusieurs années les toques à la Henri IV, qui sont enfin détrônées par les chapeaux à la Paméla.

En 1815, ce sont les modes anglaises qui font invasion en France : la lutte s'établit entre les chapeaux démesurés des Parisiennes et les petites capotes des Anglaises ; entre les robes courtes et closes jusqu'au menton, venant de l'autre côté du détroit, et les robes ondoyantes qui s'accordent si bien avec la souplesse charmante de la démarche parisienne.

Cela dure deux ans, après lesquels les Parisiennes demeurent victorieuses sur toute la ligne.

Les Anglaises avaient aussi tenté d'acclimater chez nous leurs ridicules voiles verts, dont le reflet suffisait pour rendre hideux le plus charmant visage.

Le voile vert fut sifflé, et il repassa bien vite le détroit pour cacher sa défaite ; cependant son apparition avait suffi pour réveiller le goût de cette parure monastique : les voiles de dentelle, noire ou blanche, dédaignés depuis longtemps, reprirent faveur ; mais la vivacité française ne pouvait s'accommoder longtemps de cette parure austère empruntée aux peuples de l'Orient, et sa faveur fut de courte durée.

Des voiles qui cachaient trop de choses, on passa aux *voilettes*, qui ne cachaient à peu près rien : c'était trop encore, et voiles et voilettes furent bientôt jetés aux orties par ces pénitentes pour rire.

L'écharpe parut alors, et fut bientôt dans toute sa splendeur ; la vogue de cette parure du moyen-âge, exhumée avec bonheur, dura deux années entières.

Les Anglaises avaient capitulé; elles reconnaissaient la suzeraineté des modes françaises : c'était le complément de la paix générale.

Mais voilà que cette paix faillit être compromise par la vogue toujours croissante des moustaches, des bottes et des éperons : c'est la moustache cirée, la botte éperonnée, que les commis-marchands aunent l'indienne et le calicot; ils adoptent en même temps les chapeaux-bolivar, dont les bords sont si larges qu'il est impossible à ceux qui les portent de passer par une porte de largeur ordinaire sans se décoiffer.

A ces couvre-chefs monstres succèdent rapidement les *Morillo*, les *Bergami*, et presque en même temps (1821) surgissent les manteaux à la Quiroga, qui font trois fois le tour du corps.

Cela est cher, laid, lourd, excessivement incommode, mais c'était la mode; et alors, comme aujourd'hui, la mode était l'*ultima ratio*.

Le manteau est incontestablement un des plus anciens, sinon le plus ancien des vêtements connus; il était en usage bien avant le déluge, et il a subi depuis bien des transformations.

Le manteau rouge pourpre est, depuis plus de trois mille ans, l'insigne de la souveraineté; il fut la parure des Césars et celle de nos derniers rois.

Les gens du monde ne l'ont jamais non plus entièrement

abandonné; on l'a porté avec manches et sans manches; en carrick, en pelisse, avec ou sans collet; tantôt court, tantôt long.

A raison de si longs et si importants services, pardonnons à ce patriarche quelques excentricités, et n'oublions pas que, s'il s'est laissé mettre à la Quiroga, il a donné naissance à la mantille.

La mantille!

Qui dira tout l'effet produit sur une imagination quelque peu vive par le seul nom de cette parure?...

Mantille!

Ces trois syllabes ne portent-elles pas la pensée tout d'abord vers ces délicieuses filles de la Castille et de l'Andalousie?

Ne semble-t-il pas voir les ondulations voluptueuses de ces corps si souples, ces traits si bien accentués, ce teint légèrement bruni, et ces beaux yeux noirs lançant des éclairs à travers les longs cils qui les voilent à demi?...

Mantille! cela ne dit-il pas *amour, mystère, volupté?*

Diminutif du manteau, la mantille a été en usage chez tous les peuples de l'Europe, mais partout elle a subi de graves altérations : en France, on en a fait le *mantelet*, le *crispin*, la *visite;* ailleurs, après l'avoir dénaturée, on l'a tout-à-fait abandonnée.

Les Espagnoles seules ont su la conserver dans toute sa pureté originelle ; elles en ont fait le vêtement national.

Certes nos Françaises sont charmantes sous leur mantelet en tulle ou en velours, selon la saison ; le crispin, petit mantelet sans collet et sans ouverture pour les bras, leur va à ravir, mais cela ne saurait être comparé à la mantille.

Don Pèdre de Castille,
Prince brave et galant,
Voit-il une mantille,
Il s'élance à l'instant.
Voit-il un infidèle,
Il court à lui soudain :
Il attrape la belle
Et pend le Sarrazin.

Ces mauvais vers d'une vieille légende ne disent-ils pas toute la puissance de la mantille ?

Ce don Pèdre, plus connu sous le nom de Pierre-le-Cruel, ne saurait voir une mantille sans s'élancer vers elle !...

C'est que la manière dont elle est portée suffit pour lui révéler tout ce qu'elle cache...

Il attrape la belle !...

Cela est significatif : sous la mantille, il a deviné une belle, et ce n'est pas lui qui est attrapé.....

Bien que le chroniqueur n'en dise rien, nous n'oserions pour-

tant affirmer qu'il n'y ait point de mantilles menteuses, se livrant aux pratiques d'une dissimulation profonde ; et peut-être était-ce lorsqu'il en trouvait de cette nature que don Pèdre *pendait les Sarrazins.....*

Mais ce n'est là qu'une conjecture à laquelle nous ne voulons pas nous arrêter : les douces illusions durent toujours trop peu.

Revenons au quiroga : tandis qu'il s'étalait avec toute l'arrogance d'un parvenu, la botte achevait de détrôner le soulier, et le dégoûtant cirage à l'œuf était enterré par le brillant cirage anglais de Hunt, que le vernis devait supplanter vingt ans plus tard.

La mode, pour les femmes, suit une marche plus rationnelle : les gracieuses pelisses succèdent aux manteaux féminins presque aussi lourds que les autres; les manchons reparaissent, l'éventail renaît; en même temps commence à se montrer la pélerine.

Cette dernière parure est une réminiscence d'un autre siècle, qui ne peut guère se faire pardonner qu'à force de distinction; mais quelle est la femme qui n'a pas la prétention d'être éminemment distinguée?...

Voilà donc la pélerine sur toutes les épaules : elle n'est, il est vrai, pour le plus grand nombre, qu'une lourde superfétation, qu'une parure de sœur converse, pouvant, au moyen de quelques coquillages, convenir également aux pélerins men-

diants ; mais, pour quelques-uns, la pélerine n'est que le caprice d'une jolie femme qui veut laisser quelque chose à deviner.

Et puis cela remet en mémoire ces vers moyen-âge.

Pélerine à longs plis
Cache sa fine taille ;
Un grand chapeau de paille
Ombre son teint de lis.

Et voilà pourquoi, depuis cette époque, la pélerine n'a jamais été entièrement abandonnée.

Que de choses dans le monde n'ont pas tant de raison d'être.

Les volants se multiplient au bas des robes ; la coiffure en cheveux redevient savante : c'est un édifice compliqué à la construction duquel sept peignes au moins sont employés.

Enfin les tailles s'allongent, et la ceinture, si longtemps placée sous le sein, reprend sa position normale ; mais le corset et le busc tiennent bon et donnent naissance aux corsages de robes dits *à la Valière.*

Un mot des voitures.

1818 vit paraître les *tandem*, attelés de deux chevaux à la suite l'un de l'autre ; puis vinrent *la désobligeante*, *le tilbury*, *le carrick*, trois sortes de cabriolets à capote fixe ou se repliant à volonté.

Le stanhope, le phaéton à quatre roues et le *dronski* apparurent ensuite.

La calèche et *le coupé* l'emportent sur tous et restent maîtres du terrain.

Nous venons de voir apparaître *le cab*, qui, nous le croyons, ne les détrônera pas.

La paix conclue entre les modes françaises et anglaises paraît se cimenter de plus en plus ; les deux souveraines se font chaque jour des emprunts réciproques. Les robes françaises sont en grande faveur à Londres ; nos bijoux, nos fleurs artificielles y sont bien accueillies ; en revanche nous donnons à nos petits-maîtres les noms de *dandys* et *fashionables* ; nous appelons notre monde élégant *la fashion*, tandis que les Anglais appellent le leur le monde de *haut-ton*, et nous recevons avec reconnaissance un traité sur l'art de mettre sa cravate que M. Émile Marco de Saint-Hilaire, l'ex page impérial, s'empresse de traduire en langage du temps de l'empire, ce qui n'empêche pas la traduction de se vendre à cent mille exemplaires. Il est vrai que c'est un véritable traité *ex-professo* où rien ne manque : la candeur du texte y est relevée par l'élégance des figures représentant toutes les configurations qui peuvent être données à la cravate, depuis celle dite *en collier de cheval*, jusqu'à celle appelée *en oreilles de lièvre*.

A cette même époque, on essaie de rajeunir toutes sortes de

vieilleries, et l'on voit reparaître les *toques à la Marie Stuart*, les *robes à la Sévigné*, les *corsages à la Valière*, et la *coiffure à la Galatée*.

Les buscs et les corsets se perfectionnent et sont adoptés par les élégants, qui deviennent raides comme des momies serrées, depuis trois mille ans, sous une quadruple couche de bandelettes. Certains corsets se vendent jusqu'à 150 francs ; mais aussi quelle perfection! on ne les lace qu'à l'aide d'un moulinet, et les plus remarquables pourraient remplacer avec avantage la presse hydraulique.

Le succès des corsages *à la Valière* encourage les tendances rétrogrades de quelques élégantes ; il se fait quelques excursions rétrospectives dans les modes du moyen-âge, et le romantisme qui commence à poindre encourage puissamment ces tentatives. En vain le classicisme essaie de se défendre en faisant la grosse voix, on sent que son trône chancelle et que son règne va finir : l'*Almanach des modes*, le *Chansonnier des Grâces*, qui paraissent encore attendent inutilement des lecteurs ; on passe à côté d'eux sans les ouvrir, pour aller acheter les *Souvenirs des Ménestrels* et l'*Écho des Bardes*.

Malheureusement la mode, comme tous les partis puissants, a ses enfants perdus auxquels l'exaltation fait toujours manquer le but en le dépassant; aussi vit-on bientôt surgir les prôneurs du laid, du monstrueux, de l'horrible ; les couleurs de certaines

étoffes furent nommées *couleur de crapaud, couleur de grenouille morte d'amour, couleur de lézard sentimental.*

C'est la même folie qui avait fait inventer, quarante ans auparavant, les couleurs de *puce agitée, de puce effrayée*, etc.; mais elle est beaucoup moins gaie : bientôt elle sera hideuse. En 1825, un incendie terrible dévore un immense bazar élevé depuis quelques années sur le boulevart; là se trouvait une ménagerie dans laquelle étaient des serpents boas, tous les reptiles les plus affreux de l'ancien et du nouveau monde; ils sont atteints par le feu dans leurs cages de fer, et ils se tordent au milieu des flammes en faisant entendre des sifflements épouvantables; huit jours après apparaissent des étoffes *couleur serpent d'enfer, couleur monstre,* et dix autres renchérissant de hideux sur les premières.

Cette dépravation passe promptement des modes dans les mœurs; des bruits étranges se répandent : on affirme que des légions de vampires, surgissant de la société atteinte d'une incurable corruption, se répandent chaque soir dans la capitale, et frappent d'une arme aiguë toutes les femmes douées de quelques charmes extérieurs, pour se repaître de leur sang. On donne à ces assassins le nom de *piqueurs.* En vain toute la police de Paris est mise à leurs trousses; commissaires, officiers de paix, gendarmes, agents de toutes sortes sont sur les dents avant d'en avoir pu saisir un seul. Pourtant leur existence est constatée par leurs crimes : une foule de jolies femmes ont été piquées; mais

les vieilles et les laides prétendent qu'on ne pique personne, ce qui fait dire à un plaisant qu'*elles sont piquées de ne pas l'être*, et cela, comme tant d'autres choses, finit par des calembours et des chansons.

C'est alors que le vicomte d'Arlincourt apparaît sur l'horizon romantique ; ses romans : le Solitaire, Elodie, le Renégat, Ipsiboë, obtiennent un succès prodigieux ; on en fait dix éditions en trois mois. Les frondeurs prétendent que l'honorable vicomte achetait lui-même les quatre cinquièmes de chaque édition de ses œuvres : nous avons acquis la certitude que cette accusation n'était point fondée ; seulement, à l'imprimerie, on relevait les formes à chaque centaine de tirage pour y faire quelques changements, et chaque centaine devenait ainsi une édition ; mais n'est-il pas déjà prodigieux qu'un roman se vende à mille exemplaires? Nous en appelons, sur ce point, à la conscience des romanciers d'aujourd'hui.

Tout se fait *au solitaire*, après l'apparition du roman de ce nom ; les couleurs, les chapeaux, les robes, les habits, les gants, et les mille riens qui constituent ce qu'on appelle les *articles de Paris ;* on met *le solitaire* en drame, en vaudeville, en opéra comique ; on en fait cent portraits de fantaisie ; on le chante sur tous les tons et dans toutes les langues... Hélas ! qui eût pu dire alors à son glorieux auteur que, moins de trente ans plus tard, cet admirable chef-d'œuvre serait presque entièrement ignoré?... Ainsi passent les gloires de ce monde, et les plus beaux génies n'ont qu'une immortalité relative.

Le vicomte d'Arlincourt était à l'apogée de sa gloire, lorsqu'une dame de très haut parage s'avisa de jeter dans le monde, par l'intermédiaire du fameux éditeur Ladvocat, un petit volume qu'elle a intitulé *Ourika*. La dame est riche, bien née ; la plume de son secrétaire ne manque pas d'élégance, et son éditeur donne chaque semaine un grand dîner aux journalistes : comment ne pas aller aux nues avec tous ces éléments de succès? Aussi le roman d'*Ourika* ne s'arrête-t-il pas si près de la terre, et son auteur se laisse modestement porter au septième ciel. Le moyen, après cela, de se passer de robes et de chapeaux à l'ourika? Le noble vicomte est détrôné.

Pourtant cet engouement dure peu, et à peine même apparaît-il au faubourg Saint-Germain où la dévotion est toujours en grande faveur ; mais on peut parfaitement travailler à son salut sans négliger la toilette ; c'est ce que comprennent parfaitement les dames du noble faubourg ; elles savent qu'en cette matière surtout il est avec le ciel des accommodements, et elles adoptent les *corsages à la scapulaire*, faits en tissus d'or et d'argent, afin de faire une sorte de compensation aux *turbans à la juive* et *à la moabite*, aux bonnets et aux fichus *à la neige*, créés par le succès de l'opéra de ce nom.

On porte dans le même temps des bonnets à la folle, pour le négligé, et, en grande toilette, on se coiffe de la toque à la véronèse, qui fut un des grands résultats du congrès de Véronne... Eh ! pourquoi la diplomatie ne paierait-elle pas son tribut à la

mode alors que le trône, l'autel et le théâtre sont également mis à contribution par cette puissance qui ne connaît point de rivale?

Une comédie d'Alexandre Duval, *la Fille d'honneur*, obtient un grand succès au Théâtre-Français; la célèbre mademoiselle Mars portait, dans cette pièce, une robe dont les volants étaient posés d'une certaine façon, dès lors on ne voit plus que des volants *à la Fille d'honneur.*

Tout-à-coup, au milieu de cette riche élégance, une sorte de réaction se manifeste; quelques-unes des femmes le plus à la mode affectent une simplicité de parure des plus singulières. Adieu volants, broderies, fleurs et falbalas; arrière les corsages plus ou moins savants et historiés, tout cela est remplacé par la blouse!

Cette façon de robe, admise à peine jusque-là dans le négligé, voit s'ouvrir devant elle les deux battants des plus riches salons : les blouses se montrent au boulevart de Gand, aux Tuileries, à l'Opéra; on ne sait où s'arrêtera cette révolution ou plutôt cette décadence. Heureusement le chœur de *Robin-des-Bois* attire tout Paris dans les solitudes de l'Odéon; c'en est assez pour arrêter le mouvement qui semblait annoncer un retour à la barbarie; en vain les blouses obtiennent-elles les honneurs de la parodie au théâtre des Variétés; elles ne sauraient résister au coup terrible que vient de leur porter la ronde de Freischutz; le rude chasseur est vainqueur sur toute la ligne, et

des armées de couturières et de modistes ne suffisent pas à la confection des robes et des chapeaux *à la Robin-des-Bois.*

Mais hélas! il est bien vrai que la gloire n'est que fumée : le fameux Mazurier se montre au théâtre de la Porte-Saint-Martin dans un rôle de singe; le singe s'appelle Jocko, et ses grimaces suffisent pour faire oublier *Robin des-Bois*; on ne peut plus être convenablement habillé qu'à *la Jocko.*

La mort du roi Louis XVIII, au mois de septembre 1824, cause une sorte de temps d'arrêt dans le domaine de la mode; tout le monde prend le deuil : les uns pour honorer la mémoire de l'illustre mort, les autres pour se donner l'air important; ceux-ci par devoir, ceux-là par fantaisie, et beaucoup par économie.

Mais les morts vont vite, dit la ballade allemande, et la France n'est pas d'humeur à pleurer longtemps le roi que lui ont imposé les baïonnettes étrangères. Avant la fin du deuxième mois, les élégants avaient secoué leur douleur, et l'espoir renaissait dans les magasins de modes et de nouveautés. C'est alors que surgissent les *manches à gigot* qui font fureur, malgré leur nom grossier et leur forme disgracieuse.

« Cette dénomination ridicule, dit l'historien que nous avons consulté avec le plus de fruit, aurait dû tenir les dames en garde contre le travers qui les portait à déformer si grossièrement leurs proportions naturelles. Le talent d'une couturière, à cette époque, consiste à faire les manches à une seule couture, très

justes du coude au poignet, et démesurément amples du haut. Malheur à vous, au spectacle, si vous avez entre vous et la scène un de ces malencontreux gigots, et que la dame ne soit pas assez charitable pour l'aplatir! Il intercepte complétement la vue. Joignez à cela les chapeaux en pèlerine à bords immenses... et alors, au fond de la loge, dont les beautés à grand étalage occupent le devant, vous devez, abrité comme vous l'êtes des émotions de la scène, maugréer un peu, quelque galant cavalier que vous puissiez être, contre les fantaisies parfois singulières du chef-d'œuvre de la création. »

C'est alors aussi que les femmes eurent l'étrange fantaisie de parodier les formes de la Vénus Callipyge, en plaçant par derrière, au bas de leur corset, un foulard ou un morceau d'étoffe bouffante mis à cheval sur un cordon ou passé dans le lacet; « Et quoi qu'il pût leur en coûter, dit notre chroniqueur, elles ne craignirent pas de désigner cet appendice sous le nom de *polisson.* »

Mais cet embonpoint, improvisé chaque jour à l'heure de la toilette, était exposé à des déformations, malgré toutes les précautions pour ne pas l'affaisser contre le dossier des siéges, et pour le relever en rejetant les fronces en arrière quand elles se levaient. Les lingères et les marchandes de modes s'en emparèrent, entreprirent de le régulariser, et l'appelèrent *une tournure.*

Désormais la majeure partie des dames, pour mieux se cam-

brer les reins, s'approvisionnèrent de tournures toutes faites, où ni la nature ni l'art n'avaient rien à voir.

C'est ainsi que de fantaisie en fantaisie, les femmes en viennent souvent à n'être plus que des poupées bizarrement construites....

Ce n'est pas nous, mesdames, qui disons cela; mais nous comprenons la mauvaise humeur d'une victime de la fraude.

Hélas! que nous en avons vu de ces infortunés maudire le lendemain les nœuds qu'ils s'étaient trouvés si heureux de serrer la veille! Que de regrets, que de douleurs, que de désespoirs n'ont pas eu d'autre cause que la perfide et dangereuse habilité d'une couturière, d'un coiffeur, d'un dentiste ou d'un marchand de cosmétiques! Nous en citerons un exemple, afin, non pas d'éclairer cette voie ténébreuse, cela est au-dessus des forces humaines; mais pour en faire comprendre tous les dangers.

C'était au temps de ces manches fabuleuses dans chacune desquelles il entrait autant d'étoffe qu'il en fallait pour la jupe, et où les tournures jouaient un si énorme rôle.

Un jeune et charmant couple, du moins en apparence, venait de recevoir la bénédiction nuptiale. Tout s'était bien passé au banquet qui avait suivi, et le bal, ouvert depuis quelques instants, était dans toute sa splendeur.

Le marié était radieux, et la jeune mariée semblait très heureuse. Pourtant une certaine fatigue se décélait sur ses traits et

dans quelques-uns de ses mouvements. Cela fut remarqué, mais personne ne s'en inquiéta, car les gens expérimentés étaient là en majorité, et tous savaient qu'on guérit vite de la fatigue quand elle n'a d'autre cause que le plaisir.

A minuit, la mariée disparaît ; son mari, qui l'a suivie du regard, s'éclipse peu d'instants après : il arrive à la porte de la chambre à coucher, et déjà il s'apprête à frapper doucement. Mais au bruit qui se fait à l'intérieur, il s'arrête et prête une oreille attentive.

— Ah ! Madame, disait une voix qu'il reconnut pour être celle de la femme de chambre, est-ce donc ainsi que vous reconnaissez mes services ? Pouvez-vous oublier que c'est à moi que vous devez votre bonheur ?

— L'impertinente ! répondit d'une voix aigre et stridente la nouvelle mariée. Osez-vous bien, malheureuse, tenir un pareil langage ? Je ne saurais mieux montrer le cas que je fais de vos services, qu'en vous chassant, et je vous chasse.

— Prenez garde, Madame, ne me poussez pas à bout, ou je parlerai.... Mais non, je n'aurai pas besoin de parler pour être vengée. On ne portera pas toujours de ces larges manches qui dispensent d'avoir les épaules égales ; les corsets menteurs ont besoin pour être pris au sérieux d'une main habile que vous chercherez vainement quand je serai partie....

— Ah ! la misérable ! la scélérate ! criait la mariée en accom-

pagnant ces exclamations d'une espèce de sifflement aigu ; mon Dieu !.... elle me fera mourir....

— Ne grincez pas les dents, Madame, car vous savez que cela se casse aisément et coûte fort cher.

— Monstre infâme ! vous tairez-vous ? Oh !... Ah !.,.

— Ces dernières exclamations furent suivies du bruit d'un corps tombant sur le parquet. Le marié, hors de lui, fait céder la porte d'un coup de genou; il s'élance et arrive près de la jeune femme qui se tord dans d'horribles convulsions. Déjà la femme de chambre avait coupé cordons et lacet; et d'un seul regard l'époux infortuné put se convaincre de toute l'étendue de son malheur : il avait épousé une bossue dont les plus belles dents, achetées chez Désirabode, gisaient brisées sur le parquet. Furieux, désespéré, il s'enfuit en jurant de ne revoir jamais celle qui l'a si horriblement trompé. Mais le divorce est impossible ; cette femme portera toujours légalement le nom qu'il lui a donné, et quelque part qu'il aille, il aura toujours à redouter l'application de la loi : *Pater est quem nuptiæ demonstrant.*

O vous ! qui vous sentez le courage d'affronter de tels dangers, que ce terrible exemple vous fasse apporter dans cette grave affaire toute la prudence qu'elle exige : ne négligez rien pour obtenir les confidences de la camériste ; car de même qu'il n'est pas de grand homme pour son valet, il n'y a pas de femme irréprochable pour sa femme de chambre : cette fille possède les se-

crets du cœur de sa maîtresse comme ceux de sa toilette : elle a surpris les uns et elle confectionne les autres; elle sait au juste le compte de la tailleuse et de la modiste, la quantité de ouate qui entre dans le corsage, etc., etc., etc.

Écoutez encore ce que dit à ce sujet le judicieux écrivain que nous ne nous lassons pas de citer.

« Les stratagèmes de la coquetterie moderne ont été poussés aussi loin que possible. Les plus ingénieux mensonges ont été offerts en adoration au monde. Les cosmétiques, l'art du coiffeur, celui du dentiste, réalisent tous les jours les merveilles de la fontaine de Jouvence. Les couturières et les faiseuses de corsets ont élevé la baleine, la crinoline, la ouate et la piqûre jusqu'à la hauteur artistique de la plastique. Au moyen de toutes ces ressources et de ces supercheries, les disproportions d'âge, les inégalités entre la beauté et la laideur tendent tellement à s'effacer, en apparence du moins, que les femmes âgées finissent par se faire, à cet égard, assez d'illusion pour courir intrépidement les mêmes aventures que les jeunes. Dans les soirées, dans les bals, dans les concerts, dans les fêtes publiques, elles découvrent, ainsi qu'elles, leurs bras, leur poitrine, leurs épaules, avec une naïve confiance en elles-mêmes et une libéralité bienveillante digne de l'âge d'or. »

Que vous en semble? n'y a-t-il pas là sujet à de graves méditations?

« Pendant quelques années, à partir de 1825, la coiffure affecta une surcharge maniérée et extravagante.

C'était à la fois, sur les côtés, une masse de boucles épaisses; sur le haut de la tête quatre à cinq coques, des nattes, un diadème de tresses construit de la main du coiffeur; un peigne placé de travers, et des nœuds de ruban juchés au milieu de tout cela.

Comme le cuir chevelu ne pouvait pas porter une moisson de cheveux aussi abondante, il fallait en avoir d'emprunt.

Une femme modeste ne s'en tirait pas à moins de deux *fausses queues* et de deux paires *d'anglaises*, ou mèches pendantes qu'on fixait sur les côtés avec des peignes.

C'était le beau temps du commerce des cheveux.

Dans les foires de Normandie et de Bretagne principalement, où les marchands allaient s'approvisionner, souvent deux ou trois cents jeunes femmes cédaient leur chevelure pour un bonnet ou un tablier.

Dans les brillantes réunions où triomphaient nos beautés aristocratiques, l'ardent jeune homme qui eût donné son sang pour posséder une mèche de cheveux de la femme adorée, ne se doutait pas qu'il se mettait l'âme à l'envers pour les cheveux morts d'une fille de basse-cour des environs de Coutances et de Quimperlé. »

L'année 1825 est une de celles qui doivent occuper le plus de place dans les fastes de la mode.

Le sacre de Charles X, au mois de juin de cette année, excite l'imagination de tous les artistes qui s'occupent de luxe et de parure; les diamants, les bijoux de toutes sortes sont en grande faveur; les tissus les plus transparents sont aussi les plus recherchés, ce qui s'accorde assez mal avec les tendances bigotes de la cour; mais la mode vit de contrastes.

Les femmes ne sont plus habillées, elles sont enveloppées dans un nuage de gaze si léger, qu'il laisse voir tout ce qu'elles n'ont pas intérêt à laisser deviner : les bas à jour permettent d'admirer la transparence de la peau; le mouchoir brodé et garni de valencienne, tiendrait dans un tuyau de plume, et se paie jusqu'à mille francs.

Les robes sont de plus en plus décolletées. Déjà, l'année précédente, la duchesse de Berry avait encouragé par son exemple cette *tendance à la vérité*, au point de scandaliser le roi Louis XVIII, qui lui dit un soir en la voyant partir pour le bal : « Prenez garde, ma fille, votre robe va tomber.... Mais la leçon n'avait pas eu plus de succès que celle donnée par Marie-Thérèse à sa fille Marie-Antoinette, à propos de son extravagante coiffure.

Malgré la bigoterie qui fait chaque jour des progrès sous le nouveau règne, les corsages descendent de plus en plus, et la jupe se raccourcit; les cagots s'en vengent en faisant rallonger les robes

des danseuses de l'Opéra, mais elles deviennent plus transparentes à mesure qu'elles s'allongent davantage, et le diable n'y perd rien.

Les culottes, les bas de soie blancs, les boucles d'or, l'habit à la française et l'épée ne se montrent plus qu'aux bals de la cour ; ailleurs le pantalon acquiert droit de cité , mais il est en même temps menacé d'une nouvelle invasion féminine.

Nous disons *nouvelle*, parce que déjà, dans les deux ou trois années précédentes, quelques dames des plus hardies avaient tenté d'accomplir cette usurpation : sous un prétexte d'hygiène, elles avaient mis le pantalon sous la robe, mais cela avait eu peu de succès.

Cette fois l'entreprise mieux conduite réussit complétement.

Il faut l'avouer, nous le méritions bien : nos dandys n'avaient-ils pas usurpé le corset, le rouge et l'éventail?

Ce n'était qu'une juste représaille de ces honteux méfaits.

Pour se consoler de cet échec, les élégants mettent deux gilets l'un sur l'autre, et ils commencent à laisser pousser leurs moustaches, sans doute pour rappeler aux dames que :

Du côté de la barbe est la toute puissance ;

mais ce proverbe en action reste sans effet.

Les dames, à cette même époque, se montrèrent tout-à-coup éprises des portraits en médaillon; elles en ornaient leurs brace-

lets, leurs agrafes, leurs ceintures; les portraits d'enfants étaient préférés : cela donnait à une jeune femme un air de mère de famille qui la rendait intéressante.

Ce ne sont pas seulement les théâtres, la littérature, la politique, les événements remarquables qui donnent alors de l'aliment à la mode; les crimes les plus épouvantables sont aussi matières à parures.

Un scélérat, un monstre épouvantable, nommé Papavoine, égorge, dans le bois de Vincennes, deux enfants sous les yeux de leur mère. On croirait que le nom de cet exécrable assassin dût faire horreur à toutes les femmes, et particulièrement aux mères; eh bien! par une incroyable fantaisie de la mode, à partir de ce jour et pendant le reste de l'année, on n'habilla plus les enfants qu'*à la Papavoine.*

Les hommes, de leur côté, se procurèrent le modèle du chapeau que portait le meurtrier lors de la perpétration du crime, et les élégants se coiffèrent *à la Papavoine.*

Les dames, en 1826, adoptent le crispin, petit manteau sans collet et sans ouverture pour les manches, modification de la mantille, comme nous l'avons dit plus haut, et qui jusqu'alors n'avait appartenu qu'aux costumes de théâtre, ainsi que son nom l'indique.

C'est aussi à cette époque que la philanthropie devient une

vertu à la mode; tout le monde veut être philanthrope. Il est vrai qu'à ce jeu on ne peut rien perdre, et qu'il paraît facile d'y gagner quelque chose.

On pleure sur ces infortunés criminels qui peuplent les bagnes; on publie un *Journal des prisons* qui a presque un succès de vogue ; on imprime sur le système pénitentiaire de forts gros volumes que personne ne lit, mais que beaucoup de gens croient ne pouvoir se dispenser d'acheter, attendu qu'ils sont vendus au bénéfice de messieurs les voleurs et assassins.

Quelques années auparavant, on publiait tous les mauvais ouvrages au bénéfice des Grecs ; mais le Grec s'use, et on trouve convenable de le remplacer par le bandit.

C'était pousser bien loin l'excentricité ; pourtant on ne s'arrête pas en si beau chemin : les femmes portent des colliers en or bruni qu'on nomme *galères*, on voit serpenter sur les gilets des hommes de grosses chaînes qui portent l'agréable nom de *forçats*, et l'on pare les jeunes personnes d'une sorte de collier en velours qu'on appelle *carcan*.

En 1827, le célèbre Talma meurt, et à cette occasion les femmes se parent de *manchettes à la Talma*.

Une tribu d'*Osages* est amenée des confins de l'Amérique à Paris ; on admire le teint cuivré de ces nouveaux hôtes de la France, et la *couleur osage* a une vogue de deux mois.

A la même époque, le pacha d'Egypte envoie au roi de France une très belle girafe qu'on loge au Jardin-des-Plantes où l'on vient l'admirer de tous les points des quatre-vingt-six départements, et voilà cette illustre étrangère si bien à la mode, que les manches à gigot sont forcées de lui céder le terrain : on fait des *manches à la girafe*, qui sont bientôt remplacées elles-mêmes par les *manches à l'imbécille*, d'où l'on revient aux manches à gigot, faute de mieux ou faute de pire.

Les théâtres fournissent peu de chose à la mode pendant cette année, cependant on voit les *pélerines à la vieille* créées par une actrice aimée.

Et puis les préoccupations politiques augmentent chaque jour : le ministère Villèle a perdu la majorité ; sa chute est imminente.

Les hommes ont abandonné le manteau ; ils portent de longues et larges redingotes blanches en castorine ou en alpaga.

1828 voit naître les voitures omnibus attelées de trois chevaux; les *Dames blanches*, dont les cochers font de la musique en fouettant leurs chevaux, et les *Tricycles* montées sur trois roues.

C'est aussi vers la fin de cette année que les Parisiennes inventent le *boa*, sorte de fourrure en forme de serpent qui s'enroule autour du cou et tombe sur les épaules ; le boa de médiocre dimension se nomme *chat*, et le plus petit s'appelle *rat*.

Le chat et le rat passent vite ; mais le *boa* a la vie plus dure ;

il reste en faveur jusqu'en 1834, et les Anglaises, qui l'ont adopté un peu plus tard, le portent jusqu'en 1836.

La mode reste presque stationnaire pendant l'année 1829 ; les chaînes et les bracelets en or sont remplacés par des bracelets et chaînes en argent à peu près de la même sorte ; les manches à gigot deviennent de plus en plus amples, mais sans changer de formes ; les tournures sont d'un volume scandaleux, et le visage d'une jolie femme est englouti dans les profondeurs d'un chapeau dont la passe ressemble à une capote de cabriolet.

Après la révolution de 1830, il y eut encore un temps d'arrêt dans les caprices de la mode ; les tendances républicaines l'effrayèrent ; mais cela dura peu, et bien que les grandes dames boudassent la royauté bourgeoise, et que les émeutes, les insurrections qui se succédaient fissent trembler les beautés de l'aristocratie financière, les marchandes de modes restèrent sur la brèche et soutinrent bravement le choc.

Grâce à elles, les femmes renoncent enfin aux chapeaux à grandes passes adoptés dans les derniers temps de la restauration, pour prendre le chapeau *bibi,* gracieuse et coquette coiffure dont le succès est prodigieux.

Les hommes, de leur côté, adoptent le chapeau gris ; ils portent les cheveux *à la Périnet Leclerc* et *à la mal-content.*

C'est en 1834 que les manches à gigot disparaissent tout à fait, après un règne d'un peu plus de dix ans.

Les énormes *tire-bouchons* que les femmes portent depuis plusieurs années font place aux *bandeaux* et aux nattes *à la Berthe;* mais, en 1837, les *tire-bouchons* et les *anglaises* reprennent faveur.

Les corsages des robes se font *à la Berthe*, et les manches à la *Françoise de Foix.*

Les élégantes portent à leur ceinture des *châtelaines*, sorte de crochet en or où les dames du moyen-âge suspendaient les clés de leurs meubles, et où les Parisiennes suspendent leurs clés de piano et de boîte à gants.

A partir de ce moment, les modes moyen-âge font fureur ; les vieilles dentelles se vendent à un prix fabuleux.

On voit quelques robes à queue ; les paniers et la poudre osent reparaître ; mais cela ne dure qu'un instant pendant le carnaval.

Dès 1828, la lutte s'était établie entre les châles et les manteaux.

Le cachemire de l'Inde, quoique maladroitement altéré par les fabricants du cachemire travaillant d'après des dessins envoyés de Paris, conservait toujours son prestige et sa dignité, comme les choses véritablement hors ligne dont la supériorité n'étant pas seulement conventionnelle, doit nécessairement triompher du caprice.

Mais si le cachemire convient aux femmes grandes, il en-

gonce les petites; et puis il n'était plus de bon ton de se draper dans un cachemire; on le portait étendu sur les épaules, et pendant comme sur un porte-manteau ; cela suffit pour donner un instant l'avantage au manteau.

Après 1830 , le châle tartan fit tout-à-coup irruption dans le domaine de la mode ; mais ce fut une fantaisie qui passa rapidement : les petites bourgeoises elles-mêmes, qui l'avaient substitué au cachemire en bourre de soie, ne tardèrent pas à le dédaigner , et il tomba dans le domaine des cuisinières et des dames de la halle.

Le châle en crêpe de Chine qui déjà, à plusieurs reprises, était apparu à l'horizon, acquit tout-à-coup une grande faveur au commencement de l'été de 1838; le blanc à longs effilés était surtout en vogue, à cause de sa transparence et de la finesse de son tissu qui lui permet de se mouler sur la taille et de dessiner les formes.

Ses ondulations avaient leur poésie, et trahissaient dans celle qui le portait un de ces caractères de femme qu'il ne faut pas laisser mourir sans confession.

Vint ensuite le châle tapis, dont la vogue dura deux ans. C'est alors aussi qu'apparut le *burnous*, manteau algérien détrôné un peu plus tard par le *caban*, et que, à l'écharpe en taffetas noir placée carrément sur les épaules, dont le règne fut court, succéda le *mantelet*, que l'on quitta pour le *crispin* et la *visite*, et que l'on reprit dix ans après.

Une récente innovation a cherché à nous apporter le mantelet cachemire; nous ne pouvons qu'applaudir à cette tentative; nous espérons avoir un jour des robes toutes tissées avec des dessins différents pour les différentes parties du corps.

Mais quoi qu'il arrive, nous osons prédire que le châle ne sera pas détrôné, et qu'il demeurera le complément des plus brillantes toilettes aussi bien que des plus modestes.

C'est que le châle se prête volontiers à toutes les exigences, et qu'il s'associe merveilleusement à toutes les formes, à tous les mouvements, à toutes les démarches, à tous les airs, à toutes les tournures.

Il ne faut qu'un peu de goût pour sentir quel châle convient à telle robe ou à telle autre, pour comprendre le contraste et l'affinité des couleurs et des étoffes.

Pourtant quelque facile qu'il soit d'éviter l'écueil, plus d'une femme d'esprit y a échoué : nous en citerons un exemple pris parmi beaucoup d'autres.

Une riche veuve, jeune, brillante et jolie, avait inspiré à une de nos célébrités artistiques une violente passion.

Elle-même était vivement éprise de l'homme qui l'adorait; mais à peine venait-elle de quitter le deuil, et les convenances ne permettaient pas qu'elle reçût les soins de l'artiste avec trop d'empressement.

Un soir pourtant, au sortir d'une fête où tous deux avaient assisté, le soupirant obtint l'insigne faveur de conduire la dame jusqu'à sa voiture ; puis, dans le trajet du salon à la cour, il devint si pressant, l'amour l'inspira si bien, que la jolie femme émue, vaincue, laisse son cœur imposer silence à sa raison, et permet au soupirant de l'accompagner jusqu'à son hôtel.

Qu'on juge de la joie dont l'heureux mortel se sentit transporté! à peine pouvait-il se contenir; son cœur battait à lui briser la poitrine; de ses yeux s'échappaient des étincelles électriques capables d'embraser le marbre, jamais il ne s'était senti si fort, et pourtant il lui fallait se faire violence pour ne pas chanceler comme un homme ivre.

Enfin on arrive à la voiture, la portière s'ouvre, et comme il sent le bras de la dame frémir doucement sur le sien, il s'élance pour saisir la pelisse ou le cachemire qui, dans sa pensée, ne pouvait manquer de se trouver sur les coussins de la voiture; en effet, un tissu doux et moelleux lui tombe sous la main ; il s'empresse de le jeter sur les épaules de sa bien-aimée; mais au même instant, il reconnaît qu'au lieu d'un cachemire il n'a saisi qu'un affreux, qu'un ignoble châle de poil de lapin ! Un de ces châles dont les marchandes de la halle ne voulaient plus déjà depuis longtemps.

Le malheureux parvient à grand'peine à étouffer un cri d'indignation et de dégoût près de lui échapper; mais ses forces sont épuisées par cet effort suprême; sa tête tombe sur sa poi-

trine, et ne sachant ce qu'il fait, mais obéissant à ses nobles instincts, il s'éloigne comme un homme qui, frappé au cœur, cherche la place où il pourra mourir en paix.

Pourtant il n'en mourut pas ; seulement il alla se coucher, et le lendemain en se réveillant il se trouva complétement guéri de ce violent amour qu'il avait cru devoir être éternel.

Quant à la dame, bien qu'elle n'eût pas parfaitement compris la cause de cet accident, elle remplaça dès le lendemain son châle de poil de lapin par un riche cachemire ; mais le mal était sans remède, et cela ne put lui faire retrouver ce qu'elle avait perdu.

« Et pourtant, disait madame de Genlis à laquelle nous avons entendu raconter cette anecdote, et pourtant un châle de poil de lapin est une excellente chose, bien douce et bien chaude ; mais, mon Dieu ! l'amour s'effarouche de si peu ! »

Au commencement de 1838, la mode se trouva à l'état de calme plat ou à peu près.

Ce n'est pas que les fabricants, les modistes et les couturières manquent d'activité, non plus que les tailleurs, les chapeliers et les chemisiers ; les étoffes abondent, au contraire, elles sont si nombreuses que leur nomenclature suffirait à remplir un volume ; mais il semble que cette trop grande quantité d'aliments soit pour la mode une cause de malaise : il y a pléthore.

Heureusement un événement littéraire vint rendre le mouvement et la vie à cette souveraine presque écrasée sous le poids de sa prospérité.

A force de dire que la tragédie était morte, les apôtres du romantisme avaient réellement achevé de la tuer, ce qui d'ailleurs n'était pas difficile, et n'avançait guère la fin de la moribonde.

Donc la tragédie était morte, bien morte et enterrée ; c'était la ferme croyance de tout le monde, excepté de messieurs les comédiens du roi, qui, ayant acheté tant de leçons de déclamation, voulaient continuer à les revendre, et pour y parvenir essayaient de temps en temps de galvaniser un cadavre déjà refroidi. Car, pour ces gens-là, un artiste dramatique n'est pas un être de grand cœur et de haute intelligence, capable de sentir, d'apprécier et de peindre tous les mouvements de l'âme ; c'est un automate, une sorte de clavier qui répète une leçon notée sans s'occuper du reste. Ils veulent absolument qu'il soit impossible de ne pas crier ici, soupirer là, s'attendrir à tel mot, se montrer calme à tel autre...

Les pauvres gens, malgré tous leurs efforts, voyaient le culte de leur Dieu s'amoindrir ; les élèves étaient de plus en plus rares ; mais voilà qu'un jour un de ces hardis novateurs, qui avait puissamment concouru à inaugurer la nouvelle école, s'ennuyant et cherchant quelque paradoxe à caresser pour ranimer sa verve,

s'avise de jeter les yeux sur le Théâtre-Français, dont le public, depuis longtemps déjà respectait la profonde solitude.

Or il y avait alors dans le monde dramatique une pauvre jeune fille maigre, sèche, aux formes anguleuses, qui, n'ayant pu parvenir à jouer passablement le vaudeville sur une scène de troisième ordre, avait pris le parti de se vouer à Melpomène, et moyennant une certaine quantité de leçons de déclamation, elle s'était fait admettre au Théâtre-Français, où ses débuts s'étaient sagement faits incognito.

Notre écrivain, ayant besoin de se faire une affaire de plume pour s'entrenir la main, aperçut cette artiste un soir qu'il venait de s'éveiller dans sa loge au milieu d'une scène. « Bon ! fit-il, voilà mon paradoxe trouvé. » Et le lendemain il écrivait dans son journal :

« O Welches! vous dites que l'art se meurt, que les véritables artistes manquent..... vous pleurez sur des ruines, et vous ne voyez point la merveille que vous avez sous les yeux.

« Cessez donc de pleurer ; allez au Théâtre-Français entendre la divine Rachel dans les Horaces, et à moins que vous n'ayez le cœur ossifié, vous le sentirez battre aux imprécations de cette Camille divine. »

Il y avait quatre colonnes sur ce ton.

La spirituelle critique s'attendait à la controverse; c'était ce



LE
BOUQUET



qu'il cherchait ; il ne la trouva point : on le prit au sérieux ; la foule se porta au théâtre depuis si longtemps abandonné. Moins de quinze jours après, la jeune actrice était définitivement placée au premier rang des divinités dramatiques, et comme la vogue s'appuyait cette fois sur le talent, elle dure encore.

On sent bien que la mode n'eut garde de négliger cet immense succès : on fabriqua en toute hâte des étoffes Rachel, des gazes, du crêpe Rachel, des chapeaux Rachel ; on eut des voitures Rachel, on monta à cheval à la Rachel.

Ce fut une véritable rage, une sorte d'adoration frénétique ; les dames du plus haut parage n'allaient au Théâtre-Français que pour admirer Rachel, et il n'en était pas une qui ne tînt à honneur de lui jeter son bouquet, bouquet souvent payé au poids de l'or, et qu'une même soirée voyait naître et mourir.

Nous avons bien eu les draps d'Isly, les étoffes Mazagran, à propos des hauts faits de nos soldats en Afrique ; mais cela ne fit que passer, tandis qu'aujourd'hui même les modes Rachel ne sont pas encore entièrement abandonnées.

Cependant l'activité des fabricants ne se ralentit pas ; les artistes en nouveautés et en modes font des efforts prodigieux pour empêcher le mouvement, né d'un si heureux hasard, de se ralentir, et grâce à eux l'amour du luxe pénètre jusque dans les classes les plus infimes ; ce ne sont plus seulement les petites marchandes, les modestes bourgeoises qui se rangent sous les bannières de la mode ; mais encore les grisettes et jusqu'aux plus humbles ouvrières.

Il est vrai que le génie industriel aplanit singulièrement les voies devant elles : par lui les dentelles, le velours, le cachemire sont mis désormais à la portée de toutes les bourses ; sous des mains habiles, le coton, en véritable Protée, a pris toutes les formes ; il s'est caché sous tous les masques ; il est devenu velours, tulle, dentelle, il a singé la laine et la soie, et il a pénétré jusque dans le mérinos que l'art du teinturier achève de transformer en cachemire.

Ce faux luxe ne put avoir que de déplorables résultats ; car on ne s'arrête point sur cette pente, et le clinquant qu'on acquiert à grand'peine ne fait qu'aviver le désir de posséder l'or pur.

Et puis l'éclat de ces richesses menteuses est de si peu de durée ! et il est si difficile de renoncer à briller quand on a brillé un jour !...

N'empiétons pas sur le domaine du moraliste. Ce n'est pas que nous n'ayons suffisamment sondé les profondeurs du mal ; ses causes et ses conséquences nous sont connues ; mais nous n'y savons point de remède, et nous n'avons pas mission d'attrister les gens.

Les tentatives de ces pauvres filles d'Ève déshéritées, pour prendre quelque part à ce qu'elles regardent comme une des plus douces joies de ce monde, excitent l'indignation des grandes dames : comment souffrir qu'une boutiquière soit vêtue, en apparence du moins, comme une duchesse ?...

Allons, ministres de la mode, c'est à vous qu'il appartient de

lever cette difficulté; frappez vos fronts puissants afin qu'il en sorte de nouvelles merveilles...

Vivat! voici des turbans faits d'un nouveau tissu d'or, du *foulard de Memphis*, du *gros de Tydaris* et *de Sidon*, des *points d'Arménie*...

Mais cela est trop brillant, trop précieux pour être logé bourgeoisement : de même que la boutique s'était faite magasin, le magasin se fait salon ; les vitres sont remplacées par des glaces, les comptoirs ont fait place aux riches fauteuils, divans, causeuses; le *cabinet* d'une couturière est plus somptueux que celui d'un ministre; et c'est dans un fantastique et délicieux boudoir que la marchande de modes reçoit ses clientes.

Les robes qui, en 1838, étaient déjà d'une ampleur extraordinaire, deviennent de jour en jour plus amples encore; il n'entre pas moins de quinze mètres d'étoffe dans la robe d'une riche bourgeoise ; celle d'une grande dame en exige dix-huit mètres. Les plis et les fronces de la jupe se multiplient à l'infini ; les sous-jupes en crinoline aidant, une femme, en grande toilette, peut donner une juste idée de la célèbre mère Gigogne, et l'on est tenté de se demander ce qui va surgir de cette espèce de montgolfière qui semble près de s'envoler.

Mais pendant que les dames s'ingénient à pousser le luxe de la toilette jusqu'à ses extrêmes limites, le costume des hommes tournait de plus en plus au vulgaire et au trivial : les lions du jour s'ensevelissent dans des *vareuses*, des *paletots-sacs*, et quelques-

uns cachent leur crinière sous d'ignobles feutres qui semblent avoir été dérobés aux forts de la halle.

Hélas ! après ces derniers succès, nous n'avons plus à constater que la décadence du goût.

Dès 1831, les moustaches monstres étaient en grande faveur ; à cette époque aussi commencèrent à se montrer les barbes longues. En même temps la passion du tabac envahit toutes les classes : la France commence à n'être plus qu'une immense tabagie; les femmes elles-mêmes sont atteintes de cette épidémie, et l'on voit des cigarres déformer les plus jolies lèvres...

Désolation de la désolation !

Le mal augmente avec une rapidité effroyable ; l'élégance et la galanterie françaises sont en pleine décadence : la pipe et le paletot menacent de tout niveler, jusqu'à ce qu'enfin le paletot lui-même soit frappé d'anathème par les blouses gauloises.

Mais déjà la réaction commence; une restauration est imminente...

Ne vous effrayez pas, citoyens! la *prétendante* ne veut pas violer votre constitution, et plus que vous, elle tient au suffrage universel.

FIN.

Paris. — Imprimerie Lacour et Ce., rue Saint-Hyacinthe-Saint-Michel, 31, et rue Soufflot, 11.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

PREMIÈRE PARTIE

LES PARURES.

DEUXIÈME PARTIE

HISTOIRE DE LA MODE.

PLACEMENT DES GRAVURES.



Impr. Lacour et Comp., r. Soufflot, 11, et r. st-Hyacinthe, 31.

EN PRÉPARATION :

J.-J. Grandville

CONTINUÉ

DROLERIES VÉGÉTALES,

OU LÉGUMES ANIMÉS

PAR VARIN.

Un volume grand in-8° (Colorié)

En Vente :

LES

FLEURS ANIMÉES

Par J.-J GRANDVILLE.

2 beaux volumes grand in-8°

divisés en 85 livraisons

L'ouvrage complet : 25 francs, broché

LES

ÉTOILES

DERNIÈRE FÉERIE

Par J.-J. GRANDVILLE

1 beau volume grand in-8

divisé en 50 livraisons

L'ouvrage complet : 16 francs, broché

BRILLAT SAVARIN

PHYSIOLOGIE DU GOUT

ÉDITION DE LUXE,

Illustrée par BERTALL.

1 beau vol. in-8, broché 12 fr. 50

CHANSONS

NATIONALES ET POPULAIRES,

DE FRANCE

Cinquième édition,

CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE

1 vol. in-32, illustré de 16 [illegible]

5 fr. 50

RONDES ENFANTINES

RECUEILLIES ET ACCOMPAGNÉES DE CONTES, NOTICES, HISTORIETTES ET DIALOGUES

Par du MERSAN,

Enrichies de la musique en regard, avec accompagnement de piano disposé pour des petites mains, et terminées par une walse et un quadrille enfantins, par Jeanne-Julien. Un joli volume in-8 anglais, broché 5 francs

Paris. — Imprimerie Lacour et Cie, rue St-Hyacinthe-St-Michel, 33, et rue Soufflot, 11

Par[is] — Imprimerie [illegible]

GAVARNI

MÉRY

ET LE

Cte FOELIX

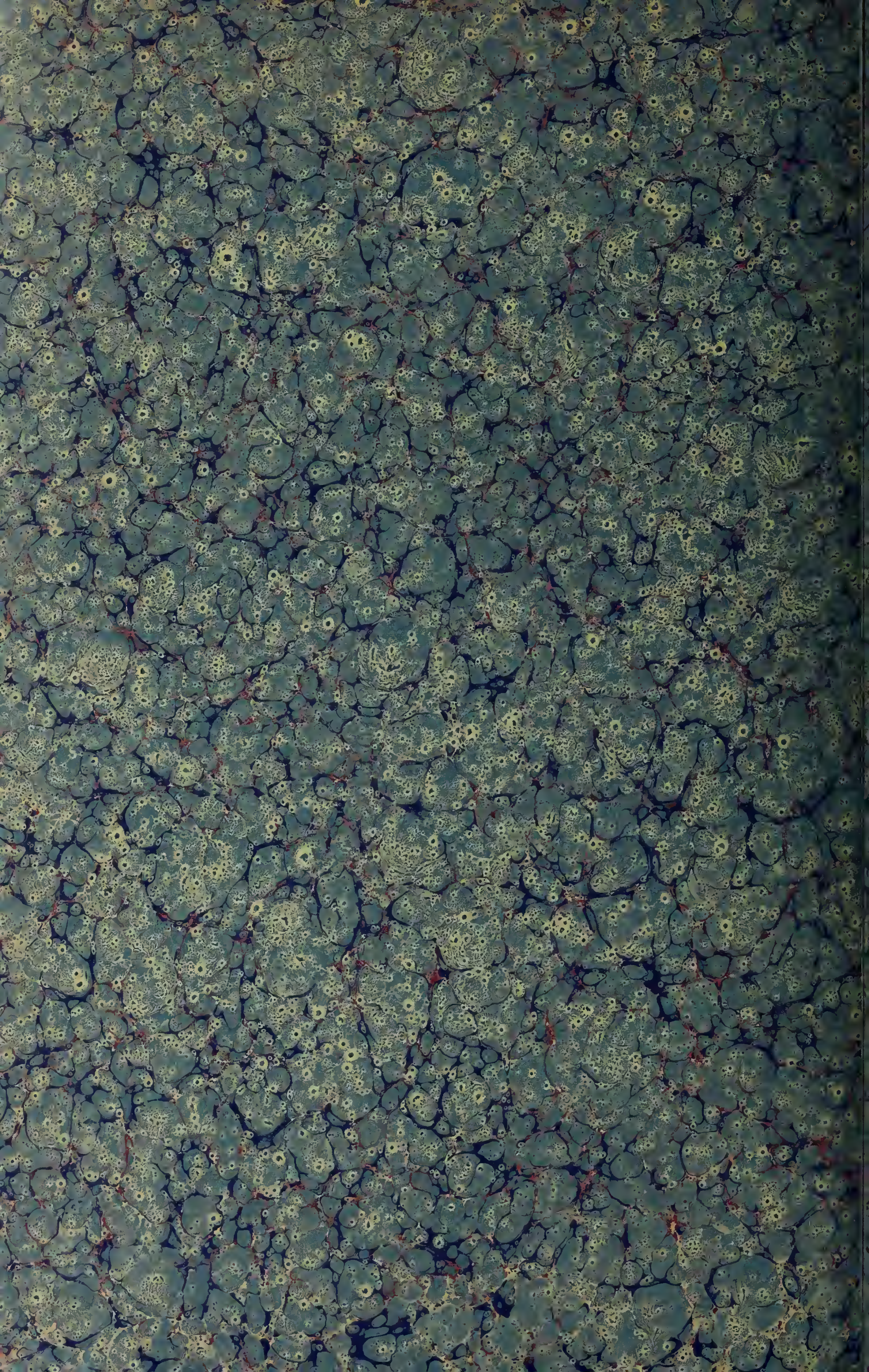
PERLES

ET

PARURES

LES PARURES

G. DE GONET




SPECIAL
92-B
U3v8
v,2

